

Proprietatea Bibliotecii
Universității Iași

X-1673



0 000041 22888
Periodice

X 1673

1936 (4)

FACULTÉ DES LETTRES DE BUCAREST
LABORATOIRE DE PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE

BULLETIN LINGUISTIQUE

PUBLIÉ PAR

A. ROSETTI

IV
1936

PARIS (VI)
LIBRAIRIE E. DROZ
25, rue de Tournon, 25

BUCUREȘTI (D)
EDITURA „CULTURA NAȚIONALĂ”
2, Pasajul Macca, 2

SOMMAIRE DU TOME IV

	Pages
IORGU IORDAN, Mots savants et mots populaires	5
MATHIEU NICOLAU, Remarques sur les origines des formes péri- phrastiques passives et actives des langues romanes	15
A. GRAUR, Coup d'oeil sur la linguistique balkanique	31
A. GRAUR ET A. ROSETTI, Sur le traitement de lat. <i>l</i> double en roumain	46
A. ROSETTI, Sur le passage de lat. et sl. méridional <i>o</i> inaccentué à <i>d</i> en roumain	53
A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine	64
Enquêtes linguistiques du Laboratoire de phonétique expérimentale de la Faculté des Lettres de Bucarest, IV. Le BIHOR, par D. ȘANDRU	120

MÉLANGES

LEO SPITZER, <i>Ducești-vă-ți > duce-vă-ți</i>	180
A. GRAUR ET A. ROSETTI, A propos du traitement des groupes lat. <i>ct</i> et <i>cs</i> en roumain	182
A. GRAUR, Sur une question de méthode	187
— Sur les changements de conjugaison en roumain	189
— Sur quelques types de calques	193
— Influence du vocatif sur le nominatif	194
— Notes sur « les mots tsiganes en roumain »	196
J. BYCK, Doubles désinences en roumain	200

NÉCROLOGIE

A. MEILLET	204
H. TIKTIN	204
W. MEYER-LÜBKE	205

Le présent Bulletin linguistique paraît une fois par an, en un seul volume. Pour la rédaction et les échanges de publications s'adresser à M. A. ROSETTI, professeur à la Faculté des Lettres, 56, str. Dionisie, Bucarest (III).

BULLETIN LINGUISTIQUE

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE

ā: voyelle postérieure médiale ouverte caractéristique du roumain du type de *ъ* du bulgare.

è: *e* ouvert (fr. père).

ē: *e* ouvert plus long que *è*.

ē̃: entre *è* et *ā*.

ẽ: entre *e* et *ā*.

ī: *i* final de durée réduite (oameni « hommes »).

ĩ: entre *i* et *ī*.

ī: voyelle postérieure fermée du roumain du type de *ы* du russe.

ā̃: entre *ā* et *ī*.

y: fr. yeux.

w: fr. oui.

k: fr. cable.

č: fr. tchèque.

ts: fr. tsé-tsé.

š: fr. cheval.

ǵ: fr. adjurer.

j: fr. jeu.

Signes diacritiques

^ˈ après une voyelle indique l'accent dynamique: *biˈne*.

⁻ sous les voyelles qui forment le premier élément d'une diphtongue croissante: *gaˈ*.

⁻ au-dessus des voyelles nasalisées: *ē̃*.

^ˈ au-dessus ou après les consonnes mouillées (*ǵ, k' n, t'*, etc.).

^o sous les consonnes en fonction syllabique: *mpārat* „empereur”.

^ˈ marque l'explosion des consonnes: *lapˈte*.

Les sons à peine perceptibles sont imprimés en caractères plus petits: *fratsˈ* „frères”, *uǵǵagˈ* „cheminée”.

BULLETIN LINGUISTIQUE

PUBLIÉ PAR

A. ROSETTI

IV

1936

PARIS (VI)
LIBRAIRIE E. DROZ
25, rue de Tournon, 25

BUCUREȘTI (I)
EDITURA „CULTURA NAȚIONALĂ”
2, Pasajul Macea, 2



MOTS SAVANTS ET MOTS POPULAIRES ¹

Je n'ai pas du tout l'intention de reprendre ici, après tant d'illustres devanciers, un des problèmes les plus discutés de la linguistique moderne. D'ailleurs, le titre même de ma communication ne correspond qu'assez approximativement à son contenu. Il y sera, bien entendu, question de mots savants et de mots populaires, mais la manière d'envisager les choses, ainsi que les faits dont je me servirai, seront un peu différents. Je me servirai, en effet, de faits roumains. Car le traitement que cette langue fait subir aux mots étrangers empruntés récemment pourrait, peut-être, contribuer à élucider plus d'un détail du problème. On verra tout de suite que c'est seulement la langue des Roumains cultivés qui distingue assez nettement, en général, au point de vue phonétique, les mots savants des mots populaires; les gens du peuple, au contraire, ne font aucune différence entre ces deux catégories de mots, pour mieux dire, ils appliquent aux mots savants les „lois phonétiques“, quelques unes du moins, avec une rigueur plus grande qu'ils ne l'appliquent aux mots populaires.

Il faut, par conséquent, grouper les individus parlant le roumain en deux catégories bien distinctes ². La première catégorie conserve d'habitude très bien l'aspect phonétique des mots étrangers; elle évite consciemment toute assimilation

¹ Communication faite au IV^e Congrès international de Linguistes (Copenhague, août 1936).

² Nous pourrions en augmenter le nombre, mais les nécessités de notre discussion ne l'exigent pas. On verra d'ailleurs qu'il existe, entre les gens vraiment cultivés et la grande masse des illettrés, toute une série de couches intermédiaires dont l'attitude envers les emprunts récents, variable selon le degré de culture de chaque individu, est assez capricieuse et par conséquent difficile à caractériser.

de ces mots aux éléments latins ou empruntés à une époque plus ou moins éloignée. Ce respect de la forme du néologisme s'explique avant tout par l'influence qu'exerce sur lui son prototype même. N'oublions pas que les mots savants du roumain sont, dans leur très grande majorité, d'origine française et que le français est assez bien connu par les Roumains, du moins par ceux qui ont suivi les cours de l'école secondaire. Étant donc présent à l'esprit, le modèle étranger empêche le mot roumain de s'en trop éloigner. D'autre part, les gens cultivés ou qui se piquent de l'être s'efforcent de conserver aux néologismes un aspect aussi proche que possible de l'original, afin d'éviter le ridicule (car, en Roumanie, on est très exigeant sous ce rapport, beaucoup plus qu'en matière de fautes de roumain).

Rien de tout cela chez les gens du peuple, qui ignorent le français, c'est-à-dire qui n'ont pas présente à l'esprit l'image phonétique des mots empruntés récemment. L'absence de cet obstacle fait que les néologismes — ceux, du moins, qui sont acceptés par la langue populaire — subissent, généralement, le même traitement que les mots du vieux fonds. Et cependant il intervient là aussi un facteur d'ordre psychologique, qui trouble la marche normale des choses. La conscience que ces mots diffèrent à tant d'égards de ceux qui constituent le vocabulaire habituel du roumain est très vive, même chez les illettrés. Mais elle se manifeste chez eux d'une manière tout à fait différente. Pour bien fixer dans leur mémoire la forme „correcte“ d'un néologisme, ces sujets parlants disposent d'un seul moyen qui les puisse tirer d'embarras : leur sens de la langue. Ils se laissent guider par ce sens avec une fidélité qui ne connaît pas de limites, en ramenant les mots récents à la norme phonétique d'une manière beaucoup plus stricte qu'ils n'appliquent la norme aux emprunts anciens. C'est comme si les gens de cette catégorie se trouvaient dans la situation de quelqu'un qui ferait le raisonnement suivant : au lieu de commettre une faute, ce qui peut arriver d'autant plus facilement qu'il s'agit d'un mot étranger, il est préférable d'assimiler celui-ci aux éléments traditionnels du vocabulaire. En

procédant ainsi, on se sent dégagé de toute responsabilité personnelle dans le cas, très fréquent d'ailleurs, où l'intention du sujet parlant serait dépassée par les circonstances. C'est de cette façon qu'il faut s'expliquer la différence de traitement, à première vue très curieuse, entre les emprunts anciens et les emprunts modernes du roumain : ceux-ci n'ont pas été soumis à des „lois phonétiques“ qui ont agi sur les éléments latins (et autochtones) de la langue, tandis que les autres ont été et continuent à y être soumis avec une grande régularité. Ceci parce que les emprunts de la première catégorie, après une période de flottement, ont fixé plus ou moins leur aspect phonétique, tout comme les mots latins, auxquels les emprunts anciens ressemblent beaucoup à l'heure actuelle par leur caractère bien accusé, qui manque entièrement aux emprunts modernes¹.

Avant d'illustrer par des exemples ces considérations théoriques, il faut préciser que les modifications phonétiques du roumain pourraient être divisées en plusieurs groupes, d'après leur degré de généralité et d'ancienneté. Il y a, d'abord, les modifications phonétiques qui se sont produites dès le commencement, telles que le passage de *l* intervocalique à *r* ou de *a'* suivi de *n*, *m* + consonne à *i*. Comme ces traitements constituent l'un des traits les plus caractéristiques du roumain, on est tenté de penser, même sans le vouloir, au substrat autochtone. Ce qui est important, c'est que ces modifications phonétiques n'intéressent que les éléments latins de la langue (à part un petit nombre de mots d'origine obscure, que certains linguistes sont enclins, je crois avec raison, à attribuer au fonds thrace), ce qui prouve qu'elles avaient cessé d'agir au moment

¹ Je pense surtout aux mots empruntés au slave, les plus nombreux, les plus importants et, pour une grande part, les plus anciens de tous. Étant données les conditions dans lesquelles s'est effectuée l'infiltration des éléments slaves en roumain, on est en droit de supposer que, du moins pendant la première époque des rapports slavo-roumains, les sujets parlants étaient bilingues et que, par conséquent, ils ont eu envers les mots slaves à peu près la même attitude que les Roumains cultivés d'aujourd'hui ont envers les néologismes d'origine française.

où se sont introduits les premiers emprunts étrangers. D'autre part, on a l'impression qu'un renouvellement de leur action est impossible; elles ont fini, une fois pour toutes, de se produire. Ce détail parle, me semble-t-il, très éloquentement, en faveur d'une influence autochtone, car d'autres changements phonétiques, par exemple l'altération de *t, d, c, g* suivis d'une voyelle prépalatale, tout en laissant eux aussi intacts, au début, les emprunts les plus anciens, ont, pour ainsi dire, ressuscité et se sont manifestés avec une grande énergie à l'époque moderne. C'est que le passage des occlusives dans la classe des affriquées est dû à une tendance phonétique générale qui ne connaît qu'en apparence et provisoirement des limites chronologiques et spatiales: il suffit que les conditions soient identiques pour que les effets d'une pareille tendance se manifestent n'importe quand et n'importe où. Les modifications phonétiques que l'on pourrait appeler permanentes forment une deuxième catégorie: leur trait dominant est d'avoir agi durant toute l'histoire du roumain, sans interruption, et de continuer à agir aujourd'hui encore. Je pense surtout aux alternances *e-i* et *o-u* non accentués. Elles sont le résultat d'une tendance générale, ce qui explique, d'une part, leur présence dans diverses langues, apparentées ou non, parmi lesquelles se trouvent, par exemple, le latin vulgaire et les parlers italiens de l'Italie méridionale, et d'autre part leur caractère de permanence, de durée illimitée. Ces alternances ont créé en roumain une sorte de loi de correspondance phonétique, dans le sens qu'un *e* non accentué peut être remplacé par un *i*, et de même un *o* non accentué par un *u*, et vice-versa. Mais cette correspondance phonétique n'est pas absolue, car à côté d'innombrables cas qui la connaissent, il y a une foule considérable de mots latins ou empruntés à une époque plus ou moins reculée, qui conservent intacte aujourd'hui leur voyelle originaire, aussi bien en roumain commun que dans les patois daco-roumains. Ce n'est qu'en moldave (parlers de la Moldavie, Bessarabie et de la Bucovine) que l'on constate une application quasi-générale de cette „loi phonétique“ (cette affirmation est valable notamment pour le passage de *e* final

à *i*)¹. Un troisième groupe, enfin, renferme les changements phonétiques dont la cause doit, très probablement, être attribuée à un substrat ethnique variable suivant les provinces et par conséquent de date relativement récente. Je me réfère cette fois-ci toujours aux parlers moldaves, qui modifient sans aucune exception *e* en *ă* et *i* en *î* (accentués ou non) après *s, z, Ț, Ț, ts, dz*.

Voyons maintenant comment se réalisent, dans les néologismes du roumain, les „lois phonétiques“ appartenant à la deuxième et à la troisième catégorie énumérées ci-dessus (la loi phonétique qui constitue la première catégorie, ayant, comme je l'ai déjà dit, cessé d'agir avant l'introduction des mots les plus anciens d'origine étrangère, ne peut pas entrer ici en discussion). Je commence par l'alternance *e-i* et *o-u* non accentués. Sous l'influence des modèles respectifs, la langue des gens cultivés conserve intactes ces voyelles. Exemples: *avoca't* (< fr. *avocat*), *buto'n* (< fr. *bouton*), *culga're* (< fr. *couleur*), *deputa't* (< fr. *député*), *idea'l* (< fr. *idéal*), *indepen-de'nță* (< fr. *indépendance*), *informa'* (< fr. *informer*), *perso'nă* (< fr. *personne*), *recrea'tie* (< fr. *récréation*), *secre't* (< fr. *secret*), *suroga't* (< allem. *Surrogat* ou ital. *surrogato*), etc. Par rapport à ces mots, les néologismes qui ont innové, tels que *funcia'r* (< fr. *foumier*), *pluto'n* (< fr. *peloton*), *vulca'n* (< fr. *volcan*), sont extrêmement peu nombreux². La langue populaire, au contraire, remplace régulièrement *e* par *i*, *o* par *u*, etc., de sorte que les mots énumérés ci-dessus ont, en règle générale, l'aspect suivant: *avuca't*, *boto'n*, *colga're*³, *dipota't*, *idia'l*, *idipide'nță*, *infurma'*, *pirso'nă*, *ricria'tie*, *sicre't*, *soroga't*. Un fait digne de remarque et qui est la conséquence de la „loi phonétique“ qui a été signalée ci-dessus, c'est que le parler populaire rétablit

¹ Plutôt que *i*, il serait peut-être plus exact de dire: une voyelle intermédiaire entre *e* et *i*, tout comme dans le cas de *ă* final, qui devient, toujours en moldave, *â*, c'est-à-dire un son intermédiaire entre *ă* et *i* (cf. E. Herzog-V. Gherasim, *Glosarul dialectului mărgean* dans *Codrul Cosminului*, I et suiv.).

² Pour l'alternance *e-i*, il n'y a pas d'exemples courants.

³ Ou, plus souvent encore, *colo'r*.

parfois la voyelle originale, à savoir dans des cas comme *funcia'r*, *pluto'n* (roum. pop. *foncia'r* „impôt foncier“, *ploto'n*).

Par conséquent, le parler populaire diffère de la langue des gens cultivés même en ce qui concerne les exceptions à la norme phonétique: *o* non accentué > *u*. Cette différence s'explique par le fait que les néologismes qui sont devenus populaires ont été empruntés non pas directement au français, mais au roumain littéraire, ce qui d'ailleurs est tout à fait naturel et a été passé sous silence dans notre discussion. Cela veut dire que la norme de l'alternance *o-u* non accentués joue dans tous les cas où il s'agit de néologismes qui ont été acceptés par le parler populaire: à un *o* non accentué de la langue littéraire correspond un *u*, et à un *u* non accentué de la même langue correspond un *o* dans le dialecte.

On voit par ces exemples que la langue hésite parfois entre deux normes, ce qui n'est pas pour nous surprendre. Les hésitations sont provoquées par des causes complexes, variables d'un cas à l'autre, ce qui nous rappelle l'affirmation de Gilliéron que chaque mot a son histoire propre. Il y a d'abord la tradition. J'ai déjà dit que l'alternance *e-i* et *o-u* présente un caractère très capricieux, même dans les éléments anciens du vocabulaire roumain, à la seule exception de *e* final, qui, dans la langue des Roumains de Moldavie (cultivés ou non), passe toujours à *i*¹. Ensuite l'analogie intervient à chaque pas pour troubler l'application automatique de la norme phonétique. Et enfin, l'emploi plus ou moins fréquent du néologisme. Pour les gens cultivés, il faut ajouter leur effort continu de donner aux mots une physionomie conforme à tel ou à tel critère linguistique².

Il est intéressant de constater que les étrangers qui connaissent le roumain mais le parlent d'une manière plus ou moins approximative se comportent tout comme les gens du peuple

¹ Ce n'est pas par hasard que les mots savants ont, eux aussi, un *i* final au lieu de *e* dans la prononciation de tous les Moldaves, et cela sans exception.

² Cf. par ex. *culoa're*, qui est écrit par certains philologues et écrivains *coloare*. Il s'agit évidemment de l'influence de latin *color*.

pour ce qui est du traitement des voyelles non accentuées, avec la différence qu'ils appliquent la règle de l'alternance à tous les mots, non seulement aux néologismes, et qu'ils l'appliquent sans aucune restriction. Cette attitude me semble tout à fait naturelle. Au point de vue psychologique, un étranger se trouve dans une situation identique à celle d'un Roumain qui emploie des néologismes. Le manque de sûreté dont je parlais tout à l'heure, détermine les deux catégories de sujets parlants à faire appel au jeu des „lois phonétiques“, pour parer aux difficultés. Mais tandis que le Roumain peut, grâce à son sens linguistique inné, se permettre une certaine liberté envers elles, l'étranger doit se laisser conduire automatiquement. C'est surtout chez les Juifs de Roumanie¹ que l'on observe cette tendance à généraliser les modifications phonétiques propres au roumain. Ils prononcent couramment *dija'*, *pir-soa'ndă*, *vici'n*, *durmi'*, *mura'ldă*, *Pupe'scu* (n. pr.), *curbi*, etc.².

Passons maintenant à la troisième catégorie de „lois phonétiques“, la plus intéressante et la plus éloquente pour notre discussion. J'ai montré un peu plus haut que les Roumains de Moldavie changeaient *e* en *ă* et *i* en *î* après sifflante ou chuintante, et cela d'une façon absolument générale. Les sujets parlants qui sont illettrés ne font aucune distinction entre mots savants et mots populaires. Ils remplacent partout les voyelles claires par des voyelles obscures, tout comme les Français, par exemple, qui changent en *ü* l'*u* de n'importe quel emprunt étranger. Quant aux gens instruits, on constate une gradation, qui est souvent très nuancée et difficile à saisir. En principe, ils respectent la forme originale des néologismes; ils prononcent donc *e* et *i*. Mais ce respect est absolu seulement chez les Moldaves vraiment cultivés. Ils disent, sans le moindre effort et même sans s'en rendre compte: *serio's*, *se'rdă*, *sî'ncer*, *sî'gur*, *șevio't*, *șî'c*, *muzé'u*, *benzi'ndă*, *je'ndă*, *avanta'je*, etc. Les gens du peuple sont tentés à assimiler des mots comme ceux-ci

¹ Peut-être parce qu'ils sont, linguistiquement et psychologiquement, les plus éloignés des Roumains?

² Cette prononciation a été et continue à être exploitée dans la littérature satyrique.

aux éléments anciens du vocabulaire, de sorte que l'on peut entendre assez souvent les prononciations *sărio's*, *s'incer*, *șevio't*, *benzi'nă*, *avanta'jă*, etc., même dans le langage familier des personnes ayant fait des études universitaires. La situation varie à l'infini d'un individu à l'autre et, chez le même individu, d'un cas à l'autre. Ce qui complique le problème, en le rendant toutefois encore plus intéressant, c'est que l'âge des mots joue un rôle moins important que leur diffusion. Un néologisme couramment employé est senti par là même comme appartenant au vocabulaire traditionnel de la langue et il est, par conséquent, assimilé à celui-ci. Parmi tant d'exemples que l'on pourrait citer, je m'arrête à une seule catégorie, qui me semble très éloquente. Le roumain possède un grand nombre de néologismes d'origine française, terminés en *-iu'ne*: *administrațiu'ne*, *comisiu'ne*, *concluziu'ne*, etc. Beaucoup de ces néologismes, notamment ceux qui font partie de la terminologie administrative, ont été empruntés à deux reprises: d'abord par l'intermédiaire du russe, dans la première moitié du XIX^e siècle, lorsque les Principautés danubiennes se trouvaient sous le protectorat du Tsar, et ensuite directement au français. C'est ainsi que l'on peut expliquer l'existence, en roumain, de doublets tels que *administrație*, qui reproduit sans aucun changement le russe *administra'tsija*, et *administrațiu'ne*, qui correspond au fr. *administration* (la terminaison a été modifiée sous l'influence du suffixe *-iune* < lat. *-ionem*). Sur ce modèle, la double terminaison s'est généralisée, en s'étendant à tous les mots de cette catégorie. En principe, il n'existe pas de différence entre *-ie* et *-iu'ne*. On observe, cependant, une tendance assez nette de la langue actuelle à distinguer sémantiquement les deux variantes. Cf. *comi'sie* „commissariat de police” et *comisiu'ne* „commission d'examen, d'études”, etc. Mais il y a encore quelque chose de très important pour notre discussion. Le langage familier préfère les formes en *-ie*, parce qu'elles sont plus courtes, donc moins pesantes. Il en résulte que tous les Roumains de Moldavie confondent ces mots et les mots populaires en une seule classe, caractérisée par le traitement spécial de *i* précédé d'une sifflante ou d'une chuintante. Pour

cette fois, je pourrais invoquer mon propre parler. Je prononce d'une façon tout à fait naturelle et automatique *administrație*, *comi'sie*, *oca'zie*, etc., mais *administrațiu'ne*, *comisiu'ne*, *ocaziu'ne*, etc. Ceci s'explique si l'on tient compte du fait que les variantes en *-ie*, étant les seules répandues dans les milieux populaires, ont été entendues et retenues dès mon enfance sous la forme *-ie*, qui constitue la prononciation traditionnelle, tandis que j'ai connu les autres formes beaucoup plus tard, à l'école et par les livres, c'est-à-dire sous l'influence directe ou indirecte des prototypes français.

Dans ce procès d'assimilation phonétique, l'âge d'un mot savant importe moins que sa diffusion. Si dans le cas des substantifs en *-ie* et *-iu'ne* ces deux éléments sont à peu près pareils, car la première variante est non seulement la plus répandue, mais aussi la plus ancienne, il existe d'autres exemples qui confirment d'une manière éclatante notre thèse. Parmi ces exemples, il y a une foule d'éléments vraiment populaires. Je me réfère toujours à ma prononciation personnelle, qui est d'ailleurs celle des Moldaves cultivés. Tous les mots de cette catégorie, que j'ai connus par voie écrite, sont traités de la même façon que les néologismes. Ainsi je prononce *sem'e't*, *sita'r*, *ze'l*, *zi'd*, *șe'rb*, *je'rtfă*, *jire'bie*, *te'l*, *țipiri'g*, etc., c'est-à-dire avec *e* et *i* après sifflante et chuintante, tout comme *serio's*, *si'ncer*, *șevio't*, etc., *administrațiu'ne*, *ocaziu'ne*, etc. (v. ci-dessus, p. 11). Un détail plus intéressant encore: il y a des familles de mots dont les membres diffèrent suivant le traitement des voyelles prépalatales, selon que ces mots ont, dans le parler d'une personne donnée, une origine orale ou écrite. Cf. *săm'i'nță* à côté de *seminți'e*, *zi'c* (avec toutes ses formes verbales) à côté de *zica'lă* et *zicătq'a're*, *țip* (avec toutes ses formes) à côté de *țipe'nie*, etc.¹

Tout ce qui a été dit jusqu'ici se rapporte exclusivement au daco-roumain (langue commune et parlers populaires). Dans les

¹ A relever aussi *bună ziua!* „bonjour!” (à côté de *zi'*, *zi'nic*), qui, tout en étant très employé, a, par son caractère de formule de politesse, un air en quelque sorte littéraire et subit le même traitement que les néologismes.

autres dialectes, la situation est assez différente. Tout d'abord, il n'existe pas dans les dialectes sud-danubiens de véritables mots savants, parce que ni les Macédo-, ni les Istro- ou les Mégléno-Roumains ne possèdent de langue littéraire, apanage des peuples et des gens plus ou moins cultivés. D'autre part, ces populations sont presque toutes bilingues. A cet égard, on peut assimiler les Roumains du sud de Danube aux Daco-Roumains instruits. C'est pour cela que chez eux les emprunts récents conservent, en général, très bien, leur aspect phonétique originaire, tout comme les néologismes chez les Roumains cultivés de la Roumanie. Je renonce à donner des exemples, qui seraient d'ailleurs superflus pour les nécessités et le but de notre discussion. Les curieux de ces faits peuvent s'informer aujourd'hui dans les ouvrages si riches en matériaux de MM. Pușcariu (pour l'istro-roumain) et Capidan (pour le macédo- et le mégléno-roumain).

La conclusion qui se dégage des faits qui viennent d'être examinés est que la distinction entre „mots savants” et „mots populaires” ne saurait être maintenue non seulement pour les patois, où elle est totalement inconnue, mais même, pour la plus grande part, pour le parler des gens instruits. Nous avons vu que, dans la plupart des cas, une démarcation entre les néologismes et les éléments anciens du vocabulaire roumain est virtuellement impossible, parce que la langue ne fait pas de distinction qui repose sur la forme des mots. Plusieurs facteurs, comme par exemple la diffusion du mot respectif, la nature des changements phonétiques, le degré de culture et l'état psychologique des sujets parlants interviennent, tour à tour ou tous ensemble, pour que toute différence entre les mots populaires et les mots savants s'efface, ou pour que ces derniers subissent, lorsqu'ils conservent leur caractère originaire, un traitement qui varie d'un cas à l'autre.

Iași

IORGU IORDAN

REMARQUES

SUR

LES ORIGINES DES FORMES PÉRIPHRASTIQUES PASSIVES ET ACTIVES DES LANGUES ROMANES

On sait qu'une forme périphrastique passive comme le fr. *être* + participe est susceptible de deux significations temporelles bien distinctes: dans *Pierre est aimé*, la forme périphrastique a la valeur d'un présent („on aime Pierre” = *Petrus amatur*). La même forme périphrastique a la valeur d'un prétérit dans une proposition comme *la question est résolue* (= on a résolu la question). *la même forme on*

Dans ce second cas, on peut dire que la forme périphrastique recouvre la valeur qu'elle avait en latin. Il suffit le plus souvent de tourner par l'actif la forme périphrastique passive pour apercevoir la double valeur temporelle qu'elle comporte habituellement (pour le détail, voir G. Michaut et P. Schricke, *Grammaire française*, 1934, p. 199, § 374 d).

La double fonction dévolue dans les langues romanes aux formes périphrastiques du type précédemment cité est conçue en général comme une innovation relativement récente, et l'on ne manque jamais de mettre en relation la valeur de présent d'une forme comme *est aimé* = *amatur*, avec la disparition de l'*inflectum* passif latin, qui, on le sait, ne s'est conservé dans aucune langue romane (cf. en dernier lieu A. Ernout, *Morphol. hist. du lat.*, 1935, p. 358, § 313).

La corrélation qu'on établit entre la disparition des formes passives simples du latin et la nouvelle valeur dévolue aux formes composées, appelées à remplacer les premières, satisfait l'esprit par sa logique tout au moins apparente et par le fait qu'aucune donnée positive ne semble infirmer cette manière

de présenter l'évolution qui conduit du latin aux langues romanes (cf. par exemple E. Bourciez, *Elém. de ling. rom.*³, §§ 81 a et 245 a et c).

Sans doute y a-t-il, même en latin classique, des cas où une forme comme *amatus est* a un sens voisin du fr. *il est aimé*, mais il semble que ce soient là des faits absolument isolés, qui du reste n'ont pas retenu l'attention. En effet, ce qui a jusqu'à présent attiré le plus l'attention des chercheurs, c'est la confusion entre les deux séries de formes périphrastiques passives dont disposait le latin, à savoir *amatus est*, *erat*, *erit* d'une part, et *amatus fuit*, *fuerat*, *fuerit* d'autre part. Les bons écrivains latins ont observé la différence entre les deux séries du *perfectum* passif, et les efforts des philologues, comme O. Riemann, ont eu pour but de préciser jusqu'à quel point cette distinction a été respectée. Tout le monde connaît l'exposé aujourd'hui classique qu'en a donné l'auteur cité², aussi est-il maintenant superflu d'y revenir.

Mais Riemann lui-même, malgré sa propension bien connue pour les distinctions subtiles, a été obligé de reconnaître que Cicéron, dans ses œuvres philosophiques, n'observe plus la distinction entre les deux séries de *perfectum* (Riemann, *Syntaxe lat.*, éd. Ernout, 1935, p. 241, § 139, Rem. III).

Je ne crois pas qu'on ait tiré de cette constatation toutes les conséquences qu'elle comporte. A mes yeux elle constitue la preuve certaine que, à l'époque classique du moins, une

¹ On signale d'habitude l'opposition que l'on relève chez Plaute entre *Trinummus*, 715: *sin aliter animatus es* et *Amphitruo*, 762: *ita animatus fui, itaque nunc sum*. Mais dans ces passages, ainsi qu'on l'a très judicieusement remarqué, *animatus* a la valeur d'un adjectif (cf. Stolz-Schmalz, *Lat. Grammatik*, éd. Leumann-Hofmann, 562, § 154 b). C'est avec raison que M. Hofmann, *op. cit.*, 552, § 145 d, note l'apparition extrêmement tardive dans nos textes de *ausus est* = *audet*, *ausus erat* = *audebat*. Les premiers exemples absolument certains se trouvent à peine chez Grégoire de Tours (cf. Max Bonnet, *Le lat. de Grég. de Tours*, 645). L'exemple invoqué par A. H. Salonijs, *Vitae patrum* 6, 1, 14: *quid operati sumus* = *τι εἰργασάμεθα*, n'a pas paru convaincant.

² Riemann, *Études sur la langue et le style de Tite-Live*, 43 s.; *Syntaxe lat.*, 238 s., § 139.

confusion entre le *perfectum amatus est* (*erat* ou *erit*) et l'*inflectum* passif (*amatur*, etc.) est chose à peu près impossible, parce que l'assimilation et l'emploi concurrent de *amatus est* et *amatus fuit*, *amatus erat* et *amatus fuerat*, etc. nous garantissent la valeur de *perfectum* qu'ont conservée durant toute l'époque classique les formes *amatus est*, *erat*, etc., lesquelles, par conséquent, ne sont pas près, à ce moment-là du moins, de prendre la valeur d'*inflectum* qu'elles ont dans les langues romanes. Bien plus, à l'époque classique, il semblerait que ce sont les formes de l'*inflectum* qui débordent hors de leur domaine pour envahir celui du *perfectum*.

On connaît les exemples souvent cités où il peut sembler à première vue que le présent et l'imparfait sont employés au lieu du parfait et du plus-que-parfait, ainsi dans Tite-Live, 25, 17, 10: *eo enim (urbs) diuiditur anni (diuiditur = diuisa est)*; César, *B. Civ.*, 3, 26, 4: *qui portus ab Africo tegebatur*; Cicéron, *In Verrem*, 2, 4, 122: *iis... tabulis... templi parietes uestiebantur*, etc. (cf. O. Riemann, *Syntaxe lat.*, 253, § 145; Stolz-Schmalz, *op. cit.*, 552, § 145).

En réalité des exemples comme ceux qu'on vient de voir prouvent uniquement le soin avec lequel les écrivains classiques essayaient de maintenir un parallélisme parfait entre les formes passives et les formes actives; en effet, si l'on tourne par l'actif, on voit aisément que dans les phrases en question il fallait employer le présent ou l'imparfait: *urbem annis diuidit*; *portum mons ab Africo tegebat*; *tabulae templi parietes uestiebant*. Ainsi, à *diuiditur* répond *diuidit*, à *tegebatur* *tegebat* (et non *texerat*), et ce parallélisme prouve que l'ensemble de la conjugaison passive était, pour les écrivains classiques, aussi vivace que les formes correspondantes de la conjugaison active.

Ainsi, l'état du latin classique ne laisse guère prévoir l'évolution qu'allait suivre le latin des âges suivants: l'*inflectum*, actif et passif sont aussi bien représentés l'un que l'autre, et quant au *perfectum*, il y a certainement une confusion entre les deux séries de formes périphrastiques, mais ici encore rien ne permet d'entrevoir comment sera tranché le conflit entre les

formes concurrentes. Sans doute, quand on regarde les choses du côté roman, on peut avoir l'illusion que les transformations postérieures ne sont que les conséquences logiques d'un état de fait qui existait en germe à l'époque ancienne. Le latin, qui disposait de deux séries de formes pour le *perfectum* passif, n'avait qu'à établir une différence d'emploi entre ces formes, en réservant la première: *amatus est* = *il est aimé*, pour exprimer l'état ou le résultat acquis, la seconde *amatus fuit* = *il fut aimé*, pour marquer le prétérit. Et cette distinction devenait nécessaire en raison de l'élimination de l'*inflectum amor*. Pour voir si cette vue schématique répond à l'évolution réelle, il n'y a qu'à la confronter avec les faits, afin de savoir si une distinction commence à se manifester dès l'antiquité entre les deux séries de formes du *perfectum* passif. Alors, et alors seulement, il nous sera permis d'affirmer que le roman continue ici une évolution amorcée dès la fin de l'âge classique.

Or, on a constaté que la confusion, relevée dans les écrits philosophiques de Cicéron, entre les formes *amatus est*, *erat*, etc., d'une part, et *amatus fuit*, *fuera*, etc., d'autre part, loin de disparaître ou de s'atténuer à l'époque postclassique, devient au contraire, de plus en plus marquée. M. W. Kroll, dans un article paru dans la *Glotta*, 1932, p. 149, a indiqué les faits les plus importants qu'on peut constater à ce point de vue chez les écrivains de l'époque impériale. Il serait aisé de multiplier les exemples qui prouvent que, pour les écrivains de l'époque, il n'y a aucune différence entre les deux séries de formes périphrastiques passives. Je voudrais attirer l'attention sur une catégorie d'écrivains qu'on néglige trop souvent: les jurisconsultes. Leur latin n'est ni archaïsant ni artificiel, quoi qu'on en ait dit, tout au contraire. Un texte du Digeste (1, 2, 2, 46) nous signale qu'un jurisconsulte, Q. Aelius Tubero, contemporain de Cicéron, affectait un style archaïsant: *sermone etiam antiquo usus affectavit scribere*. Le texte ajoute que, pour cette raison, on ne le lisait guère (*et ideo parum libri eius grati habentur*).

On comprendra toute la portée de ce témoignage, quand on saura qu'il est de Pomponius, le grand jurisconsulte de

l'époque d'Hadrien, qui vivait par conséquent à une époque où la littérature archaïsante était de mode et sous un prince qui déclarait ouvertement qu'il préférait Caton à Cicéron et Ennius à Virgile.

On peut affirmer que la tendance archaïsante n'a jamais eu de succès auprès des jurisconsultes. Leur latin est certainement moins artificiel et plus près de la langue courante que celui de la plupart de leurs contemporains. Or, chez les jurisconsultes on constate, comme chez les autres écrivains, que les deux séries de formes périphrastiques sont employées concurremment et indifféremment l'une à côté de l'autre. Quelques exemples suffiront. Nous lisons dans les Institutes de Gaius, I, 186: *si cui testamento tutor... ex die certo datus sit... item si pure datus fuerit...*; *ibid.*, I, 182: *si tutor... a tutela remotus sit siue ex iusta causa fuerit excusatus...* (on remarquera l'emploi concurrent des formes *sit* et *fuerit*); II, 187: *si sine libertate heres institutus sit, etiamsi postea manumissus fuerit a domino...* (on remarquera que la forme *manumissus fuerit* sert à exprimer un fait plus récent que la forme *institutus sit*).

Les exemples de ce genre foisonnent chez Gaius aussi bien que chez les autres jurisconsultes, et si l'on songe que l'ouvrage de Gaius, d'où sont tirés les exemples précédents, était un traité élémentaire qui a connu durant quatre siècles le succès le plus grand qu'ait jamais eu un ouvrage de droit, on comprendra aisément l'influence qu'a dû exercer ce livre, et combien son importance est grande pour la connaissance du latin de l'époque impériale.

De ces diverses constatations, un fait me semble devoir être retenu: la distinction, que l'on constate à peine à l'époque républicaine, entre les formes *amatus sum*, *eram*, etc., et les formes *amatus fui*, *fuera* etc., loin de se préciser à l'époque impériale, comme on pouvait le croire, à en juger d'après les langues romanes, s'efface et s'estompe jusqu'à disparaître complètement, si bien que rien ne permet de présager la réapparition de cette distinction dans les langues romanes. On aurait pu croire, au contraire, que la concurrence entre les deux séries de formes périphrastiques, concurrence qui se manifeste si

clairement dans les écrits de l'époque impériale, allait aboutir à l'élimination de l'une d'elles. Si, d'autre part, on tient compte du fait que les exemples certains de l'emploi des formes du type *amatus est* avec la valeur d'un présent sont extrêmement récents¹, on est obligé de reconnaître que la profonde transformation d'où est sortie la conjugaison passive des langues romanes n'a pas de racines bien profondes dans le passé du latin et résulte d'une innovation de la dernière heure, innovation à la suite de laquelle on a distingué dans l'usage *amatus est* de *amatus fuit*, en donnant au premier la valeur d'un présent et au second celle d'un prétérit.

Mais il se pourrait qu'ici, comme ailleurs du reste, le latin écrit tel que nous le connaissons ne nous donne pas la vraie image de l'état de la langue. Nous touchons ici au problème si délicat et si souvent débattu du latin vulgaire, mais j'évite à dessein d'employer cette expression, malheureusement ambiguë et équivoque². Elle ne pourrait, pour le problème qui nous intéresse, que provoquer le doute et la confusion. En effet, ce qu'il faudrait essayer de préciser, c'est la valeur qu'avait pour les sujets par ants une forme comme *amatus est*. Il se peut qu'une telle forme ait été ambiguë dès l'origine, et qu'elle ait comporté deux significations distinctes, l'une se situant dans le présent, l'autre dans le prétérit, exactement comme les formes correspondantes du français. Sans doute, dans les textes conservés on ne peut découvrir la trace de cette ambiguïté des formes périphrastiques passives composées avec l'infinitum du verbe *esse* qu'à une date toute récente, mais cela peut être le résultat d'un effort conscient des écrivains et des lettrés qui se sont appliqués à distinguer dans l'usage *amatur* de *amatus est* en employant le premier avec le sens de „il est aimé“, et le second uniquement avec le sens de „il a été aimé“, alors qu'il pouvait en fait recevoir les deux significations.

¹ Cf. ci-dessus, p. 16, n. 1 et les renvois à Stolz-Schmalz, *op. cit.*

² Sur la question du latin vulgaire, voir en dernier lieu l'excellente mise au point de M. J. Marouzeau, *Traité de stylistique appliquée au latin*, 168-176 et la bibliographie citée là. Cf. J.-B. Hofmann, *Lateinische Umgangssprache*, 1926.

Mais pour savoir si l'ambiguïté de la forme *amatus est* et des autres formes périphrastiques de la même série remonte aux origines mêmes, il faudrait pouvoir pénétrer dans la conscience du sujet parlant, l'interroger au sujet de son sentiment intime à l'égard des formes en question.

Or, les témoignages des grammairiens anciens sur ce point font défaut, et même si l'on en avait, ils seraient suspects en raison du fait que, pour la plupart du moins, ils sont récents et ne peuvent par conséquent nous renseigner sur la valeur des formes en question à l'époque ancienne.

C'est une raison de plus pour accorder une attention toute particulière à un double témoignage, dont les deux versions se corroborent réciproquement et qui jusqu'à présent n'a pas été examiné de près.

Dans un passage du Digeste, 50, 16, 123, dû au jurisconsulte Pomponius, qui vivait dans la première moitié du II^e siècle ap. J.-C., on trouve rapportée l'opinion de Quintus Mucius Scaevola, le vieux jurisconsulte et pontifex maximus de l'époque républicaine, consul en 95 av. J.-C., au sujet du sens de la forme *scriptum erit*¹. La question juridique qu'il s'agissait de résoudre était de savoir si la clause: *quod in codicillis scriptum erit*, inscrite dans un testament, visait uniquement les codicilles rédigés après la confection de ce testament ou si les codicilles antérieurs étaient également visés. Dans la première interprétation, *scriptum erit* a nécessairement la valeur du futur simple: „ce qui sera écrit dans les codicilles“, en d'autres termes *scriptum erit* a déjà le sens de la forme correspondante française. Dans la seconde interprétation, *scriptum erit* a la valeur du futur antérieur, c'est-à-dire celle qu'il a normalement en latin classique.

La manière dont le jurisconsulte présente la question prouve péremptoirement que la forme *scriptum erit* pouvait comporter deux significations: „*quod in codicillis scriptum erit*“, *utrumne*

¹ Le fragment cité du Digeste est extrait du livre 26 du commentaire ad *Quintum Mucium* de Pomponius.

futuri temporis demonstratio fiat an etiam praeteriti, si ante scriptos codicillos quis relinquat.

Quod quidem ex uoluntate scribentis interpretandum est. Quomodo autem hoc uerbum „est“ non solum praesens sed etiam praeteritum tempus demonstrat, ita et hoc uerbum „erit“ non solum futurum sed etiam praeteritum tempus demonstrat.

Plus loin il est dit expressément que *solutus est* peut être un présent ou un prétérit: *cum dicimus „Lucius Titius solutus est ab obligatione“, et praeteritum et praesens significamus.*

Ce témoignage sur la double signification temporelle des formes périphrastiques passives composées avec *est, erat, erit*, n'est pas isolé. Aulu-Gelle (*Noctes atticae*, 17, 7) rapporte que les jurisconsultes Publius Mucius Scaevola (le père de Quintus), Manilius et Brutus discutaient vers le milieu du II^e siècle av. J.-C. sur la portée de la loi Atinia dont voici les termes: *quod subruptum erit, eius rei aeterna auctoritas est*. Il s'agissait de savoir si *subruptum erit* visait uniquement le futur ou bien à la fois le futur et le passé. En ce cas la loi aurait eu un effet rétroactif. La raison de douter était précisément la valeur ambiguë de la forme *subruptum erit*: *quoniam „quod subruptum erit“ utrumque tempus uideretur ostendere, tam praeteritum quam futurum.*

Le grammairien P. Nigidius Figulus, mort en 45 av. J.-C., a examiné de près la question au livre 24 de ses *Commentarii grammatici*, et il estimait lui aussi que la signification de *subruptum erit* est ambiguë: *ipse quoque idem putat, incertam esse temporis demonstrationem* (Aulu-Gelle, *loc. cit.*).

Ainsi, pour les Romains de l'époque républicaine, les formes *amatus est, erat, erit* étaient loin d'avoir la signification nette et la valeur précise qu'elles semblent avoir dans les textes de l'époque. Les écrivains ont fait un grand effort pour distinguer *amatur* = „il est aimé“ de *amatus est* = „il a été aimé“, mais cette dernière forme pouvait s'employer aussi pour exprimer un état présent, tout comme la forme correspondante du français. A la lumière des témoignages cités plus haut, on peut se représenter l'évolution des formes périphrastiques du latin de la manière suivante: au début on disposait

de trois séries de formes passives: a) l'*inflectum*: *amatur, amabatur, amabitur*, etc.; b) le *perfectum*: *amatus fuit, fuerat, fuerit*, etc.; c) une série intermédiaire qui pouvait avoir tantôt la valeur de la première: *amatus est* = *amatur* = „il est aimé“ (= on l'aime), tantôt la valeur de la seconde: *amatus est* = *amatus fuit* (il a été aimé).

Les écrivains de la fin de l'époque républicaine se sont évertués à assigner une valeur propre à chacune de ces trois séries de formes. Ils ont réussi, mais seulement partiellement: si les formes de l'*inflectum* ne se confondent jamais dans les textes de la bonne époque avec les formes périphrastiques, en revanche *amatus est* et *amatus fuit, amatus erat* et *amatus fuerat* sont souvent employées indifféremment les unes pour les autres. Cet effort des écrivains soigneux a néanmoins abouti à ce résultat que pendant six siècles, jusqu'à la fin de l'antiquité, les textes écrits ne permettent guère de deviner que les formes *amatus est, erat, erit* font concurrence aux formes „synthétiques“ de l'*inflectum*.

Le latin écrit se présente par conséquent, à ce point de vue, comme un effort conscient de systématisation. Les langues romanes, elles, continuent, à ce point de vue encore, l'état du latin tel qu'il était avant cet effort de systématisation.

Les textes de lois de l'époque des Scaevola sont à cet égard des documents extrêmement précieux. Un passage de la loi agraire de 643 a.u.c. (111 av. J.-C.) souvent cité mérite d'être examiné de plus près; on lit d'une part: *qui ex hac lege creatus erit*, et d'autre part *qui ex lege Livia facti createque sunt fuerunt* (C.I.L., I, 200, l. 67). Dans ce texte, *creatus erit* ne peut avoir que la valeur d'un futur simple, *facti sunt*, celle d'un présent, *facti fuerunt* celle d'un prétérit. On trouve dans d'autres textes de loi contemporains des formules comme *qui auctoratus est, erit, fuit, fuerit* (*Lex Iulia munic.*, C.I.L., I, 206, l. 113).

C'est presque le paradigme de la conjugaison passive des langues romanes.

Ainsi, tandis que les écrivains s'efforçaient inutilement de maintenir l'opposition entre *amatur* et *amatus est*, ce qui les a souvent conduits à confondre *amatus est* et *amatus fuit*, la

langue officielle avait déjà tiré parti de l'opposition qui existait entre ces deux dernières formes. Par là, la langue officielle était plus près de la réalité, et l'évolution des langues romanes se rattache à ce fonds ancien du latin, par delà les vains efforts des lettrés et des grammairiens.

* * *

A propos du passé périphrastique actif du type *habeo* + participe, on aura à examiner et à résoudre un problème analogue à celui qu'on a étudié au sujet des formes périphrastiques passives. Il s'agit de savoir à quel moment *habeo* est devenu un simple outil grammatical, un verbe auxiliaire, et comment s'est formé le tour *habeo* + participe.

A ce sujet, il convient d'examiner d'abord une hypothèse récente de M. Jerzy Kuryłowicz¹. Selon cet auteur „le tour *habeo factum* n'est pas une innovation du latin vulgaire, mais possède un ancêtre classique: *mihi factum est*, dont il n'est que la transformation mécanique”². Le simple énoncé de la thèse de M. Kuryłowicz laisse deviner que l'auteur s'inspire de la doctrine bien connue de H. Schuchardt sur l'origine de la construction transitive: celle-ci continuerait une construction passive, dont elle serait issue par une transformation mécanique, le sujet de la construction passive devenant le régime direct de la construction active, qui reçoit comme sujet l'ancien complément de cause ou d'instrument³. Mais rien ne prouve que *neco hostem* soit sorti de *hostis necatur (a me)*, et l'hypothèse de Schuchardt, souvent critiquée, demeure en tout cas invérifiable, du moins pour le domaine indo-européen, le seul auquel ait songé Schuchardt. Dans ces conditions, il est bien hasardeux de vouloir étendre cette doctrine à un domaine — le domaine roman — auquel son auteur n'avait point pensé, bien qu'il fût plus qualifié que tout autre pour mener à bonne fin son enquête dans ce domaine aussi.

¹ Les temps composés en roman, dans *Prace filologiczne*, XV, 448—453.

² *Op. cit.*, 450.

³ Cf. H. Schuchardt, *IF.*, XVIII, 528 s.

M. Kuryłowicz prend comme point de départ de sa recherche le fait bien connu que le *dativus auctoris* ne se rencontre en latin qu'auprès des formes périphrastiques: on dit en latin *mihi consilium captum (iamdiu) est*¹ et *mihi consilium capiendum est*, mais non *mihi capitur consilium*. On rencontre, il est vrai, cette dernière construction aussi, mais elle est bien plus rare, et, dans la prose classique du moins, on ne la trouve employée que dans des cas nettement définis².

D'autre part, et c'est là également un fait très connu, il existe une corrélation certaine entre la tournure *res mihi cognita est* et *rem habeo cognitam*. A ce propos, Riemann met en regard deux passages de la *Divinatio in Caecilium* de Cicéron, dont le rapprochement est instructif: § 11: *meam fidem, quam habent spectatam iam et cognitam* et § 20: *eum... cuius fides est nobis cognita*³. Comme la tournure passive *res mihi cognita est* est, en latin classique, relativement plus fréquente que la construction active correspondante *rem habeo cognitam*, on a pu supposer que le succès qu'a eu dans les langues romanes la construction active — c'est-à-dire la périphrase *habeo* + participe — est dû au fait que cette tournure continuait la construction passive, plus fréquente et mieux attestée en latin classique. C'est précisément la conjecture à laquelle s'arrête M. Kuryłowicz, qui invoque en sa faveur le fait bien connu que les temps composés avec *habeo* peuvent avoir, en ancien roman, une valeur transitive, même si le verbe en question est intransitif, par exemple *mort as mon fils* (= tu as tué mon fils)⁴. Cet emploi transitif en ancien roman des temps composés avec *habeo* serait la preuve que cette tournure continue une ancienne construction passive, à savoir le tour *mihi occisus est*.

L'opposition qu'on avait en latin entre *mihi occisus est* et *a me occiditur* répondrait exactement à „la répartition romane

¹ Cicéron, *Ad fam.*, 5, 19, 2.

² Cf. Riemann, *Syntaxe latine*, éd. Ernout, § 46 c.

³ *Ibid.*, § 46 c. Rem.

⁴ Cf. Gaspary, *Z.R.Ph.*, IX, 425-428; F. Brunot, *Hist. de la lg. fr.*, I, 236.

causatif: non causatif", par exemple anc. fr. *j'ai mort* = *j'ai tué*, mais non *je meurs* = *je tue*.

Pour que cette explication soit acceptable, il fallait prouver qu'en latin la construction passive se rencontrait même avec des verbes intransitifs, c'est-à-dire qu'on pouvait avoir à côté de *mihi occisus est*, *mihi mortuus est*. M. Kuryłowicz, avec sa pénétration habituelle, n'a pas manqué de saisir la difficulté. Il écrit textuellement (*op. cit.*, 452): „Pour la compréhension des causatifs romans sont importants surtout les cas où le datif s'emploie auprès des verbes intransitifs. P. e. chez Virgile, *Georg.*, 2, 206 *non ullo ex aequore cernes — plura domum tardis decedere plaustri iuencis*; Silius Italicus, 10, 28/9 *cadit ingens nominis expers uni turba uiro*; 15, 647 *fratri iacet*... En remplaçant le datif + *esse* + nominatif par le nominatif + *habere* + accusatif on passe immédiatement du type *inimicus mihi mortuus est* au type anc. franç. *j'ai mort l'ennemi*...".

J'ai reproduit à dessein tout ce passage de l'article de M. Kuryłowicz, parce que je ne vois pas, dans les exemples latins cités à l'appui de sa thèse, la fameuse périphrase passive datif + *esse* d'où serait sortie la construction transitive romane *habere* + participe. Dans les passages de Virgile et de Silius, il y a effectivement des verbes intransitifs construits avec le datif, mais il ne s'agit ni de formes passives ni de formes périphrastiques, en sorte que la dérivation du tour *habere* + participe d'une construction passive périphrastique (*inimicus mihi mortuus est*) reste complètement en l'air, bien plus, les exemples cités, loin de confirmer cette hypothèse, l'infirmement, parce qu'ils prouvent qu'en latin on n'employait, avec un verbe intransitif, que la tournure active, alors même que ce verbe aurait eu un complément au „dativus auctoris".

Ainsi, la conjecture de M. Kuryłowicz, selon qui la valeur causative que prenait parfois, en ancien roman, la tournure *habere* + participe de certains verbes intransitifs dériverait d'une tournure passive périphrastique, possible même avec les verbes intransitifs, se heurte contre un obstacle décisif, le fait que le latin ne fournit pas d'exemple de la construction

passive périphrastique avec les verbes intransitifs. M. Kuryłowicz lui-même a eu beau en chercher des exemples dans le mémoire connu de H. Tillmann sur le *dativus auctoris*, il n'en a point trouvés¹. Ainsi, le prétendu „ancêtre classique et pré-classique" de la tournure „j'ai mort l'ennemi", c'est-à-dire le tour latin *mihi inimicus mortuus est* (= *inimicus occisus est a me*) n'a qu'un seul défaut, mais il est d'importance: il n'existe pas, en latin du moins.

D'autre part, la conjecture selon laquelle „le type *mihi cantandum est* passe à *cantandum habeo*, d'où *cantare habeo*" est tout aussi peu satisfaisante. *Cantare habeo* n'a pas besoin d'être expliqué par une si longue série de constructions intermédiaires. Il dérive d'une construction qui existait dès l'époque classique, mais qui avait alors un sens un peu différent: *habeo* + infinitif signifiait „je peux", tout comme *έχω* en grec (cf. Riemann, *op. cit.*, 335 et n. 2).

Il se peut que les notions mêmes sur lesquelles M. Kuryłowicz a bâti sa théorie soient sujettes à caution. Il prend le terme grammatical de *dativus auctoris* au pied de la lettre, alors que les grammairiens font toujours ressortir la nuance particulière qui s'attache à une construction comme *mihi consilium iamdiu captum est*: „c'est pour moi une résolution prise depuis longtemps". Nombreux sont les auteurs qui font rentrer le *dativus auctoris* dans la catégorie du datif d'intérêt, et ils ont pour cela d'excellentes raisons. Il n'est pas du tout sûr qu'un exemple comme *fratri iacet* de Silius Italicus soit l'équivalent de *prostratus est a fratre*, comme le prétend M. Kuryłowicz.

La nuance exacte est *succumbit fratri*, et cette nuance apparaît clairement dans l'autre exemple: *cadit* (= *succumbit*) *ingens... turba... uni... uiro*.

* * *

L'origine de la valeur causative et transitive des temps romans composés avec *habere* doit être recherchée ailleurs que

¹ Tillmann, *De dativo qui vocatur graecus*, *Acta Seminarii philologici Erlangensis*, II, 1881, p. 81 s.

dans une hypothèse, si séduisante soit-elle. On sait que ce que l'on appelle *rection* est un fait relativement récent en indo-européen, et que les mêmes verbes étaient primitivement susceptibles d'être employés soit transitivement soit intransitivement.

Les faits sur lesquels se fonde cette doctrine sont trop connus — ils figurent dans tous les traités, — aussi est-il inutile de les rappeler. L'évolution ultérieure, en fixant l'usage, a réduit de beaucoup cette liberté, mais celle-ci réparait chaque fois qu'une nouvelle forme morphologique se constitue. Et l'évolution reprend alors et amène avec elle la fixation de l'usage et l'élimination de la liberté de construction momentanément recouvrée.

C'est ainsi que les choses se sont passées, en roman, avec les temps composés avec *habeo* nouvellement constitués. La construction transitive, possible à l'origine, en ancien roman, même avec les verbes intransitifs, a été par la suite ou éliminée ou généralisée, au fur et à mesure que se fixait l'usage.

La liberté de construction des temps composés avec *habeo* en ancien roman prouve que ces formes étaient, à ce moment-là, toutes nouvelles, qu'elles n'avaient pas d'attaches lointaines dans le passé. C'est ce que nous allons essayer de démontrer par l'examen des faits positifs.

Il convient de remarquer d'abord que *habeo* n'était pas en latin le seul verbe qui aurait pu devenir l'auxiliaire de la formation du passé actif¹. On sait que d'autres verbes, notamment *tenere*, qui est devenu effectivement auxiliaire en espagnol et dans quelques parlers italiens, et *dare* (dans l'expression poétique *dicta dedit* = *dixit*) étaient susceptibles de remplir la même fonction que *habeo*, mais leur succès, très limité, ne saurait se comparer avec celui qu'a eu *habeo* comme auxiliaire, aussi est-ce ce dernier seul qui fera l'objet de notre recherche, dont le but sera de déterminer à quel moment précis, dans la conscience des sujets parlants, *habeo* accompagné d'un participe est devenu l'équivalent du *perfectum* actif, dont les formes „synthétiques“ ont été par suite éliminées.

¹ Cf. Meillet-Vendryes, *Gr. comp. des langues classiques*², §§ 441 s., p. 280—282.

On possède à ce sujet une étude aujourd'hui classique de Thielmann¹. Selon cet auteur la périphrase *habeo* + participe tendait à devenir l'équivalent du *perfectum* actif dès le IV^e siècle de notre ère. On en trouverait la trace dans les écrits de Saint Augustin et même de Tertullien. Cependant on reconnaît que les premiers exemples absolument sûrs de *habeo* comme auxiliaire ne se rencontrent que chez Grégoire de Tours, où une tournure comme *episcopum inuitatum habes* ne se distingue en rien de la tournure correspondante française². Sans doute *habeo* accompagné d'un participe est fréquent à toutes les époques du latin, mais alors il conserve toujours sa valeur propre et indique la possession, comme dans cet exemple souvent cité de Plaute, *Trinummus*, 347: *multa bona bene parta habemus* (cf. Ch. Bennett, *Syntax of early latin*, I, 439).

On a cru reconnaître dans certains passages de Térence (*Hec.*, 582: *me habueris praepositam amoribus*) ou de Cicéron (*In Verrem*, 2, 3, 95: *sic habuisti statutum*, etc.), les origines lointaines de la périphrase qui devait servir à l'expression du parfait actif dans les langues romanes, mais il convient de remarquer que, dans tous les exemples cités, on peut toujours donner à *habeo* sa valeur propre (cf. Stolz-Schmalz, *op. cit.*, 561; Riemann, *op. cit.*, 242, § 140).

Pour être renseigné sûrement au sujet de l'affaiblissement du sens de *habeo*, réduit au rôle de simple auxiliaire, il faudrait ici encore interroger les sujets parlants eux-mêmes, c'est-à-dire les témoignages qu'ils nous ont laissés à ce sujet. Or, à cet égard, les grammairiens anciens sont muets. En revanche nous possédons un témoignage extrêmement précieux d'Ulpien, qui écrivait sous Caracalla. Ce jurisconsulte distingue très nettement *immissum habes* de *immisisti* et *factum habes* de *fecisti*. Voici en effet comment il explique la formule de l'édit prétorien „*sive quid in id flumen ripamue eius immissum habes*“: *Haec uerba „factum habes“ uel „immissum habes“ ostendunt non*

¹ *Arch. f. lat. Lex. u. Gr.*, II, 543 s.

² Cf. M. Bonnet, *op. cit.*, 689, Meyer-Lübke, *Rom. Synt.*, 127 s., Stolz-Schmalz, *op. cit.*, 561, § 153.

eum teneri, qui fecit uel immisit, sed qui factum immissum habet (Digeste, 43, 12, 1, 22; cf. de même, Digeste, 43, 8, 2, 35 et 43, 13, 1, 11).

Ainsi, au III^e siècle encore, la différence entre *feci* et *factum habeo* était très nettement perçue. La transformation linguistique d'où est sorti le *perfectum* composé actif des langues romanes est par conséquent postérieure à cette date. Elle doit être due à une innovation toute récente, dont l'évolution s'est continuée à l'intérieur des langues romanes. Deux ordres de faits le prouvent: d'une part l'innovation ne s'est pas faite de la même manière dans tout le domaine roman, puisque dans une partie de ce domaine c'est le verbe *tenere* qui a servi à la formation du passé composé; l'unité romaine devait donc être déjà fortement entamée au moment de la formation du passé composé actif; d'autre part, à l'intérieur même des langues romanes cette forme périphrastique a évolué: on sait que dans l'ancien français on disait: *j'ai des lettres lues, j'ai des maisons achetées*. Ces tournures, où le participe conserve sa valeur adjectivale, représentent évidemment la phase intermédiaire entre le latin ancien, où le participe était toujours variable, et les parlers modernes, où le participe tend à devenir invariable lorsqu'il accompagne l'auxiliaire „avoir“. On sait que, au XVII^e siècle, Vaugelas et Corneille maintiennent invariable le participe avec „avoir“ dans des cas où l'usage actuel exige qu'on fasse l'accord avec le complément d'objet direct. Cette règle n'est qu'une „survivance“¹.

La diversité des formes du passé composé actif dans le domaine roman, son instabilité à l'intérieur des langues romanes contrastent avec la forte unité et la fixité des formes périphrastiques passives. Ce contraste s'explique si l'on admet, ainsi que nous avons essayé de le prouver, que les formes périphrastiques passives ont des attaches extrêmement anciennes dans le passé du latin, tandis que les temps composés actifs sont le résultat d'innovations toutes récentes.

MATHIEU NICOLAU

¹ Cf. F. Brunot, *La pensée et la langue*, 324; G. Michaut et P. Schricke, *Gr. fr.*, 426.

COUP D'OEIL SUR LA LINGUISTIQUE BALKANIQUE

Un domaine qui est actuellement exploré d'une manière fébrile, c'est celui des langues balkaniques. Cela tient d'une part aux belles recherches de M. Kr. Sandfeld, qui ont popularisé le sujet, d'autre part au fait que, depuis la guerre surtout, les petites nations des Balkans se sont mises, à leur tour, aux recherches scientifiques.

Tous les chercheurs n'entendent pourtant pas la même chose par le terme „linguistique balkanique“. Les uns parlent d'un substrat commun auquel seraient dues toutes les innovations communes aux langues parlées actuellement dans les Balkans, les autres expliquent les concordances par des emprunts que les langues balkaniques auraient fait les unes aux autres. Il s'en suit que le but de la linguistique balkanique et les méthodes à suivre ont besoin d'être précisés: il convient de discuter le terme même de „linguistique balkanique“, avant d'examiner les éléments communs aux différentes langues comprises dans le groupe balkanique.

On emploie le mot „linguistique“ (romane, indo-européenne, etc.), pour désigner l'étude d'un groupe de langues apparentées. Il existe une linguistique slave, parce que les langues slaves proviennent toutes du slave commun; il existe une linguistique scandinave, parce que les langues appelées scandinaves ont toutes une même origine. Par contre, il n'y a pas de linguistique européenne ou asiatique (à moins d'entendre par là „la linguistique telle qu'on la pratique en Europe ou en Asie“).

Les emprunts d'une langue à une autre ne suffisent pas pour justifier le terme de „linguistique“. Le français et l'anglais se sont emprunté réciproquement un grand nombre

d'éléments de vocabulaire. Mais personne n'a parlé jusqu'ici d'une linguistique franco-anglaise.

Il y a même plus: on ne peut créer une linguistique franco-italienne, bien que le français et l'italien aient la même origine. Du moment qu'il existe d'autres langues romanes, il faut se rapporter à leur ensemble, dès que l'on a quitté le domaine restreint d'une seule d'entr'elles. On sait que c'est là le plus grave reproche que l'on ait fait aux auteurs de grammaires comparées du grec et du latin, de l'anglais et de l'allemand.

Parmi les langues parlées dans les Balkans, seuls le serbe et le bulgare ont une origine commune (le slave commun), les autres proviennent chacune d'un groupe différent. Si l'on se réfère aux éléments latins du roumain, slaves du serbe et du bulgare, illyriens ou thraces de l'albanais, etc., il n'y a pas de linguistique balkanique possible. Remplacer dans la linguistique la notion de parenté par celle d'"affinité", comme on veut le faire maintenant, c'est accorder à la phonétique et même au vocabulaire et à la syntaxe le pas sur la morphologie; c'est, par conséquent, remplacer l'essentiel par le superficiel. La grammaire comparée ne pourra jamais se fonder sur l'imitation, ni sur les emprunts.

Or, du moment que les emprunts ne prouvent rien en faveur de la parenté, il ne reste, pour servir de support à une linguistique balkanique, qu'une seule possibilité: le substrat. Le seul élément commun aux différentes langues citées, c'est l'élément autochtone, s'il en existe un. Parler d'une linguistique balkanique veut dire, à mon sens, admettre l'existence d'un substrat commun qui ait laissé des traces importantes dans les langues balkaniques actuelles. L'objet de cette spécialité ne peut donc être que l'étude du substrat balkanique. Si l'on n'admet pas l'existence d'un substrat, on a, évidemment, le droit de continuer à étudier les rapports entre les langues balkaniques, mais il faudra parler d'"Emprunts", d'"Influence", et non pas de "Linguistique".

Il est pourtant curieux de constater que ceux-là mêmes qui se sont fait une excellente réputation grâce à leurs importants travaux sur ce domaine ont rejeté l'hypothèse du substrat,

qu'ils qualifient de théorie "indémontrable" (voir par exemple Malecki, *Atti...*, p. 76) et ils ont admis que le point de départ pour tous les traits communs a été presque toujours le grec, ce qui ne les a pas empêchés de continuer à parler d'une "linguistique balkanique".

Je me suis élevé à plusieurs reprises contre la méthode qui consiste à écarter de parti pris ce qui est à priori indémontrable et à admettre à la place une théorie démontrable, certes, mais souvent fausse (v. p. ex. *BL*, II, 11 s.). Il n'y a, évidemment, aucun moyen de démontrer d'une manière palpable l'influence du substrat, lorsque le substrat est une langue inconnue pour nous. Mais il n'en est pas moins vrai que ce substrat a existé et qu'il a dû certainement laisser des traces. Écarter de parti pris toute hypothèse concernant le substrat et mettre à la place partout du "démontrable", c'est à coup sûr commettre des erreurs, même s'il ne nous est pas toujours possible de préciser quels sont les points erronés. Les faits sont évidemment des matériaux indispensables pour toute construction scientifique, mais il y a une chose qui est encore plus précieuse, c'est la logique. Une théorie fondée uniquement sur des suppositions, mais bâtie avec une logique impeccable, vaut souvent bien mieux qu'une théorie fondée sur des faits palpables. Et la logique nous ordonne de laisser des lacunes dans nos constructions linguistiques, correspondant aux vérités que notre science ne peut pas encore, ou ne pourra jamais atteindre.

M. Sandfeld a sûrement raison lorsqu'il affirme qu'une bonne partie des ressemblances entre les langues balkaniques est due aux emprunts réciproques, aux emprunts faits en commun au turc, et, d'une manière générale, aux conditions de vie similaires des peuples balkaniques. Mais tout ne s'explique pas de cette manière. Examinons donc les différents domaines de la linguistique, pour distinguer les ressemblances explicables par l'emprunt de celles qui sont dues au substrat ou bien à des développements indépendants.

On a rassemblé une liste assez riche de mots communs aux langues balkaniques. Dans le nombre, il y en a qui ne s'expliquent

par aucune des langues conservées. Si nous nous rapportons spécialement aux mots communs de l'albanais et du roumain, nous constatons que la linguistique roumaine les rejette presque tous sur le compte de l'albanais, ce qui s'explique, selon moi, par le fait que l'histoire de cette langue est plus obscure que celle du roumain et que, par conséquent, l'albanais a bon dos. Mais les albanologues, à leur tour, s'en débarrasseront en nous renvoyant au roumain (voir par exemple roum. *țap*, *urdă*, alb. (g.) *tsap*, *urdha*, Capidan *DR*, II, 460 et 470; voir aussi Philippide, *Orig. Rom.*, II, 759). C'est ce qui s'est passé pour des éléments appartenant au roumain et au slave: du côté roumain on a expliqué roum. *Crăciun* „Noël” par le slave, tandis que les slavistes expliquent sl. *kračun* par le roumain.

La question des mots communs à l'albanais et au roumain touche à un problème historique des plus touffus, celui notamment de l'origine du roumain. Il existe une théorie suivant laquelle le roumain se serait formé au sud du Danube, et l'un des plus importants arguments à l'appui de cette théorie, c'est précisément l'existence des mots „albanais” en roumain.

Je ne veux pas intervenir pour le moment dans ce débat, et j'admets provisoirement que la théorie citée peut être envisagée. Mais il faudra l'étayer sur autre chose que sur l'élément „albanais” du roumain. Il est bien établi maintenant que les emprunts de vocabulaire supposent un prestige social ou culturel pour le peuple qui fournit les mots. A quelle époque peut-on croire que les Albanais ont été tellement supérieurs aux Roumains, pour que les derniers aient emprunté aux premiers des termes de civilisation tels que „foyer”, „vieillard”, etc.? Et même en admettant cette supériorité des Albanais, ceux-ci auraient dû emprunter à leur tour au roumain quelques mots au moins, concernant des genres d'activité où les Roumains étaient tout de même supérieurs. Il est impossible d'admettre que les Roumains ont tout emprunté à l'albanais, et les Albanais presque rien au roumain (voir un essai de M. Jokl, *Rev. Fil.*, II, 246 s.).

En fait, il est certain a priori que les langues balkaniques ont conservé un nombre de mots appartenant au substrat.

Partout où les faits sont vérifiables, nous constatons que le vocabulaire des langues a été influencé par celui du substrat. Rien ne nous empêche de croire que cette affirmation vaut également pour les langues balkaniques. Bien entendu, le substrat pourrait être différent pour chacune de ces langues. Mais du moment que nous trouvons un fonds inexplicable par les données historiques et que ce fonds est à peu près commun aux langues parlées dans les Balkans, on peut admettre, sans crainte de se tromper, que nous tenons des éléments appartenant au substrat commun. Même si les langues parlées à l'époque ancienne dans la presqu'île n'étaient pas apparentées entre elles, les grands courants de civilisation leur ont donné certainement des mots communs. Je pense donc avec Philippide que la plus grande partie des mots soit-disant albanais du roumain doivent être imputés au substrat commun du roumain et de l'albanais, et je suis persuadé que des suffixes appartenant à la population primitive ont été conservés.

Mais l'existence des mots autochtones ne suffirait pas pour poser une linguistique balkanique. Les éléments de vocabulaire communs au français et aux langues celtiques vivantes ne nous permettent pas de grouper le français avec le breton ou avec le gallois. Ce qui est plus important, ce sont les faits grammaticaux.

Nous laisserons de côté la syntaxe, non parce que ce domaine serait dénué d'importance, mais bien parce qu'il ne possède pas encore à proprement parler une méthode scientifique et parce que les faits de syntaxe peuvent être plus facilement empruntés; d'autre part, sur ce domaine il est bien plus difficile que sur les autres de départager ce qui est emprunté de ce qui est hérité. Il nous reste donc la phonétique et la morphologie.

Les faits de phonétique que l'on a mis sur le compte du substrat sont assez nombreux, surtout dans la linguistique roumaine. Il convient de les examiner de près, pour voir si réellement il s'agit de changements provoqués par les habitudes de prononciation des populations préromanes, pré-slaves, etc.

Le roumain a en commun avec le bulgare et l'albanais le son *ā*, et il est le seul parmi les langues balkaniques à connaître le son *i*. Le fait que ce dernier n'existe qu'en roumain ne nous empêchera pas de rechercher s'il est dû ou non au substrat. Je ne suis pas, en effet, de l'avis de ceux qui prétendent que toute langue, pour pouvoir être appelée balkanique, devra posséder un certain nombre de traits, désignés comme indices du „balkanisme”. Le substrat a pu jouer de manière différente dans chacune des langues prises à part: un trait a pu subsister partout, un autre peut se retrouver dans une seule langue actuelle. La difficulté dans ce dernier cas n'est que de s'y reconnaître, puisque la comparaison ne nous est d'aucune utilité.

Le son *i*, qui existe avec de légères différences en russe, en polonais, en gallois, etc., s'est développé en roumain même. Son point de départ a été le plus souvent *ā* comme on l'a prouvé récemment (Rosetti, *BL*, III, 104 s.); il provient aussi de *i*, transformé par l'influence de la consonne précédente. Il y a tout lieu de croire que *i* a paru d'abord à la place de *ā*, notamment devant une consonne nasale. Comme ce qui nous intéresse ici n'est pas la prononciation de tel ou tel mot, mais bien l'apparition même du son, nous pourrions laisser de côté les faits ultérieurs et nous nous en tiendrions au plus ancien: *i* provient en roumain de *ā*, par une fermeture due à une nasale suivante. Que ce fait soit dû à une habitude de prononciation balkanique, cela n'a guère de chances d'être prouvé de manière directe, d'abord parce que le phénomène est isolé en roumain, ensuite parce qu'il ne semble pas appartenir à la période suivant immédiatement la romanisation. Mais nous verrons que l'action fermante des nasales se fait jour ailleurs.

ā provient en roumain de *a* inaccentué, dans n'importe quelle position, sauf à l'initiale absolue (*ca'să-căsu'tă*, mais *ale'ge*); il provient aussi de *e* précédé d'une labiale (auquel cas la phase intermédiaire a dû être *ō*, ce qui a été montré par M. Rosetti, *BL*, III, 99 s.) et parfois d'une sifflante, chuintante ou vibrante (*bătrîn* < *veteranus*, *păr* < *pirus*, *zău* < *deus*, *râu* < *reus*). Ces derniers faits étant manifestement plus récents, nous ne pourrions mettre sur le compte du substrat que le premier

tout au plus (celui, du reste, qui a amené la naissance du son).

ā (*ē*) provient en albanais, dans les éléments anciens, de *ā* final inaccentué (*atē*, cf. lat. *atta*), et, en tosqe, de *a*, *e*, *o* accentués suivis d'une nasale (*nēnē*, cf. gr. *νάνη*, *dhēndēr*, cf. lat. *gener*, *dhēmp*, cf. gr. *γόμπος*); dans les éléments latins, il provient de *a*, *e*, *i* (parfois aussi de *u*) inaccentués (*fēmijē* < *familia*, *dēshēroj* < *desiderare*, *kēshillē* < *consilium*, *tērboj* < *turbare*), et en tosqe de *a*, *e* accentués, suivis d'une nasale (*kēngē* < *canticum*, *ērgjēt* < *argentum*).

ā provient en bulgare de *a* inaccentué (*vlast*, déterm. *vlastā*; le procès continue pour les mots d'emprunt, grâce peut-être, en partie du moins, à l'orthographe: *Băvariја*) et aussi de sl. comm. *o* et des liquides sonantes (*māka*, cf. v. sl. *moka*; *pālno-*, *pārvo*, cf. v. sl. *plānū*, *prāvū*).

Les conditions diffèrent, on le voit, pour chacune des trois langues. Les points communs sont d'abord l'existence du son *ā*, ensuite la relation entre ce son et l'absence de l'accent ou la présence d'une nasale suivante. Le problème de l'accent est plus vaste et il sera repris ci-dessous. Quant à l'influence de la nasale, la concordance est moins nette qu'elle n'apparaît à première vue. D'abord, le phénomène n'est que dialectal en albanais (puisque le guègue ne connaît que *a*, *e*; le tosqe lui-même a parfois *e*: *trem̃p*, cf. gr. *τρέμω*, etc.); le groupe *en* devient *ā* en tosqe, *e* en bulgare, *in* en roumain; le roumain a conservé et même renforcé la nasale, tandis que le bulgare et l'albanais l'ont perdue (en bulgare de Macédoine on conserve encore le vieux *o*). La perte de la nasalité a amené la fermeture partout en slave (r., tch., s.-cr. *u* < *o*). Enfin, le latin lui-même connaît des exemples de fermeture causée par une nasale: *quinque* < **penque*, *uncus* < **onkos*. Il est donc assez difficile de se prononcer nettement en faveur du substrat balkanique. Quant à l'hypothèse d'une imitation, d'un emprunt, elle ne se pose même pas.

Passons maintenant au problème des voyelles inaccentuées. Ici les données sont plus vastes, puisque la fermeture touche aussi le nord du domaine grec:

a devient *ă* en roumain (*i* aussi), en bulgare et en albanais;
o devient *u* en roumain, en bulgare et en grec; il est conservé dans la plupart des cas en albanais (dans quelques mots on trouve *u*);

e devient *i* en roumain, en bulgare et en grec; il devient *ë* (*ë*) en albanais.

Il s'agit manifestement d'une influence de l'accent d'intensité, qui n'est pas surprenante, et qui a donné naissance à une sorte d'alternance régulière (voir Havránek, *Arch. néerl. de phon. expér.*, VIII-IX, 119 s.). Il est impossible de parler d'une influence grecque (le grec étant le moins touché par la tendance à la fermeture), ou même, plus vaguement, de l'influence d'une langue balkanique sur les autres. On n'emprunte pas des alternances, surtout à une langue de structure différente: est-il possible de concevoir que le français ou le polonais empruntent à l'allemand son „Umlaut”? Il faut donc admettre que les alternances vocaliques des langues balkaniques sont dues à un changement parallèle et indépendant, sous l'influence d'un fort accent d'intensité, qui pourrait bien s'expliquer par le substrat.

On a mis sur le compte du substrat le rhotacisme (changement de *n* intervocalique en *r*) qui apparaît sur une partie du domaine roumain et sur une partie du domaine albanais (roum. dial. *bire*, roum. littér. *bine*, etc.; alb. tosque *kërp*, alb. guègue *kanep*, etc.), et cette théorie a longtemps joui de la faveur générale. M. Rosetti en a fait justice (*Rhotacisme*, voir spécialement 51 s.), en montrant que des faits semblables se retrouvent ailleurs et que le phénomène, en Albanie aussi bien qu'en Roumanie, n'est pas très ancien. Tout ce qui pourrait être prouvé par le rhotacisme, c'est une manière semblable de prononcer l'*n*, qui a pu développer des tendances parallèles.

Le remplacement de la consonne vélaire par une labiale dans les groupes *cs*, *ct* est un trait caractéristique de l'albanais et du roumain (pour les détails, v. Graur-Rosetti, *BL*, III, 65 s.). On y a vu une trace du substrat commun aux deux

langues, mais il est bien difficile d'en apporter des preuves. D'abord, le changement n'est pas tout à fait le même en roumain et en albanais (*ct* est devenu en roumain *pt*, en albanais *ft* ou *jt*, suivant la voyelle précédente; quant à *cs*, qui n'est devenu *ps* d'une part, *fš* de l'autre que dans quelques mots, voir l'article cité). Ensuite, la cause de l'innovation est donnée par le besoin de différenciation, pour empêcher l'assimilation. Si le produit de la différenciation a été d'une part *p*, d'autre part *f*, c'est que c'étaient là les seules possibilités: il fallait que le nouveau son fût une sourde, et ce ne pouvait être ni une vélaire, puisqu'il s'agissait précisément d'en remplacer une, ni une dentale, qui n'aurait fait que précipiter l'assimilation. Des changements entre *ct* et *pt*, *cs* et *ps* ont lieu aujourd'hui encore en roumain (cf. par exemple *hărăpsi* pour *hărăcsi*) et il est très difficile d'en rendre responsable le substrat.

Il y a encore de nombreuses innovations phonétiques pour lesquelles on a invoqué l'influence du substrat, même lorsqu'elles n'apparaissent que sur un domaine restreint. Par exemple, la palatalisation des labiales en roumain, ou bien l'ouverture de *e* dans une partie du domaine grec. Ceci tient d'une part à une tendance à simplifier sa tâche (en la rejetant sur les bras des autres), d'autre part à la fausse idée que, sans une influence étrangère, les sons d'une langue ne changeraient jamais.

Quoi qu'il en soit, et en retenant uniquement les faits dignes d'attention, on a vu que la phonétique ne peut pas nous donner une certitude concernant le substrat. Nous trouvons des faits concordants sur plusieurs points, mais les concordances ne sont jamais absolues et elles n'ont jamais un caractère arbitraire qui nous forcerait à admettre un point de départ unique. Tout au plus témoignent-elles en faveur de tendances semblables.

Abordons maintenant la morphologie. Ici nous reposons sur un terrain bien plus ferme et nous serons plus à l'aise pour poser des conclusions précises.

Les langues balkaniques, nous dit-on, ont en commun la perte des déclinaisons. Formulée de cette manière brutale, l'affirmation n'est pas exacte. Le bulgare a perdu, en effet, tous les cas, jusqu'à de rares survivances. Le roumain a, pour les noms, deux cas (ou même trois, en comptant le vocatif); l'albanais en a jusqu'à quatre (au pluriel). Le grec enfin n'en a perdu, depuis l'ère chrétienne, que le datif.

Peut-on parler ici d'une influence grecque? Non pas, puisque le grec a gardé quatre cas distincts (en comptant le vocatif). Devons-nous nous rabattre sur le roumain, qui, en tant que langue romane, devait avoir la tendance à unifier les cas? Non pas, puisque le roumain est de toutes les langues romanes le seul qui ait tout de même gardé une déclinaison (même le génitif est distingué du datif, et l'accusatif du nominatif, à l'aide de particules préfixées, ce qui prouve que le sentiment des cas est resté vivant), de sorte que l'on serait tenté, au contraire, de rechercher dans le substrat la raison de la conservation des cas. Peut-on, en ce cas, mettre en cause le bulgare, qui, en tant que langue slave, devait tendre à conserver la déclinaison? Non plus, puisque précisément le bulgare en a conservé le moins parmi les langues balkaniques.

On a parfois formulé les faits de manière plus modeste: ce qu'il y a de commun pour les quatre langues, c'est la fusion du datif et du génitif, et ici on pourrait parler d'une influence grecque, puisque la disparition du datif est préparée en Grèce dès avant l'époque chrétienne. Mais justement, les faits ne concordent pas. En albanais et en bulgare, c'est le datif qui a pris la place du génitif; en roumain, il semble que le datif singulier ait remplacé le génitif, mais au pluriel c'est le génitif qui a pris la place du datif (sg. *domnului* < *domino illius*, pl. *domnilor* < *domini illorum*). Ces faits excluent la possibilité d'une influence grecque.

Ce qui existe partout, c'est une certaine tendance à la simplification, tendance qui ne se manifeste pas de la même manière partout. Et le substrat n'a sans doute rien à y voir. La même tendance se fait jour dans toutes les langues romanes, en

allemand, elle a complètement abouti en anglais, en persan, etc. C'est presque une tendance mondiale.

Les langues balkaniques (grec, bulgare, serbe, roumain) ont en commun la conservation du genre neutre. Ce n'est pas là une chose surprenante, et cela ne prouve rien en faveur d'une communauté, soit ancienne, soit actuelle, puisqu'une parenté de langue n'a jamais pu être prouvée à l'aide des conservations. La position du roumain est assez curieuse, il est vrai, puisque, en tant que langue romane, on s'attendrait à le voir perdre son neutre. Or, loin de là, il est certain que le roumain a encore fortifié cette notion. Peut-on parler ici d'une influence bulgare? Non pas, puisque les neutres slaves empruntés par le roumain sont devenus des féminins, par exemple v. sl. *sito* est représenté en roumain par *sîtă* (fém.); mais le problème dépasse les limites du roumain, puisque non seulement l'albanais et le hongrois, qui n'ont pas de neutre, connaissent, le premier *sîtë*, le second *sîta*, mais le grec lui-même a emprunté ce mot sous la forme *oîta* (voir plus loin l'article que M. Rosetti consacre à cette question).

La catégorie du neutre en roumain est fournie par d'anciens neutres latins, par des masculins et des féminins latins devenus neutres (par un procédé que j'ai décrit, *Romania*, LIV, 249 s.) et par des masculins slaves ou d'autre origine devenus neutres. Il ne paraît pas que le roumain ait emprunté à une autre langue des neutres qu'il ait conservés comme tels.

Du reste, la désinence qui caractérise les neutres (au pluriel) est d'origine latine (-uri < -ora) et ne ressemble pas le moins du monde à la désinence parallèle du slave ou du grec. Elle a été conservée, au moins dans certaines régions et pendant un certain temps, en Italie (voir en dernier lieu P. Aebischer, *Bulletin du Cange*, 1933, 1, p. 5 s.). Quant à la terminaison -ëra de l'albanais (dialecte tosqe), il est impossible de l'en rapprocher, comme on l'a fait, puisque le guègue a -na, ce qui prouve qu'il s'agit de la terminaison des anciens neutres à thème terminé en nasale. Du reste, ce qu'on désigne par neutre en albanais n'est pas tout à fait la même chose que

le neutre roumain: au singulier, les noms de matière féminins peuvent recevoir, en albanais, au lieu de l'article féminin, l'article qui sert pour le pluriel des masculins: *miell*, *mielli* et aussi *miellte*; au pluriel, il y a bien la désinence *-ëra* (*-na*), mais elle sert également pour des noms de personne, par conséquent on ne peut pas affirmer que l'albanais ait le sens net de la valeur du neutre.

L'article postposé ne paraît qu'en roumain, en albanais et en bulgare. J'ai déjà montré dans un article que j'ai consacré à cette question (*Romania*, LV, 475 s.) que si le roumain concorde entièrement avec l'albanais, ce fait est dû pour une large part au moins à un détail de syntaxe: la postposition de l'adjectif au substantif, qui est loin de constituer un indice pour un substrat commun. Quant au bulgare, qui n'est pas entièrement d'accord avec les deux autres langues citées, la postposition de l'article s'y explique par un trait slave commun: postposition de l'article à l'adjectif (peut-être aussi par une influence roumaine). M. Capidan admet (*Romanitatea balcanică*, Bucarest, 1936, p. 37 s., note 4) que j'ai réussi à expliquer la formation de l'article postposé en albanais et en roumain, mais sans emporter la conviction en ce qui concerne le bulgare. Et il conclut à une origine commune du phénomène dans les trois langues. Il suffit pourtant, il me semble, de prouver que deux langues sur trois sont isolées, pour qu'il n'y ait plus de communauté possible.

La formation du futur par périphrase avec le verbe „vouloir“ prouve uniquement que les langues balkaniques (grec, albanais, serbe, bulgare, roumain) sont passées du stade synthétique au stade analytique. Le futur est formé à l'aide du verbe „vouloir“ en anglais et en scandinave aussi et, du reste, dans les Balkans même, il n'est pas général: différents parlers l'ignorent (le guègue par exemple) et ce n'est nulle part la seule formation possible, puisqu'on emploie partout „avoir“ (qui est presque la seule formule en roumain populaire). Au reste, c'est là une construction qui peut facilement être imitée.

La disparition de l'infinitif est un trait qui caractérise à différents degrés le grec, l'albanais, le bulgare, le roumain et le serbo-croate (pour ce dernier, v. Belić, *Rev. Ét. Balk.*, II, 168 s.). Il est certain que la perte d'un élément ne fournit pas une base certaine pour établir une parenté, mais le cas qui nous occupe ici est tellement bizarre (bien que les langues celtiques ignorent elles aussi l'infinitif), que l'on est obligé d'admettre une raison commune. Et cette raison ne peut pas être l'emprunt (il vaudrait mieux dire: l'imitation, puisqu'il s'agit d'un fait négatif). Parmi les langues balkaniques, celle qui ignore entièrement l'infinitif, même en tant que substantif, c'est le tosqe. Il faudrait donc admettre que l'innovation est partie du sud de l'Albanie. Mais l'on a montré que l'infinitif disparaît peu à peu au cours de la période historique des langues (voir, pour le bulgare, Miletich, *Maked. Pregl.*, IX, 2, p. 1 s.), à une époque où une influence massive d'une langue sur les autres langues est exclue. Il semble qu'il y ait là une tendance à éliminer la catégorie verbale la plus abstraite.

La première personne du verbe „avoir“ en roumain, *am*, ainsi que la terminaison de la première personne de l'imparfait et du plus-que-parfait (type *cîntam*, *cîntasem*) fait difficulté, puisque lat. *habeo* ne contient pas de *m* et que l'*m* final de *cantabam*, *cantavissem* n'a pas été conservé. On l'explique soit par l'influence de alb. *kam* „j'ai“, soit par l'influence de la première personne du pluriel (*avem* < *habemus*, *cîntam* < *cantabamus*, *cîntasem* < *cantavissemus*; voir en dernier lieu L. Spitzer, *DR*, V, 498 s.).

S'il était possible de croire que *am* est dû à l'influence de l'imparfait, on pourrait admettre l'influence du pluriel. Mais *am* est général dès les premiers textes, tandis que *aveam*, aujourd'hui encore, n'a pas été généralement adopté. Dès lors, c'est *am* qui a dû influencer l'imparfait, et pour l'auxiliaire il est bien difficile de parler d'une influence du pluriel, qui ne ressemble pas beaucoup au singulier (*avem*).

Il reste par conséquent la concordance avec alb. *kam*. Mais celle-ci peut être expliquée autrement que par un emprunt.

La plupart des langues d'origine indo-européenne ont perdu la conjugaison athématique, à de rares survivances près. En albanais, il subsiste les trois verbes suivants (employés comme auxiliaires): *jam*, *thom* et *kam* (L. H. Gray, *Language*, IX, 82; pour le slave, v. Vaillant, *R. Ét. Sl.*, XIV, 26 s.). En roumain, il y a d'une part *sim* (dialectal) qui représente lat. *sum* (ou plutôt *sim*), d'autre part *am*, qui représente lat. *habeo*, croisé avec un ancien verbe athématique, du type de alb. *kam* (mais pas forcément ce dernier).

L'examen des faits morphologiques nous a prouvé que, s'il existe entre les langues balkaniques des concordances, celles-ci ne vont presque jamais jusqu'à l'identité complète. D'autre part, la plupart d'entre elles trouvent leur explication, plutôt que dans l'emprunt, dans certaines tendances qui sont tantôt assez généralement répandues, tantôt limitées aux Balkans.

Il est incontestable qu'un nombre relativement élevé de mots, surtout en albanais et en roumain, proviennent du parler des populations préromanes et préslaves. Au point de vue de la phonétique, on est parvenu à déceler les effets d'un fort accent d'intensité (fermeture des voyelles inaccentuées), peut-être aussi une tendance des nasales à assombrir les voyelles précédentes, et même une certaine prononciation de *n* intervocalique qui pouvait aboutir à *r*. Quant à la morphologie, du moment que le trait qui a paru longtemps le plus caractéristique, la postposition de l'article, doit être expliqué par l'ordre des mots, qui est facilement imitable, il ne nous reste que la perte de l'infinitif, c'est-à-dire une caractéristique négative. C'est trop peu pour parler d'une „linguistique“ et, sur ce point, mes conclusions viennent rejoindre celles de MM. Belić et Capidan (publications déjà citées).

Mais „l'air commun“ des langues balkaniques, rapproché des éléments de vocabulaire, de phonétique et de morphologie qu'elles ont en commun, doit tout de même s'expliquer par certaines tendances primitives, imputables au substrat. Il ne peut s'agir partout d'emprunts, d'abord parce que des emprunts d'alternances et des transformations phonétiques

n'ont jamais été observés ailleurs, et ensuite parce que la plupart des innovations ont eu lieu à un moment où il n'y a certainement plus d'influence réciproque entre les langues balkaniques. Ce n'est pas à dire que j'attribue un caractère mystique au substrat: si les innovations n'ont pas été directement adoptées, c'est qu'elles proviennent de faits plus anciens qui, eux, appartiennent à la langue des populations primitives. Par exemple la fermeture des voyelles en bulgare est due à l'accent d'intensité que la population prés slave devait à la langue autochtone.

Il ne saurait être question de préciser quelle est cette langue: thrace, illyrien ou autre chose. Ce que nous savons sur ces langues est trop peu et trop vague: on se fonde en général sur des noms propres (et c'est déjà assez dire) qui ne sont pas tous de la même région et de la même époque (peut-on affirmer qu'ils appartiennent tous au même peuple?).

Au fond, ce que nous saurons jamais de plus clair sur la langue qui a formé le substrat balkanique, ce sera peut-être précisément ce que nous apprendront les concordances des langues balkaniques actuelles.

A. GRAUR

SUR LE TRAITEMENT DE LAT. *L* DOUBLE EN ROUMAIN

Le traitement de lat. *l* double en roumain a fait couler beaucoup d'encre, sans que les explications qui ont été proposées soient de nature à satisfaire toutes les exigences¹. Le dernier en date, W. Meyer-Lübke (*Die Schicksale des lateinischen l im romanischen*, Leipzig, 1934) a exposé de nouveau l'état présent du problème, en s'en tenant aux explications qui en ont été données précédemment.

Nous avons pensé qu'il y avait lieu de réviser l'examen des faits et d'en proposer une explication qui ait des chances de concilier les opinions différentes.

Le départ des faits est marqué par la remarque très juste de Tiktin (*ZRPh.*, XXIV, 322) que *stea* ne peut pas être expliqué par *steauā* (qui serait l'aboutissement normal, en roumain, de *stella*), parce qu'il est impossible de justifier, dans ce cas, la suppression de la syllabe finale (*wā*) du mot: *steauā* > *stea*.

On sait que *l* + *l*, en latin, était palatal. En roumain, *l* issu de lat. *l* double, s'est maintenu: *callis* > dr. *cale*, *foliis* > dr.

¹ E. Gorra, *Dell'epentesi di ioto nelle lingue romanze*, *Studi di filologia romanza*, VI, 540 s. Ov. Densusianu, *Asupra formei steaua*, *Anuarul Seminarului de ist. limbii și literat. rom.*, I, București, 1898, 42-49. H. Tiktin, *ZRPh.*, XXIV, 320-325. J.-A. Candrea, *Les éléments latins de la langue roumaine. Le consonantisme*, Paris, 1902, 65-75. K. Ettmayer, *Intervokalisches l für lat. ll im romanischen; Zur Aussprache des lateinischen l*, *ZRPh.*, XXX, 522-531, 648-659. Fr. Schürer, *Zur rumänischen Lautlehre*, *Mitteilungen d. rumän. Instituts an der Univ. Wien*, I, Heidelberg, 1914, 43-54. A. Graur, *Les consonnes geminées en latin*, Paris, 1929, 101. Radu I. Paul, *Flexiunea nominală internă în limba română*, București, 1932, 47 ss. (cf. Graur, *BL*, I, 114). D. Găzdaru, *Atti del III. Congresso intern. dei linguisti*, Firenze, 1935, 311.

foale, etc. Devant *a*, *ll* était vélaire. Mais c'était une espèce de vélaire différente de *l* simple dans la même position, puisque *l* intervocalique est passé en roumain à *r* (sauf devant *i* en hiatus: *familia* > dr. *femeie*, *folia* > dr. *foaie*): *felicem* > dr. *ferice*, *talis* > dr. *tare*, etc., tandis que *ll* a subi un autre traitement. *L* vélaire est passé à *r* même devant *a*: *scala* > *scară*. *L* double n'était ni tout à fait vélaire, puisqu'il n'a pas subi le même traitement que *l* vélaire (*infollicare* > dr. *infuleca*, *pellis* > dr. *piele*, *vallis* > dr. *vale*, etc.), ni tout à fait palatal, puisque *ll* a disparu lorsqu'il était suivi d'un *a*, dans les conditions qui seront précisées ci-dessous.

L double s'est maintenu en daco-roumain dans tous les cas, sauf devant *i* et *i* en hiatus (dans cette position il a été mouillé et a disparu: *gallina* > dr. *găină*, ar. *găl'ină*, *palliola* > dr. *păioară*) et devant *a* (dans cette situation, *ll* a subi les traitements spéciaux que nous examinerons tout de suite).

Il y a deux cas à poser:

1. *ll* se maintient, lorsque l'accent d'intensité tombe après la coupe: *caballarius* (*caba-llarius*, avec *ll* en position forte, ouvrant la syllabe) > dr. (arch.) *călariu*, **expellavare* > dr. *spăla*, *macellarius* > dr. *măcelar*, *medullaris* > dr. *mădular*.

2. *ll* disparaît, sans laisser de trace, à cause de l'action ouvrante de l'*a*, lorsque l'accent tombe avant la coupe (les deux voyelles ont été ensuite réunies en une diphtongue croissante, et l'accent d'intensité porté sur le deuxième élément de la diphtongue: *e-a* > *ea*): *agnella* > dr. *mia*, *catella* > dr. *cățea*, **corella* > dr. *curea*, **drepanella* > dr. *drepane*, *margella* > dr. *mărgea*, *medulla* > dr. *măduvă* (*v* < *w*, provoqué par l'*u* précédent), *novella* > dr. *nuia*, **olicella* > dr. *ulcea*, *porcella* > dr. *purcea*, *pustella* > dr. *pușcea*, *sella* > dr. *șea*, *stella* > dr. *stea*, **surcella* > dr. *surcea*, **valicella* > dr. *vâlcea*, **vitella* > dr. *vișea*. Dans tous ces mots, la coupe était la suivante: *stell-a*, avec *ll* en position faible, en fin de syllabe. La disparition de *ll*, dans les conditions qui viennent d'être examinées, n'a rien pour nous étonner: la vocalisation de *l* entre deux voyelles ou devant consonne est un phénomène fréquent, dans l'histoire des langues. Tous ces faits s'expliquent par la

nature vocalique de *l*, qui est question de „degré“: dans certaines conditions, *l* devient plus vocalique ou bien, dans notre cas, *l* est entièrement assimilé par l'ouverture des voyelles environnantes.

Illa a subi un traitement spécial.

Comme article inaccentué:

illa > *ella* > *ala* (avec *e* initial inaccentué > *a*, comme dans les composés avec *ecum*: *acesta*, *acel*, *aci*, *aco*, *acolo*, *acum*, *atare*, *atit* < *ecum-istum*, *ecum-illum*, *ecum-hic*, *ecum-hoc*, *ecum-illoc*, *ecum-modo*, *ecum-talem*, *ecum-tantum*; ceci, soit dit en passant, prouve que l'article a été, pendant un certain temps, préposé à l'adjectif suivant, et non pas postposé au substantif précédent). Ensuite, *l* vélaire de *ala*, ouvert par les deux *a* qui l'entouraient, a disparu: *ala* > *a*. On a donc eu: *casă* (sans article) et *casă* + *a* > *casa* (avec l'article féminin du nomin.-accusatif singulier).

Illa(*m*), pronom inaccentué du féminin à l'accusatif, en proclise, a suivi la même voie que l'article: *illam* > *a*; étant précédé le plus souvent d'un *u* (terminaison des participes, des adverbes, etc.), cet *u* a dégagé un *w*, qui a formé diphtongue avec *a*: *wa*; par la suite, *wa* a suivi l'évolution normale de *pa* inaccentué et a été monophthongué en *o* (voir par exemple *o-am vîndut* > *o'm vîndut*, Graur, *BL*, III, 45 s.). De même le masculin *illum* > *el* et, sous l'influence de l'*u* précédent, *dl*. Si l'article féminin *a* n'est pas devenu *o*, c'est qu'il n'était jamais précédé de *u*, qui est caractéristique des masculins.

Illa, pronom personnel fém., a été traité de la même façon que les mots de la deuxième catégorie, examinés ci-dessus, c. à. d. que la coupe tombait après l'accent: *ill-a* > *ea*.

Stea s'explique donc aisément de la façon qui vient d'être indiquée, par le jeu d'une loi phonétique qui s'est manifestée normalement dans la langue.

Quant à *oaldă* et *sătulă* (fém.), qui constitueraient des exceptions à la règle qui a été établie ci-dessus, elles s'expliquent de la façon suivante: *oaldă* est un singulier refait sur le pl. *oale* < *ollae* (Byck-Graur, *BL*, I, 31), où *l* a été normalement conservé, et *sătulă* est une forme refaite sur le masc. *sătul*.

Il reste à expliquer maintenant la forme déterminée *steaua* et la seconde forme indéterminée *steaui* (ar. *steao*, megl. *steuă*, istr. *stę*, *stewu*).

On ne peut pas admettre que la seconde forme soit primitive, pour les raisons que l'on a déjà montrées; elle doit s'expliquer comme une réfection de *stea* sur le modèle de *steaua*, d'après la proportion *casă* (indéterminé) - *casa* (déterminé). Dans le cas de *ziud-zi*, la première forme est spécialisée dans le sens de „jour“, par opposition à la nuit: *se face ziua* „le jour se lève“, *pînă la ziua* „jusqu'à l'aube“. Par contre, *într-o zi* „un jour“, *o zi mare* „un jour de fête“, etc. La forme *ziud*, qui est récente (cf. Tiktin, *ZRPh*, XXIV, 321), est refaite sur *ziua*, forme employée de préférence quand le mot est isolé, ou bien dans la paire *ziua și noaptea* „le jour et la nuit“.

Quant à la forme déterminée *steaua*, on ne peut pas croire que l'*u* sorte de l'article *illa*, comme le voulait Tiktin (*ZRPh*, XXIV, 324), parce que dans ce cas il faudrait admettre un double traitement de l'article *illa*, qui est injustifié:

a) *illa* > *awa* (*steaua*)

b) *illa* > *a* (*casa*).

Par conséquent, *illa* article a dû devenir ici aussi *a*. La plupart des noms féminins de première déclinaison sont terminés en *-ă* à la forme indéterminée; en rattachant à cet *-ă* l'*a* de l'article, on arrive au groupe *da*, qui devient facilement *a*. L'opposition entre la forme déterminée et la forme indéterminée n'est pas en cause, puisque l'on a d'un côté *ă*, de l'autre *a*. Par contre, les mots du type *stea* sont terminés en *a* accentué. En ajoutant l'article, on obtient le groupe *aa*, qui n'est guère viable. Ce groupe ne peut pas être réduit à *a*, car l'opposition entre déterminé et indéterminé disparaîtrait.

La norme, lorsque deux voyelles se rencontrent, c'est la contraction (qui a pour résultat la naissance d'une diphtongue ou d'une voyelle longue). L'hiatus n'est maintenu que là où il y a pour cela des raisons spéciales: raisons d'ordre morphologique, comme dans *le-u(l)* (en prononçant avec diphtongue, on arriverait à confondre la forme déterminée avec la forme indéterminée) ou raisons d'ordre phonétique, par exemple

lorsque la voyelle accentuée est plus fermée que l'autre (type *mădu'ă*).

Mais le maintien de la diérèse demanderait de trop grands efforts pour que n'intervienne bientôt une autre solution, notamment l'insertion d'une consonne. Maintenir le même degré d'ouverture pendant tout le temps que dure la prononciation des deux voyelles, ce serait favoriser la contraction. Une légère fermeture mène au développement d'une voyelle médiale, de timbre plus fermé, qui commence avec la détente de la première voyelle et se termine avec l'attaque de la dernière. Cette voyelle médiale devient bientôt consonne, après avoir accentué son degré de fermeture.

C'est pourquoi les seuls sons qui peuvent servir à empêcher l'hiatus sont *i* et *u*, qui suivent sans doute une phase *e* et *o*, lorsque les voyelles environnantes sont du type ouvert. Dans le cas de *stea-a* (forme déterminée), où l'on a été tenté de maintenir la diérèse parce que le second *a* possède une valeur morphologique, on a sans doute intercalé une voyelle un peu plus fermée (*stea'a*), d'où l'on a eu ensuite *steaya* (en passant probablement par *steaoa*, forme attestée). C'est de la même manière qu'il faut expliquer *da-o-ar* pour *da-ar*, etc. (Tiktin, *ZRPh.*, XII, 447-448).

* * *

L'opposition *stea* (sing. indéterm.)-*steaua* (sing. déterm.)-*stele* (génit. sing. et nom. pl. indéterm.) une fois créée, on s'en est servi pour résoudre les difficultés soulevées par les autres féminins terminés en voyelle accentuée. Un nom comme *dies* (nom. sing. et pl.), *diei* (gén. sing.) ne pouvait être encadré en aucune catégorie morphologique roumaine; sur le modèle de *stea* (*steauă*) — *steaua* — *stele*, nous avons maintenant *zi* (*ziudă*) — *ziua* — *zile*; on a procédé de même pour *nea* (< *nix*, *nivis*), *mea* (< *mea*), *greă* (< *grevis* pour *gravis*), *rea* (< *rea*), etc.: *neaua* — *neauă*, *mea* — pl. *mele*¹, *greaua* — *greauă* — pl. *grele*, *reaua* — *reauă*, — pl.

¹ **Meauă* et **cauă* sont inconnus au daco-roumain, parce qu'il n'y a pas de formes déterminées **meaua*, **caua*. Ceci prouve que les formes *neauă*, *ziudă*, etc., citées ci-dessus, sont refaites sur le modèle de *neaua* et *ziua*.

rele. On a même fabriqué un fém. *trele* à *trei* „trois”, d'après l'analogie des adjectifs: *grei* — *grele*, donc *trei* — *trele*.

La catégorie s'est encore enrichie par le flot des mots turcs terminés en voyelle accentuée: *saca* (t. *saka*) — *sacaua* — *sacale*, *ghiulea* (t. *gjüle*) — *ghiuleaua* — *ghiulele*, etc., ensuite par les mots français, grecs, etc. terminés en *a* ou *e* accentués: *panama* — *panamaua* — *panamale*; *cafea* — *cafeaua* — *cafele* et ainsi de suite.

L'analogie a agi aussi dans un autre cas: des mots qui étaient terminés au singulier en *-lă* et au pluriel en *-le* sont rentrés dans la catégorie de *stella*: *podealdă* — *podeala* — *podele* est devenu *podea* — *podeaua* — *podele*; de même *sardea* — *sardeaua* — *sardele* (gr. *σαρδέλλα*), etc. (*BL*, I, 29 ss.).

Le pluriel en *-le* a été introduit même dans la flexion de quelques mots dont le singulier était terminé en *-o* ou en *-u*: *atu* — *atale*, *caro* — *carale*, *manto* — *mantale* (nouveau singulier *manta*, *mantaua*, *Ibid.*, 31); enfin, il y a quelques mots à finale consonantique qui ont reçu un nouveau pluriel en *-le*: *caftan* — *caftale*, etc. (*Ibid.*, I, c.).

La catégorie de *stea* est devenue ainsi une des catégories principales de la flexion nominale roumaine. Il semble même que l'alternance *l/zéro* ait eu de l'influence sur les procédés de la dérivation. Il était en effet difficile de tirer un verbe d'un substantif terminé en voyelle; sur le modèle de dérivés comme *instelat* „étoilé”, *înzela* „mettre la selle” (peut-être *cățeli*, cf. *Romani a*, LV, 251), etc., dont quelques uns étaient anciens et contenaient un *l* conservé devant voyelle accentuée, on a créé des dérivés roumains en *-la*, *-li*, tirés de substantifs terminés en voyelle accentuée. Sur *sîmcea*, on a fait *sîmcelat*, *sîmcelos* (le pluriel *sîmcele* a pu jouer lui aussi un rôle), sur *pingea*, *pingeli*, etc. On a pu ensuite tirer des verbes en *-li* de substantifs qui n'avaient jamais contenu de *l*: *borteli* de *bortă*, *rotili* de *roată*, etc.

Il est donc inexact de poser un **cauă*, comme l'a fait M. Găzdaru (*l. c.*). En macédo-roumain, le procès analogique est allé plus loin. Les formes normales sont *caftauă*, *măscăuă*, *steauă*, etc. On a été jusqu'à refaire un *meauă* (pr. poss. fém.; Capidan, *Arom.*, 413), à côté de *mea*; le point de départ a été ici *meale* (pl.), d'après la relation *steale*-*steauă*.

Un cas un peu à part est celui de *ālalt*, *alaltā* (formes plus fréquentes actuellement: *celālalt*, *celālaltā*). Le masculin normal est *ālalt* (ille *alter*), qui a dû avoir pour féminin **a altā* (illa *altera*); au pluriel, on attendrait **āi alți* (masc.) et **ale alte* (fém.). L'hiatus de **a altā* a été supprimé par l'insertion d'un *l* emprunté au pluriel et au masculin: *alaltā*. Ensuite, cet *l* a déteint sur les autres formes, de sorte qu'aujourd'hui on prononce non seulement *alelalte* (ici aussi il y a eu primitivement un hiatus), mais aussi *āilalti*. De même au génitif: masc. **ālui alt* (sg.), **ālor alți* (pl.) et fém. **ālei alte* (sg.), **ālor alte* (pl.) sont devenus *āluilalt*, *ālorlalti*, *āleilalte*, *ālorlalte*, de sorte que maintenant le deuxième terme du composé est senti comme *lalt*.

Ainsi, *l* tend à prendre partout le rôle que parfois *t* a en français (voir *clouter*, de *clou*), celui d'intervenir partout où la rencontre de deux voyelles menace la clarté d'un dérivé¹.

On voit quelle a été la fortune d'un élément phonétique qui, né de la nécessité de maintenir la séparation entre deux voyelles pareilles et contiguës, est devenu un procédé morphologique dont l'emploi a été généralisé par analogie dans tous les cas similaires où la langue s'est trouvée dans l'embarras, au point de devenir un procédé courant, appliqué automatiquement à tous les mots nouveaux qui se trouvaient dans les mêmes conditions phonétiques.

A. GRAUR et A. ROSETTI

¹ J. Gilliéron, *L'aire clavellus d'après l'Atlas ling. de la France*, Paris, 1912, 19: *tuyauter*, *pianoter*, *siroter*, *chapeauter*, *filouter*, etc.

SUR LE PASSAGE DE LAT. ET SL. MÉRIDIONAL O INACCENTUÉ À A EN ROUMAIN

Dans une étude parue précédemment (*BL*, III, 85 s.) nous avons tenté de déterminer les origines diverses des voyelles de timbre *ā* et *i* du roumain. Nous nous proposons d'ajouter aux remarques qui ont été faites à cette occasion quelques considérations sur le passage „spontané” de *o* inaccentué à *ā*, dans les mots issus du latin et du slave méridional.

* * *

Lat. *o* inaccentué est passé en roumain à *u* (*arbure* < *arborum*); devant *m* ou *n* + consonne, *u* s'est fermé en *i* (Candrea, *Bul. Soc. fil.*, I, 28)¹. A l'époque très ancienne où ce phénomène s'est produit (car la confusion entre *o* et *u*, par suite du caractère fermé de l'*o*, apparaît dès le latin vulgaire, v. par ex. Kieckers, *Hist. lat. Gr.*, I, 27), *o* était resté intact dans les monosyllabes et les dissyllabes: *contra*, *de-post*, *foras*, *nos*, *quod*, *vos*, parce qu'il portait l'accent. Mais, plus tard, lorsque ces mots accessoires furent reliés dans la phrase à d'autres mots frappés

¹ Devant *m* + consonne, *u*, en règle générale, n'a pas passé à *i*, parce que l'occlusive labiale a empêché la délabialisation de l'*u*. C'est de cette manière qu'il faut expliquer la conservation de *u* dans *cumnat* < *cognatus* ou *dumnezeu* < *domine deus*, par exemple. Cette action de l'occlusive labiale est confirmée dans des cas tels que *umbla*, *umfla*, *umplea*, par ex., là où le timbre *u* de l'initiale est dû à l'action de l'*m*, qui a labialisé le *ɣ* primitif: *umbla*, *umfla*, *umplea* < *ambulare*, *inflare*, *implere*. Mais l'action de l'occlusive labiale n'a pas toujours abouti, et la tendance à la fermeture s'est manifestée dans des cas tels que *limbric* < *lumbricus* (cf. ar. *limbric*) et dans *simcea*, s'il faut partir, pour expliquer ce mot, de **summicella* (Candrea, *Bul. Soc. fil.*, I, 28) et non de **senticella*, comme l'ont enseigné M. Pușcariu (*EW*), Meyer-Lübke (*REW*) et Tiktin (*RDW*).

de l'accent et que le mot phonétique fut centré autour de l'accent dynamique, *o* inaccentué est passé à *ā*.

Le phénomène consiste donc essentiellement dans un relâchement du muscle lingual et la suppression du mouvement des lèvres, par suite de la moindre importance psychique et articulatoire qui a été donnée à la syllabe non-accentuée, lors du nouvel ordre de choses. Négligé dans la prononciation, *o* de la syllabe inaccentuée, finale ou non, a passé à *ā*.

On a donc eu: *cātrā*, *dupā*, *fārā*, *nā*, *cā*, *vā*.

Le passage de *o* inaccentué à *u* est de règle en albanais (Meyer-Lübke, *Gröber's Gr.*, I², 1048-1049), mais on y rencontre aussi le traitement *ē*, semblable à celui du roumain: *djemēn* < *daemon*, *kēšilē* < *consilium*, *kērutē* < *cornuta*, etc.

• • •

Le phénomène est pareil, dans son essence, au passage de *a* ou de *e* à *ā*, que nous avons examiné précédemment; ici aussi, il a été provoqué par un mouvement de fermeture: *o* > *ā*. Mais le passage de *a* ou de *e* à *ā*, et, dans certaines conditions, à *i*, est dû à un mouvement de retrait de la racine de la langue, tandis que dans notre cas nous avons affaire au relâchement de l'articulation, par suite d'un mouvement en avant du muscle lingual.

A ce sujet, les roentgenogrammes que nous avons obtenus pendant l'articulation des voyelles de timbre *ā* et *o* sont édifiants¹: on peut, en les examinant, se rendre compte à l'oeil nu de la différence qu'il y a lieu d'établir entre *o* et *ā* (v. nos fig. 1-16 et la pl. I); nos mensurations, enfin, viennent confirmer que *o* est beaucoup plus ouvert, et, en même temps, beaucoup plus postérieur que *ā* (v. le tableau, p. 55). Dr. *o* est donc une voyelle postérieure ouverte, et même la voyelle roumaine la plus postérieure (v. ci-dessous, p. 56).

¹ Les figures que nous reproduisons sont calquées sur les clichés obtenus dans la clinique radiologique du Dr. Vulcănescu, qui a dirigé la prise des vues.

Sujets. D. S.: 29 a., né à Doştat (d. Sibiu); professeur dans l'enseignement secondaire. L. D.: 14 a., né à Boian (d. Cernăuţi). Père et mère de la même localité.

Sujets et date de l'expérience	<i>ā</i>		<i>o</i>	
	D. S. 4-11-936	L. D. 5-11-936	D. S. 4-11-936	L. D. 5-11-936
Distance en mm. entre les incisives supérieures et inférieures	17,5 17 14,1 13	3,5 6,1 10	17,5 20 15 14	20,8 20,8 24 22
Distance en mm. entre la partie postérieure de la langue et le palais	14 12,5 16,2 16,2	15* 17* 16,1*	25 25,5 26 30,8	31 30 28* 29,1
Distance en mm. entre la partie antérieure de la langue et les incisives inférieures	19,8 20,5 11,5 10	12,5 16 16,1*	33 33,5 32,8 31,8	18,2 18,1 25 25,1

* — approximation de 1 à 2 mm.



Fig. 5



Fig. 7



Fig. 6



Fig. 8



Fig. 9



Fig. 11



Fig. 10



Fig. 12



L. D.
S. 11.36
0

Fig. 13



L. D.
S. 11.36
0

Fig. 15



L. D.
S. 11.36
0

Fig. 14

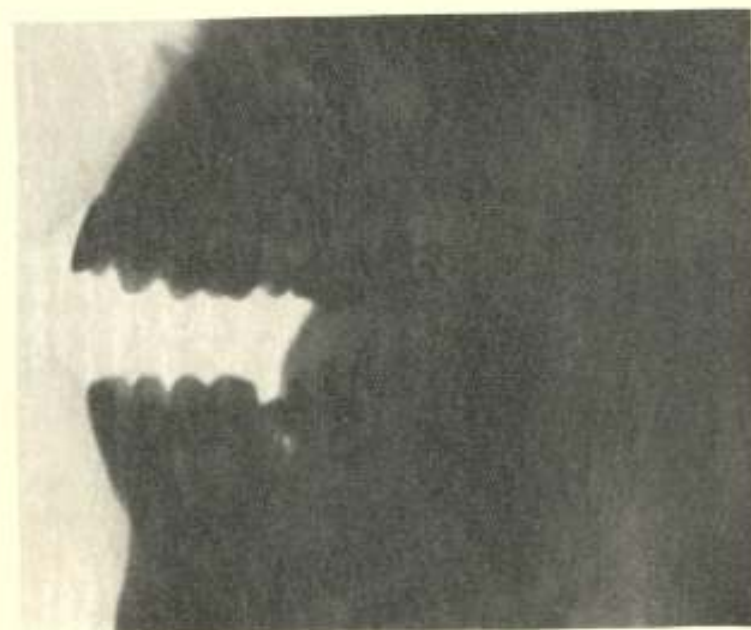


L. D.
S. 11.36
0

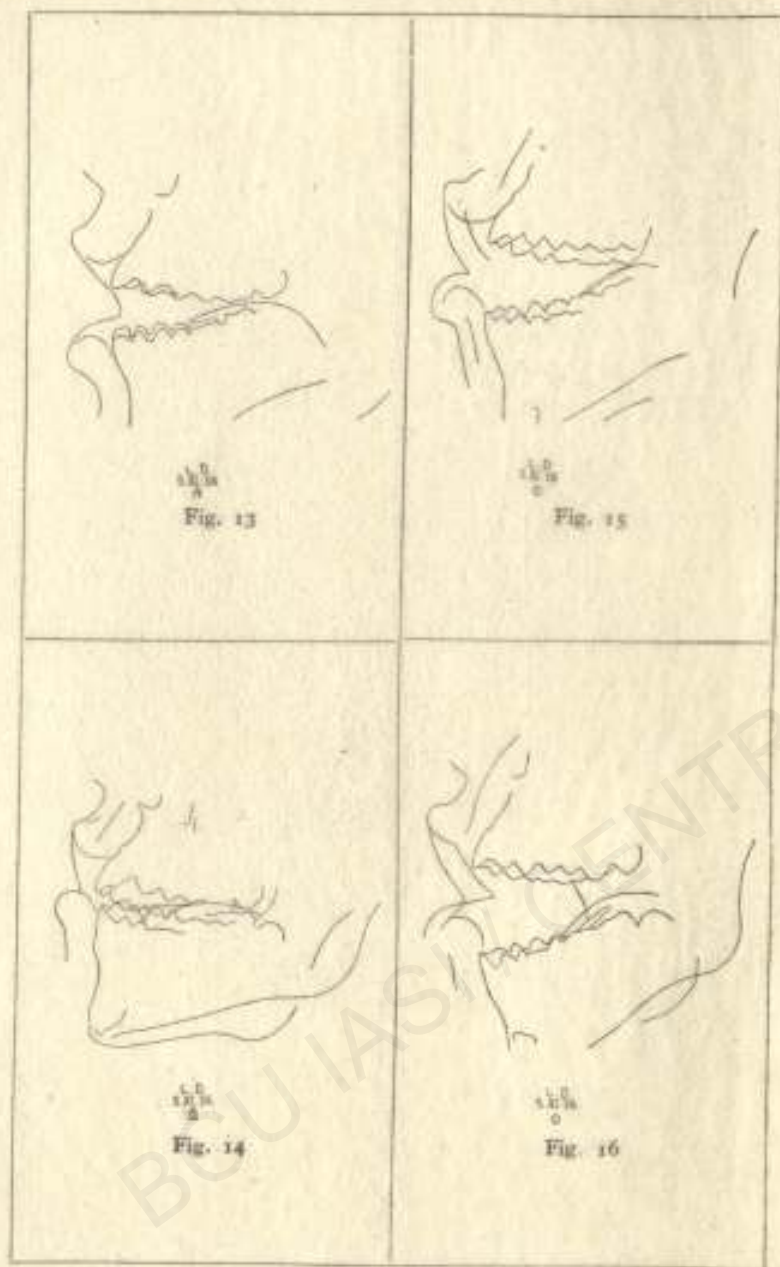
Fig. 16



D.S. 4.11.1936 (v. fig. 4) « 0 »



D.S. 4.11.1936 (v. fig. 3) « 0 »



D.S. 4.11.1936 (v. fig. 4) x 0



D.S. 4.11.1936 (v. fig. 3) x 0

Comment expliquer ce traitement différent? Pourquoi *o* inaccentué, dans la majorité des mots empruntés au slave, a-t-il été conservé intact, tandis que dans un certain nombre de cas, il a passé à *ă*? Il faut voir là, sans doute, l'effet d'une tendance phonétique, qui n'a pas agi dans tous les cas. C'est ce qui est arrivé aussi à *e* accentué, qui, dans certaines conditions, est passé à *ă*, sans que le phénomène ait été général (BL, III, 103, 111)¹.

Quant au passage de *o* inaccentué final à *ă*, il est général et ici la tendance à la fermeture s'est réalisée pleinement; voici quelques exemples de ce traitement: *cislă, ciudă, daltă, colivă, copită, feștilă, nicovă, ocină, porcă, pravilă, rufă, sită, slovă, stavilă, sticlă, țirlă, vadră*, etc., de v. bg. ou bg. *čislo, čudo, dlato, kolivo, kopito, světilo, nakovalo, okno, poreklo, pravilo, ruxo, sito, slovo, stavilo, stiklo, trlo* (s.), *vědro*, etc.

Ces mots sont du neutre, en slave méridional; leur pluriel est en *-a*, avec déplacement de l'accent sur la voyelle finale en bulgare: *lě'to* — pl. *lě'ta', mǎ'slo* — pl. *masla', pra'vo* — pl. *prava', si'to* — pl. *sita', ži'to* — *žita'*, etc. (Mladenov, *Gesch. d. bulg. Spr.*, 158 s.) et opposition facultative d'accent, entre les formes du singulier et du pluriel, en serbe: *sělo* — pl. *sěla* ou *dobra* — pl. *dobra* (Meillet-Vaillant, *Gr. de la lg. serbo-cr.*, 84).

Cependant, on ne saurait partir, pour expliquer le traitement du roumain, de l'*-a* inaccentué du pluriel de ces formes, qui serait passé spontanément à *ă*, comme dans les mots du vieux fonds (cf. BL, III, 99-100). Et ceci parce que *o* inaccentué du slave méridional a été rendu en roumain par *ă*, là où il est impossible de poser une étape intermédiaire à timbre *a*: *cumpănă*, etc. (v. ci-dessus, p. 56). Ensuite, on ne voit pas pourquoi, dans ce cas spécial, il faudrait partir du pluriel de noms qui n'ont aucune raison d'avoir été empruntés ou employés plus fréquemment sous cette forme. Enfin, les faits

¹ L'occlusive labiale qui précède l'*o* n'est pour rien dans la production du phénomène, contrairement à l'opinion de M. Densusianu (*H. l. r.*, I, 273); en effet, des exemples aussi clairs que *năsilie, poiană, pomă, potop* ruinent cette explication.

analogues du néo-grec et de l'albanais, que nous allons examiner tout de suite, viennent confirmer notre manière de voir.

En néo-grec, dans les mots empruntés au slave méridional, bg. *o* inaccentué a été rendu par *a*: βεδρά < vědro, ζάκανον < zakonŭ (Weigand, *B-A*, IV, 14), κυρούτα < koryto, ὄκνα < okno, ῥούχα < ruxo, σίτα < sito, τσαδλία < cédilo (G. Meyer, *Neogr. St.*, II, 13 s.).

Ce traitement est normal en grec, puisque les historiens byzantins ont rendu des noms slaves tels que *Pirogosti* ou *Slovène* par Πειράγιστος et Σλαβηνοί (Meillet-Vaillant, *Le sl. comm.*, 53), et que *a* est le traitement normal de l'*o* dans les noms de l. d'origine slave du Péloponnèse: Μάκρενα < mokrena, μακρόνια < bg. *mokriš* (Weigand, *op. cit.*, 14).

Le traitement du grec est donc normal et ancien et il ne faut pas l'expliquer, comme le croyait G. Meyer (*op. cit.*, II, 16), en partant des pluriels slaves en *-a*.

L'albanais vient confirmer cette explication. Là aussi, *o* inaccentué du slave méridional est rendu par *ē*, comme en roumain: bl'udē < bljudo, koritē < koryto, mitē < mito, sanē < sēno, sitē < sito, vedrē < vědro (Jokl, *Ling.-Kulturhist. Untersuch. aus d. Bereiche d. alb.*, 109 et 299; A. M. Seliščev, *Slavjanskoe naselenie v Albanij*, Sofia, 1931, 153-154)¹.

Le traitement spécial de *o* inaccentué du slave méridional, en roumain, néo-grec et albanais s'explique par la nature très ouverte de l'*o*, qui a été rendu par *ā* (alb. *ē*) ou par *a* (cf. en

¹ Les traitements *a* et *ē* ne sont d'ailleurs pas exclusifs, en néo-grec et en albanais, car le sl. mérid. *y* a subi aussi d'autres traitements: sl. *o* > n. gr. *u*: μπουλαριός < boljari (Weigand, *B-A*, IV, 15). En albanais: sl. *o* > l. *u*: bugat < bogat, bujar, bul'ar < boljari; II. *a*: matshal' < močali III. *o*: stopan < bg., s. stopan (Seliščev, *op. cit.*, 177, 183, 188, 193 et les remarques p. 326; N. Jokl, *Slavia*, XIII, 631).

Il est curieux de constater que l'on retrouve ces traitements différents dans les éléments empruntés par le macédo-roumain au néo-grec. A part le traitement normal, n. gr. *o* > ar. *o*, on a *o* > II. *u*: efcu < εἰκοῦς, *o* > III. *a*: i'paptu < ἑπαπτος, *o* > IV. *ā*: 1. à l'intérieur du mot: cālfāvetā < καλφόδετα, 2. à la finale: pe'talā < πέταλον, vudēd < βυδέλο, Geagea, *Elem. gr. in dial. arom.*, 30-31.

bulgare, dans les parlers actuels du Rhodope: dama' < doma', vadi'ca < vodi'ca, Mladenov, *op. cit.*, 88).

Restent à expliquer dr. *blid*, *leat* et *maslu*, où *-o* inaccentué n'a pas subi le même traitement (< v. bg. *bljudo*, *maslo* et *lēto*).

Blid reproduit sans doute le v. bg. *bl'udŭ* (m.), que les dictionnaires enregistrent à côté de *bl'udo* (n.); *maslu* est peut-être refait sur le pl. *masle*, ce mot étant employé surtout au pluriel (Tiktin, *RDW*, s. v.); *leat*, enfin, est, à l'origine, un mot savant, employé dans la chancellerie avec son phonétisme originaire: vā lēto.

* * *

La tendance à la fermeture de l'*o* final inaccentué s'est manifestée particulièrement dans les parlers roumains de la Moldavie, où sl. *-o* des vocatifs fém. sg. a passé à *ā*: fatā, Ancā, etc., au lieu de *fato*, *Anco*, des parlers de la Valachie, qui ont conservé intact le timbre de l'*o*, à cause de sa valeur morphologique (à moins que cet *ā* ne soit le représentant normal de l'*-a* du nominatif latin — c'est le cas en macédo- et en mégléno-roumain, où le vocatif fém. en *-ā* est employé beaucoup plus fréquemment que le vocatif en *o* (u), Capidan, *Arom.*, 394; Id., *Megleno-rom.*, I, 149 — ou bien, ce qui est moins probable, que les noms en *-ā* ne reproduisent l'ancien vocatif latin).

* * *

Le traitement de *o* inaccentué en roumain, dans les mots issus du slave méridional, est donc pareil au traitement de *o* inaccentué dans les mots issus du latin, à la différence que la tendance à la fermeture a abouti partout dans les mots du vieux fonds, tandis que dans les mots venus du slave méridional seul *o* final, qui du fait de sa position se trouvait exposé aux innovations, a été régulièrement fermé en *ā*. La manière dont *o* slave inaccentué est rendu dans les emprunts du néo-grec et de l'albanais confirme l'explication qui a été donnée du traitement de ce son en roumain. Là aussi, *o* a subi plusieurs traitements, et le passage à une voyelle de timbre *a*, en néo-grec, et à une voyelle du type de l'*ā* du roumain, en albanais, n'y est pas exclusif.

NOTES D'ÉTYMOLOGIE ROUMAINE

acera

Le verbe *acera*, qui est traduit par „attendre“, est attesté, suivant le *DA*, chez Coresi (3. sg. *aci'rdă*), chez l'Anonymus Caransebesiensis (1. sg. *acsēr*), chez Rădulescu-Codin (infin. *acira*) et dans un texte du Banat (*W. Jb.*, III, 313: 1. sg. *asēr*). M. Pușcariu, *DR*, II, 592 s., explique ce mot par alb. *k'ellonj* „gebe acht“; v. Philippide, *Orig. Rom.*, II, 747.

J'ai souvent entendu au village de Reviga (d. Ialomița) le verbe *acina*, dans l'expression *aci'nă luna* (ou bien au passé *a acinat luna*), ce qui veut dire que la lune paraît lorsqu'il fait déjà noir, quelque temps après le coucher du soleil. Le mot est connu dans quelques villages voisins, mais à une douzaine de kilomètres de distance il n'est plus compris.

Il semble que cette forme ne doive pas être séparée de *acera*, dont le sens est assez concordant (*luna acină* a dû signifier d'abord „la lune attend“); quant à la forme, il y a deux moyens d'en rendre compte: ou bien *acina* est le primitif, et en ce cas *acira*, *acera* comporte le rhotacisme, ou bien *acira* est primitif, et *acina* est une fausse régression (les habitants de Reviga sont pour une bonne partie des colons originaires de Transylvanie).

Je penche pour la première solution et je crois pouvoir expliquer *acina* par lat. *acinari* attesté dans les gloses: *acinari tricari in parvo morari* (*C.Gl.Lat.*, IV, 480, 38; V, 590, 28); *acinari tricari mora arit* (V, 260, 58); *trico*, à son tour, est glosé par *moror* (V, 624, 17).

Jusqu'ici *acinari* a été interprété par *apinari* ou par *aginari*. Mais *apinari* n'est attesté qu'au sens de „faire le pitre, jouer des tours“, qui ne concorde guère avec celui de *tricari*, *morari*;

quant à *aginari*, il veut dire „travailler, faire une expédition militaire“, ce qui est également trop loin de *morari*. On trouve, il est vrai, *aginatus qui agit aliquid id est negotiat aut tricatorum morator vacuus* (*C.Gl.Lat.*, V, 438, 9): c'est sans doute une confusion entre deux gloses, dont l'une explique *agino* et l'autre *acino*.

afinisi

A se afinisi (non enregistré par les dictionnaires) est employé par certains gens de Bucarest (cercles ayant eu des rapports avec des Grecs, ou bien ayant fréquenté l'école grecque) au sens de „s'ennuyer“. C'est sans doute gr. ἀφαιρίζω „détruire“, qui avait circulé autrefois en Roumanie, sous la forme, plus rapprochée de l'original, *afanisi*, et au sens, également plus près du grec, „détruire“.

-ări

Le suffixe verbal *-ări* n'a pas été enregistré par M. Pascu dans son étude sur les suffixes roumains. Il a été signalé par M. Pușcariu, *DR*, IV, 735, qui cite *bălăcări*, *blotocări*, *clătări*, *ciupări*, *frunzăări*, *gustări*, *lingări*, *slugări*, *văicări* et qui accorde à ces verbes une nuance itérative (voir aussi le *DA*, passim, par exemple s. v. *bălăcări*, *cocări*). Il s'agit d'abord de verbes terminés en *-ări*, explicables par un radical terminé en *-r*, suivi de la caractéristique *-i*, appartenant à la quatrième conjugaison. Le radical est tantôt un mot terminé en *-ar(i)*, tantôt en *-are*, en *-ăr* ou en *-ăre*.

Radicaux en *-ar*:

- buzunări* „dévaliser“: *buzunar* „poche“.
- cintări* „peser“: *cintar* „balance romaine“.
- gospodări* „administrer“: *gospodar* „maître de maison“.
- hoinări* „vagabonder“: *hoinar* „vagabond“.
- ștrengări* „polissonner“: *ștrengar* „polisson“.
- tipări* „imprimer“: *tipar* „impression“.
- vlăstări* „donner des pousses“: *vlăstar* „pousse“, etc.

Radicaux en *-are*:

măscări „injurier”: *măscare* „obscénité”, etc.

Radicaux en *-âr*:

călugări „ordonner moine (ou nonne)”: *călugăr* „moine”.

zăhări „confire (dans le sucre)”: *zahăr* „sucre”, etc.

Radicaux en *-ăre*:

bulgări „jeter des pierres contre quelqu'un”: *bulgăre* „motte”, etc.

Il faut enfin ajouter des verbes empruntés tout faits:

bărâbări „aligner” de s.-cr. *barabariti* „se mettre sur la même ligne”, etc.

rătări „reculer” de all. *retirieren*.

Le plus souvent les mots en *-ări* proviennent d'une racine qui a donné en roumain plusieurs mots: le primitif, un dérivé en *-ar*, un dérivé en *-are* et un dérivé en *-arie*. Il est bien difficile dans ce cas de savoir lequel de ces mots a servi de point de départ pour le dérivé en *-ări*:

căldări „chevaucher”: *cal* „cheval”, *călar(i)* „chevalier”, *călare* „à cheval”, *călărie* „équitation”.

căscări „bâiller”: *căscă* „bâiller”, *căscare* „action de bâiller”.

cuibări „nicher”: *cuib* „nid”, *cuibar* „nichoir”.

flecări „bavarder”: *fleac* „bagatelle”, *flecar* „bavard”, *flecărie* „bavardage”.

fugări „chasser, poursuivre”: *fugă* „fuite”, *fugar* „fuyard”.

plugări „faire métier d'agriculteur”: *plug* „charrue”, *plugar* „agriculteur”, *plugărie* „agriculture”.

urmări „poursuivre”: *urmă* „trace”, *urmare* „suite”, etc.

C'est pourquoi on a pu parfois hésiter lorsqu'on a voulu déterminer l'origine d'un dérivé: on a pu croire qu'un verbe comme *flecări* était dérivé non pas de *flecar*, mais de *fleac*, ce qui a amené la création de nouveaux dérivés faits directement sur le thème à l'aide du suffixe *-ări*. Les spécialistes eux-mêmes sont parfois dans le doute: *căscări* est dérivé de *căscare* par le DA, alors que c'est probablement un dérivé de *căscă*. En voici quelques exemples:

frigări „embrocher, brûler” est expliqué par *frigare* „broche”, mais dans le sens de „brûler” il faut voir évidemment un dérivé de *frige* „rôtir”.

frunzări „brouter les feuilles, feuilleter” est tiré de *frunzar* „feuillage”, mais le second sens convient mieux à un dérivé de *frunză* „feuille”.

îmbucări „donner à manger au bétail” est relié à *îmbucare* „action de manger”, mais c'est plutôt un dérivé de *îmbuca* „avalier”.

înierbări „miner” ne vient sans doute pas de *înierbare* „action de miner” (DA), mais bien de *iarbă* „poudre”.

puşcări „tirailler” (Cătană, *Balade*, 141) vient de *puşcă* „fusil” ou de *puşca* „tirer” plutôt que de *puşcar* „fusilleur”.

slugări „être domestique, faire le domestique”, de *slugă* „domestique”, plutôt que de *slugar* „servil”.

La situation est nette, par contre, là où il n'y a pas de dérivé en *-ar* ou en *-are*: les verbes en *-ări* ne peuvent avoir été tirés, en ce cas, que du radical. En voici des exemples:

bălăcări „patauger” (Lungianu, *Postelnecu Cumpănă*, 56): *bălăci* „patauger”.

căţelări (*a se*) „s'accoupler” (en parlant des chiens; manque dans le DA): *căţel* „petit chien” ou bien *căţeli* „s'accoupler”.

cenuşări „réduire en cendres” ne peut pas venir de *cenuşar* „ramasseur de cendres” (DA), mais bien de *cenuşă* „cendre”.

ciopocări „travailler à la hache”: *ciopoc* „outil”.

ciungări „estropier, mutiler”: *ciung* „estropié”. Le DA explique *ciungări* par *ciungar* „élagueur”; en réalité, c'est l'inverse qui est vrai, car le nom d'agent n'a pu être fait sur l'adjectif *ciung*.

clătări „remuer (un liquide), rincer”: *clăti* „remuer, rincer”. Le DA rapproche s.-cr. *klatariti se* „errer”.

cocări „cuire, faire la cuisine”: *coace* „cuire”.

copilări „passer son enfance, (réfl.) faire l'enfant”: *copul* „enfant”.

lingări „écornifler, lécher”: *linge* „lécher”.

mămuşări „singer”: *mămuşă* „singe”.

şmuţigări (*a se*) „se comporter d'une manière mesquine” (familier): *şmuţig* „avare” (< all. *schmutzig*).

văicări (*a se*) „se lamenter” (Tiktin écrit *văicăra*, mais les exemples qu'il cite contiennent tous *-ări*; v. Iordan, *Bul.*

Philippide, II, 63 et 120): *vai* „hélas“. Le *c* n'est pas expliqué (voir pourtant *a se olecări* „se lamenter“, qui pourrait être expliqué par *oleo* „hélas“).

gebrări „frotter les chevaux“: *gebrea* „chiffon pour frotter les chevaux“.

gustări „déguster“: *gusta* „goûter, déguster“.

hîlbări „barboter dans les eaux de vaisselle“: *hîlbe* „lavure“.

însorări „réunir (des domaines)“: *soră* „sœur“.

petecări „tâcher“: *petec* „pièce de raccommodage“.

răblări „user“: *rablă* „objet usé“.

Ajoutons quelques dérivés de racines étrangères:

bălăcări „injurier“: s.-cr. *balakati* „bavarder“.

blenderi (sans doute pour *blendări*) „gambiller, pendiller“: ruth. *blenditi*.

Quelques exemples où la finale *-ări* est la variante d'une autre terminaison (attestée ou non):

bălângări „sonnailler“: *bălângări* (même sens) de *balangă* „clochette“.

budugări „fouiller“: hongr. *bódorogni* „errer“ (suivant le *DA*).

ciumpări „boiter“: *ciumpări* „mutiler“.

gilgări „glouglouter, jaillir“: *gilgi* (même sens).

îmbucări „nourrir (le bétail)“: *îmbucături* (même sens).

măscări „masquer“: all. *maskieren*, gr. *μασκαρίω*.

pingări „souiller“: *păgîn* „payen“.

zingări „tinter“: *zingări* (même sens).

Abordons maintenant la question du sens. Il y a un certain nombre d'exemples qui n'ont aucune nuance itérative, en premier lieu ceux qui ne sont pas tirés d'un nom en *-ar*:

cenușări, *copilări*, *frigări*, *îmbucări*, *înierbări*, *însorări*, *mai-mușări*, *răblări*, *șmuțigări*, etc.

Ensuite ceux qui sont tirés d'un nom en *-ar* qui n'est pas nom d'agent, ou bien d'un nom en *-ăr*:

buzundări, *călugări*, *cintări*, *cuibări*, *frunzăări*, *gospodări*, *tipări*, *zăhări*, etc.

Les mots dérivés de noms d'agent (et même quelques uns parmi les autres) indiquent la transposition dans un état, ou bien le fait de pratiquer un métier.

Exemples pour la première catégorie (employés surtout comme réfléchis):

călugări, voir ci-dessus.

gospodări „créer un ménage“.

murdări „salir“: *murdar* „sale“.

Exemples pour la seconde catégorie:

birjări „être cocher“: *birjar* „cocher de fiacre“.

hoindări „être vagabond“.

ștrengări „mener une vie de polisson“, etc.

C'est de cette dernière acception que le suffixe a pu acquérir une valeur itérative: *tilhări* „faire le métier de brigand“ (de *tilhar* „voleur“) veut dire „voler souvent“. Il est pourtant curieux de constater que les seuls verbes qui ont une valeur nettement itérative sont ceux qui ne sont pas dérivés d'un nom d'agent, mais de verbes. C'est l'opposition entre la forme simple et le dérivé en *-ări* qui a attaché au suffixe sa nuance itérative:

bălăcări „patauger en éclaboussant“: *bălăci* „patauger“.

căscări „bâiller à plusieurs reprises“: *căsca* „bâiller“.

ciupări „voler par petites quantités“: *ciupi* „pincer“.

clătări „remuer tout le temps“: *clăti* „secouer“ (voir le *DA*).

gustări „goûter à plusieurs plats ou à plusieurs reprises“:

gusta „goûter“.

lingări „écornifler, flagorner“: *linge* „lécher“.

petecări „mettre des pièces partout“: *peteci* „rapiécer“.

pușcăări „tirer“: *pușca* „tirer un coup de fusil“.

slușări „servir éternellement“: *sluși* „servir“.

urmări „poursuivre, persécuter“: *urma* „suivre“.

văicări (*a se*) „se lamenter tout le temps“: *văita* (*a se*) „se lamenter“.

Il apparaît ainsi que le suffixe *-ări* n'a possédé une valeur grammaticale qu'en puissance, tant que cette valeur a été isolée; dès qu'on a pu établir une opposition avec des verbes non itératifs, le sens du suffixe s'est développé et la valeur itérative est devenue une réalité.

-ărie

Le suffixe *-ărie* est bien connu en roumain, où il a formé de nombreux dérivés. Il provient le plus souvent de *-ar* (< lat. *-arius*, formant des noms d'agent) auquel on a ajouté le suffixe collectif *-ie* (lat. *-ia* < gr. *-ia*), pour former des substantifs indiquant le nom du métier, du lieu où celui-ci s'exerce, etc.:

brutărie „boulangerie”: *brutar* „boulangier”.

bucătărie „cuisine”: *bucătar* „cuisinier”.

cămătărie „métier de l'usurier”: *cămătar* „usurier”.

lăptărie „laiterie”: *lăptar* „laitier”.

măcelărie „boucherie”: *măcelar* „boucher” et ainsi de suite.

Voici enfin un exemple qui ne provient pas d'un nom d'agent en *-ar*:

călugărie „vie monastique”: *călugăr* „moine”.

Comme il existe presque toujours, à côté des dérivés en *-ar*, la forme simple, primitive, on a pu croire que les mots terminés en *-ărie* contenaient ce suffixe et on a pu fabriquer de nouveaux dérivés en *-ărie* directement sur le primitif, ayant en général le même sens collectif que les dérivés en *-ie*. Le plus souvent il est très difficile de dire si le dérivé en *-ărie* provient du primitif ou du dérivé en *-ar*:

arămărie „objets de bronze” pourrait être expliqué par *arămar* „artisan qui travaille le cuivre”, mais il est plus probable qu'il a été fait directement sur *aramă* „cuivre”.

băjenărie „émigration” est expliqué par le DA comme un dérivé de *băjeni* „émigrer”, mais comment en séparer *băjenar* „émigrant”?

bostănărie „melonnière” provient sans doute de *bostan* „citrouille”, mais voir aussi *bostănar* „cultivateur de citrouilles ou de melons”.

La situation est nette, en revanche, là où il n'y a pas de dérivé en *-ar*:

bănărie „hôtel des monnaies”: *ban* „monnaie”.

ceainărie „établissement où l'on boit du thé”: *ceaină* (même sens).

furcărie „veillée paysanne”: *furcă* „fourche”.

Souvent aussi le mot en *-ărie* comporte plusieurs sens, suivant qu'on le met en rapport avec le primitif ou bien avec le mot en *-ar*:

lăptărie, que l'on a vu ci-dessus, veut dire „laiterie”, si l'on pense à *lăptar*, mais il a le sens de „grande quantité de lait”, lorsqu'on le tire de *lapte* „lait”.

Parmi les dérivés en *-ie* il existe un certain nombre de péjoratifs, ce qui s'explique facilement par le fait que le primitif exprime un état blamable:

bojogărie „escroquerie”: *bojogar* „voleur à la tire”.

coțcărie „escroquerie”: *coțcar* „escroc”.

flecărie „bavardage”: *flecar* „bavard”.

măgărie „sale tour, conduite ignoble”: *măgar* „âne”.

potlogărie „escroquerie”: *potlogar* „escroc”.

ștrengărie „polissonnerie”: *ștregar* „polisson”.

La même chose a pu se passer pour les dérivés en *-ărie*:

copilărie „enfantillage”: *copil* „enfant”.

mămuțărie „singerie”: *mămuță* „singe”.

șolticărie „polissonnerie”: *șoltic* „polisson”.

Mais l'idée de collectif elle-même a pu produire une impression désagréable, et cela se conçoit aisément lorsqu'il s'agissait d'espèces antipathiques:

apărie „flaque d'eau”: *apă* „eau”.

colbărie „masse de poussière”: *colb* „poussière”.

drăcărie „diablerie”: *drac* „diable”.

fumărie „fumée épaisse”: *fum* „fumée”.

glodărie „grande quantité de boue”: *glod* „boue”.

muscărie „agglomération de mouches”: *muscă* „mouche”.

șoricărie „agglomération de souris”: *șoarece* „souris”.

Le même fait se répète pourtant pour les mots à radical qui désignent un objet indifférent ou même agréable, ce qui s'explique par le fait que l'abondance peut paraître désagréable et que le collectif n'est jamais employé pour des personnes ou des choses distinguées:

brinzărie „grande quantité de fromage”: *brinză* „fromage” (l'exemple cité par le DA est: *ne-am săturat de atita brinzărie* „il y a trop de fromage, nous en avons assez”).

cărnărie „masse de chair“: *carne* „chair“;
ciorbărie „plat avec trop de sauce“: *ciorbă* „soupe aigre“;
pîntecărie „diarrhée“: *pîntece* „ventre“;
stîncărie „rocher abrupt“: *stîncă* „rocher“;
vorbărie „bavardage“: *vorbă* „parole“.

Aujourd'hui on peut tirer un dérivé collectif péjoratif de presque n'importe quel substantif, surtout des noms de substances continues. Si le mot en *-ărie* peut être senti en même temps comme dérivé primaire et comme dérivé secondaire, le premier a en général le sens péjoratif, tandis que le second reste neutre:

fierărie „forge“: *fierar* „forgeron“; *fierărie* „vieille ferraille“: *fier* „fer“.

măcelărie „boucherie“: *măcelar* „boucher“; *măcelărie* „carnage“: *măcel* „tuerie“.

pescărie „poissonnerie“: *pescar* „pêcheur“; *pescărie* „métier de souteneur“: *pește* „souteneur“.

porcărie „porcherie“: *porcar* „porcher“; *porcărie* „tour de cochon, saleté“: *porc* „cochon“.

Parfois enfin on ne s'est pas contenté du suffixe *-ărie* et on a ajouté encore un suffixe collectif, *-ime* (lat. *-imen*):

muscărimă, voir *muscărie* ci-dessus.

Nemțărime „bocherie“ (I. I. Mironescu, *Intr'un colț de rai*, București, 1930, p. 135): *Neamț* „Allemand“.

broascărimă „grande masse de grenouilles“: *broască* „grenouille“.

Il faut ajouter que le suffixe *-ime* lui même est souvent péjoratif, ce qui, du reste, est vrai également pour fr. *-erie*.

Le suffixe *-ăraie*, enfin, qui est apparenté à *-ărie* et qui peut lui être souvent substitué (*apăraie*, *ciorbăraie*, *pîntecăraie*) est toujours péjoratif.

bee

Une expression qui est devenue courante dans l'argot des personnes ayant de l'instruction est *a cădea pe bec* qui veut dire „éprouver une déconvenue, subir une défaite“ (littéralement

„tomber sur le bec“). J'ai rencontré récemment cette expression dans la comédie *Generația de sacrificiu*, de M. I. Valjan, jouée au Théâtre National.

Il est clair qu'il s'agit de l'expression argotique française *tomber sur un bec* (de gaz). Mais il est également clair que ceux qui l'emploient en roumain ont mal compris le mot *bec*, qu'ils ont pris pour un synonyme de „visage“, puisqu'ils ont supprimé l'article indéfini.

bindisi

On connaît ce mot par deux passages de l'écrivain Creangă, où il veut dire „se soucier“: *nici nu bindiseam* veut dire „ça nous était égal, nous ne nous en faisons pas“. J'ai moi-même entendu le mot, avec la même forme, dans le d. Ialomița. Il a été expliqué par Șăineanu (*Dicț. univ.*), comme emprunté à un dérivé grec moderne de t. *bendé* „souci“. Mais il y a une variante *bihindisi* que j'ai entendue à Bucarest (les dictionnaires ne la connaissent pas), et qui nous montre qu'il faut partir de gr. *μπε(γ)ενοῖζω* „degnarsi, approvare“ (Brighenti, *Dizionario greco-moderno-italiano*, Milano, 1927).

chiznovat

chiznovat veut dire „bouffon“ (je ne l'ai entendu employer que comme adjectif). C'est un mot appartenant au langage des paysans (pour les témoignages, voir le dictionnaire de l'Académie). Le seul essai d'étymologie a été fourni par Șăineanu, qui rapproche tch. *kysny* „bizarre“. Il s'agit sans doute d'un adjectif du type de bg. *čudnovat* „étrange, bizarre“, croisé peut-être avec *kislovat* „aigrelet“ ou avec un autre mot semblable.

cîntar

L'origine de ce mot roumain, qui veut dire „balance roumaine“ est certaine: il vient de turc *kantar* (même sens). Ce qui est moins clair, c'est le changement de la première voyelle (*cîntar* existe aussi, pourtant).

La transformation de *a* en *i* vient d'être parfaitement éclairée par M. Rosetti (BL, III, 104 s.), qui a montré que le stade intermédiaire est toujours *ă*. Or, dans le cas de *cîntar*, cette étape n'est pas attestée et, mieux encore, n'est guère vraisemblable. La forme *căntar*, notée dans le DA, doit être une simple variante graphique.

En effet, le passage de *a* inaccentué à *ă* a cessé depuis longtemps de se produire. Non seulement les mots comme *samar* < *σαμαρ*, *baclava* de t. *baklava*, où la voyelle accentuée est un *a*, mais même ceux comme *hatîr* < t. *hatyr*, *cartof* < all. *Kartoffel* etc. le prouvent assez. J'ai bien entendu, parfois, en Moldavie, *sărma* pour *sarma*, mais il s'agit là d'une fausse régression: les gens qui prononcent *barbat* pour roum. littéraire *bărbat* en arrivent aussi à *sărma* pour *sarma*. Le seul cas où le passage de *a* à *ă* continue de se produire, c'est lorsque le changement a une valeur grammaticale: *marcă* (sing.) — *mărci* (pl.), comme *scară* — *scări*. C'est sans doute à ces faits que songe M. I. Iordan, lorsqu'il affirme que „le phénomène (il s'agit du passage de *a* inaccentué à *ă*) continue avec la même force qu'avant” (Bul. Philippide, II, 273, note 2), car les exemples de *a* conservé sont très nombreux et sans réplique.

Mais si *a* n'est pas devenu *ă* dans *cantar*, il ne pouvait pas non plus devenir *i*. Pour expliquer cette transformation, il faut partir du verbe dérivé *cîntări* „peser”. Ici, le second *a* est devenu *ă* par voie morphologique: on trouve, à côté de *tilhar* „bandit”, le verbe *tilhări*, etc. Même dans un verbe que l'on fabriquerait aujourd'hui sur un substantif en *-a-*, il faudrait changer cette voyelle en *ă*. Le premier *a*, à son tour, est devenu *ă*, par harmonie vocalique (cf. sing. *cazarmă*, pl. *căzărmi*, sing. *baracă*, pl. *bărăci*, et les verbes comme *căsapî*, dérivé de *casap*). La première forme du verbe a dû être, par conséquent, **cântări*. La première voyelle se trouvait ici exactement dans les conditions décrites par M. Rosetti pour le passage de *ă* à *i*, par conséquent **cântări* est devenu *cîntări*. Ensuite, sous l'influence du verbe, la voyelle a été changée aussi dans le primitif (*cantar* > *cîntar*). On peut trouver un appui pour cette théorie dans le fait que le verbe est *cîntări*

partout, même dans les régions où le substantif est *cantar*; de même le nom d'agent dérivé est *cantaragiu*, même là où le primitif est devenu aujourd'hui *cîntar* (*cîntaragiu*, qui est très rare, est récent); quant aux autres dérivés, *cîntăreală*, *cîntărire*, *cîntărit*, *cîntăritor* sont les seules formes connues. Il est donc clair que *i* paraît uniquement là où la voyelle suivante est *ă*.

Il n'est pas possible de fixer l'époque à laquelle le changement de *a* en *ă* a cessé, précisément à cause des dérivés. On trouve, par exemple, la forme *băcan* (mold. *bacal*) de t. *bakkāl*, mais il est possible que l'*ă* sorte du dérivé *băcănie*, comme *cîntar* a été refait sur *cîntări*.

coștei

Tiktin a enregistré le mot *coștai*, employé par l'écrivain Mănescu (XVII^e s.) au sens de „château-fort” et il l'a expliqué par hongr. *kastély*. En fait, les exemples qu'il a rencontrés contiennent le mot au pluriel: *coștae*. Je connais *coștei*, au sens de „maison”: sur le domaine de Crunți (d. Ialomița) on appelait naguère *coșteie* les maisons des employés. Mais il n'est pas certain qu'il s'agisse d'un élément hongrois: le bulgare a *kăšta* (v. sl. *kôšta*) „maison”, dont le vocalisme a pu subir l'influence de roum. *coșar* „étable, grange”; le suffixe peut être aussi bien roumain que slave.

eota

En étudiant le sort de la diphtongue latine *au* en roumain, M. G. Ivănescu parle du changement de *au* en *o* dans *caut*, devenu *cot* (Bul. Philippide, II, 131 s. et 134). Il est peu probable que ce changement ait jamais eu lieu, puisqu'ailleurs la diphtongue *au* a été dissociée en *a-u*. Il s'agit bien plutôt d'un changement de *ău* en *o*, c'est à dire que la monophthongaison a dû toucher la diphtongue uniquement lorsqu'elle était inaccentuée (ce qui est plus conforme à l'histoire générale des diphtongues en roumain) et que, par conséquent, elle avait

été changée en *ău*. Ensuite le vocalisme *o* a été généralisé par analogie. Pour le changement de *ău* en *o*, voir *BL*, III, 25.

Il faut admettre que la monophthongaison dans *cotăm* (pl.) a suivi la diérèse de *au*, puisqu'il n'est guère probable que *au* était encore prononcé en une seule syllabe au moment où il a été changé en *ău*. Par conséquent, la présence de formes comme *cot* ne prouve pas en faveur du maintien de la diphtongue jusqu'à une époque récente, comme le croyait M. Ivănescu.

erășani

Ce mot, qui veut dire en argot „pantalon“, a été signalé par M. Ciureanu, *Bul. Philippide*, II, 205, qui compare bg. *kračul*, *kračen*; je n'ai entendu à Bucarest que *crăcan*, que je retrouve maintenant chez Cota, *Argot-ul apașilor*. Il s'agit visiblement d'un dérivé de *crac* „jambe“.

cu țoc în poc

Dans le *Bul. Philippide*, II, 207, M. P. Ciureanu, à la suite de quelques notes d'argot, ajoute un choix de locutions recueillies à Constanța. On y lit la phrase *m'a agățat cu țoc în poc*, traduite par „m'a prins asupra faptului“ („j'ai été pris sur le fait“).

Voir encore V. Cota, *Argot-ul apașilor*, p. 19: *cu țoc în poc* „prins asupra faptului“.

L'expression *cu țoc în poc* nous était connue par un texte du Maramureș (Bîrlea, *Cîntece*, p. 174):

... Că de mîni trebe-a pleca,
Să ne ducem la bătaie,
C'om merge cu țoc-în-poc,
Pînă ce-om ajunge 'n foc.

(Traduction: „Car demain il nous faudra partir, pour aller au combat. Nous irons avec tous nos bagages, jusqu'à la ligne du feu“.)

M. Bîrlea, dans une note, traduit *cu țoc în poc* par „cu toate, nume colectiv“. Il est évident qu'il s'agit d'un emprunt à

l'all. *mit Sack und Pack*, qui veut dire „avec armes et bagages, avec ses cliques et ses claques“. Je pense qu'il faut voir le même sens dans la locution citée par M. Ciureanu: „j'ai été attrapé avec tout le matériel, avec les objets volés“. Mais si l'emprunt à l'allemand est explicable dans la bouche des soldats autrichiens du Maramureș, il est un peu plus curieux de le trouver à l'autre bout du territoire roumain, à Constanța. Sans doute, l'expression y a été transportée par des voleurs originaires de Transylvanie ou de Bucovine.

dabulă

Ce mot est glosé par „femme grande et grosse“ (*Sezătoarea*, XXIII, p. 44). J'ai essayé de l'expliquer comme un déverbatif de *dabule*, verbe d'origine tsigane (*BL*, II, 145). Mais *dabul* „personnage gros, dodu“ existe en turc et il a passé également en grec d'Andrinople (Ronzevalle, *Les emprunts turcs dans le grec vulgaire de Roumélie*, dans le *Journal Asiatique*, 1911, p. 305).

du'minică

L'accent normal de *duminică* „dimanche“ frappe la voyelle de la seconde syllabe. Mais, dans une certaine région au moins, on dit *du'minică*, avec l'accent sur la syllabe initiale. J'ai entendu cette prononciation dans le d. Ialomița, où elle est la règle, et aussi à Focșani et à R. Sărat.

Le déplacement de l'accent s'explique par l'influence des autres noms de la même série: *mie'rcuri*, *vi'neri*, *sîmbătă*. Tous les noms de jours sont accentués sur la première syllabe. On sait, en effet, que les mots qui font partie d'une série sont sujets à subir des influences réciproques. C'est sans doute pour cette raison que *Mercurii* est devenu en latin vulgaire *Me'rcuri* (voir *Vé'neris*, etc.). De même, en roumain, on dit *octombrie* pour **octobrie*, d'après *septembrie*, *noembrie*, *decembrie*.

On peut encore citer en latin *novem* pour **noven*, d'après *septem*, *decem*; en français, les numéraux, *un*, *huit*, *onze* qui,

bien que commençant par une voyelle, n'admettent jamais la liaison, ni l'élision: *le huit, les onze*. L'explication en est que les autres noms de nombre commencent par des consonnes, par conséquent on n'a jamais l'occasion d'en modifier l'initiale (voir H. Langlard, *La liaison dans le français*, Paris, 1928, p. 37).

Il est possible que la forme vulgaire roumaine *sectembrie* pour *septembrie* (voir *BL*, III, 74) s'explique par l'influence de *octombrie*. Voir enfin, pour dalm. *guapto* „huit”, refait sur *sapto* „sept”, *BL*, III, 66.

exoflă

„Fausse carte” (ou „carte blanche”), en opposition avec les „figures” se dit en roumain *exoflă* (les vieilles gens disent aussi *exofila*). Mais le mot est employé aussi au sens figuré de „personne sans importance”: *Ce sînt eu? o exoflă* „est-ce que je compte, moi?”. Le seul dictionnaire qui enregistre ce mot est celui de Tiktin, mais *exoflă* y est traduit à tort par „Singleton”, et il est considéré comme une variante de *exoflisis* „acquiescement, paiement complet”, qui provient de gr. *ἐξόφλησις* (même sens). La disparition de la terminaison serait pourtant inexplicable, et le sens ne concorde guère.

En réalité, *exof(i)lă* est un tout autre mot que *exoflisis*: gr. *ἐξόφνηλον* „fausse carte”, employé surtout au pluriel, *ἐξόφνηλα*, dont le roumain a extrait un singulier féminin.

Il en existe en roumain un dérivé, le verbe *exoflisi* „se défausser”. Là encore le dictionnaire de Tiktin, suivi par les autres, donne une mauvaise étymologie. Il y a bien un verbe *exoflisi* qui veut dire „acquiescer, payer complètement”. Mais c'est là un mot vieilli, qui n'est plus employé par personne. Par contre, *exoflisi* „se défausser” est encore utilisé par de vieux joueurs. Dans l'exemple de l'écrivain Caragiale, cité par Tiktin (et par d'autres dictionnaires après lui): *bate-mă în uşă cînd l-î exoflisi pe Crăciunel*, il faut évidemment entendre par *exoflisi* „liquider”, comme une fausse carte (en termes de jeu: *se défausser* ou *écarter*), et non pas „acquiescer”. Le sens complet

est: „frappe à ma porte lorsque tu te seras débarrassé de C.”. J'ai entendu une vieille femme, qui était restée seule à la maison, dire: *m'a cam exoflisitără pe zîua de azi* „ils m'ont laissé tomber aujourd'hui”.

Exoflisi „acquiescer” vient de gr. *ἐξοφλῶ*, mais *exoflisi* „écarter” a une origine différente: gr. *ἐξοφύλλω*, dérivé de *ἐξόφυλλον*, qui veut dire „écarter, se défausser”. Pour la chute du premier *i*, on peut songer soit à une influence de *exoflisi* < *ἐξοφλῶ*, soit à une syncope, explicable par la longueur du mot. C'est sans doute par une influence du verbe qu'il faut expliquer la forme moderne *exoflă* pour *exofilă*.

A la même famille (gr. *φύλλον*) appartient encore le terme de cartes (vieilli) *difilie* „suite” (groupe de figures qui se suivent sans interruption). Je n'ai pas trouvé la forme grecque de ce mot, qui doit être **δύφυλλα*.

fandosi

A se fandosi veut dire „faire l'important, faire des simagrées”, etc. Il a été expliqué par gr. *φαντάζομαι* „s'imaginer” (*DA*). Mais il faut sans doute rapprocher gr. *ξεφαντόναι* „se divertir” qui, au moins pour la forme, rend mieux compte de *fandosi*.

filotimisi

A se filotimisi „se montrer aimable” (vieilli) est sans doute considéré comme un dérivé de roum. *filotim* „généreux” par le *DA*, qui n'en discute pas l'étymologie. En réalité, ce doit être un emprunt fait au grec, qui connaît *φιλοτιμῶ-ω*, aor. *φιλοτίμησα* „se montrer généreux”.

fitil

En dehors du sens bien connu de „mèche”, roum. *fitil* a encore le sens argotique de „intrigue” (voir Cota, *Argot-ul apafilor*). Une expression assez fréquente est *a băga (un) fitil* qui veut dire „insinuer, exciter, monter quelqu'un contre un autre” (*a da* ou *a pune fitil* „exciter, pousser contre quelqu'un”,

Acad.). Littéralement, c'est „introduire une mèche“. Cette expression se retrouve en grec mod.: βάζω φτίλνα, avec le même sens (il faut ajouter que *fitil* a en turc aussi le sens de „intrigue“). M. Pernot, *Recueil de textes en grec usuel*, p. 112, reproduit un texte où βάζω φτίλνα veut dire „aiguillonner“ et il pense, pour expliquer cette locution, aux mèches que l'on met dans les plaies. Mais l'expression a sans doute une origine vulgaire, et la pratique du drain ne semble pas être très répandue dans le peuple. D'autre part, le sens ne concorde pas, puisque la mèche médicale a un but bienfaisant. Il faut plutôt songer au fusil à mèche: introduire une mèche veut dire allumer les poudres.

Une expression récente en roumain, pour la même idée, est *a băga o pilă* „mettre une pile“. C'est probablement une locution originaire de l'argot des électriciens.

Florea

Dans l'*Archivum Europae centro-orientalis*, I, 1935, p. 150, M. I. Kniezsa repousse l'explication du nom propre roumain *Florea* par *floare* „fleur“, parce que la diphtongue *oa*, étant accentuée, aurait dû être conservée, par conséquent on attendrait *Floarea*. Il propose de partir de lat. *Florianus*, emprunté par un intermédiaire hongrois et saxon.

Cette hypothèse n'est pas absurde, puisque *Cristea*, *Cîrstea* vient de *Christianus* par un intermédiaire bulgare, mais nous ne connaissons aucune trace de *Florianus* en Roumanie (*Flo-rean*, nom de boeuf, est un dérivé roumain de *floare*). Il est faux de dire, d'autre part, que dans un dérivé masculin de *floare*, *oa* aurait dû être conservé, puisque l'on connaît un grand nombre de noms, de date assez ancienne, contenant un *o* accentué, suivi dans la syllabe finale d'un *ea*.

Rien ne s'oppose à ce que *Florea* soit un dérivé de *floare*, avec le suffixe *-ea*, caractéristique pour les noms de personne. Comme noms de fleurs devenus noms de personne, on peut citer les féminins *Floarea*, *Viorica*, etc., et les masculins *Bujor*, *Busuioc*, etc. Quant à la forme, M. I. Iordan (*Diftongarea...*,

244) suppose non seulement que *o* n'est pas diphtongué devant un *ea* de la syllabe suivante, mais encore que l'adjonction du suffixe *-ea* provoque la monophthongaison, lorsque le radical contient une diphtongue: *Bolea* est dérivé de *boald*, *Grozea* de *groazd*, etc. Cela s'expliquerait par „l'impossibilité physiologique d'avoir en deux syllabes contiguës *oa* et *ea*“. On prononce pourtant sans aucune peine *floarea*, *moartea*, etc., c'est à dire que tous les féminins qui ont un *oa* dans le radical acceptent sans difficulté la diphtongaison de *e* final, lorsqu'on ajoute l'article *a*. Bien plus, il existe même des noms d'homme (ce sont des exceptions, il est vrai) qui comportent les deux diphtongues en même temps: *Oancea*, *Oanea*.

C'est un fait que l'adjonction du suffixe *-e(a)* ne provoque pas la diphtongaison lorsque la voyelle radicale est *e* ou *o*: *Negrea* de *negru*, etc., *Boldea* de *bold*, etc. (Iordan, *ouvr. cit.*, 105 s. et 245 s.) le prouvent assez¹. Il y a deux théories possibles pour expliquer le vocalisme dans les exemples comme *Florea*, *Bolea*, de *floare*, *boald*:

1° Le fait qu'il existait des noms comme *Negrea*, *Boldea* a pu créer le sentiment que le suffixe *-ea* ne comporte pas d'alternance vocalique, mais réclame, au contraire, le degré normal de la voyelle radicale. Lorsqu'ensuite on a tiré des dérivés en *-ea* de racines qui contenaient une diphtongue, cette diphtongue a été réduite sur le modèle des autres exemples, et en se rapportant à la forme du pluriel, ou bien à celle des dérivés: *Florea* de *floare* (pl. *flori*), *Grozea* de *groazd* (dérivé *grozav*), etc. (Pour *Florea*, la chose est d'autant plus compréhensible que la forme à diphtongue existe, mais comme nom de femme: *Floarea*, issu de *floare*, suivi de l'article *a*. L'alternance *o/oa* marque en ce cas l'opposition entre les deux genres.) On ne doit pas être surpris de voir que le sentiment de l'alternance s'attache à certains suffixes, puisque nous connaissons des séries entières telles que *steag*: *steguleț* (diminutif;

¹ On ne peut accepter la théorie de M. Pușcariu (*Zur Rek.*, 31, note), qui prétend que la forme primitive du suffixe est *-ia*, à preuve *Costea* de *Costi*, parce que *Costea* représente sans doute bg. *Kosta*.

voir encore *BL*, III, 39 s.) et qu'il existe même des alternances consonantiques provoquées par l'adjonction de certains suffixes: *preot*: *preoșel*.

2° Le suffixe qui a donné naissance aux noms propres cités était à l'origine *-e*, mais cette voyelle s'est diphtonguée plus tard en *-ea*. Et, du moment que *o* est devenu *oa* devant un *e* de la syllabe suivante, il aurait dû changer également dans ces noms propres. Si le changement n'a pas eu lieu, cela doit s'expliquer par le fait que la diphtongaison indépendante de *e* final a dû avoir lieu avant la diphtongaison conditionnée de *o* interne. Par exemple sl. *groza* est devenu en roumain **grozã* ou **groza*; le nom propre a été d'abord *Groze*; il a changé en *Grozea* au moment où **grozã* était prononcé encore avec *o*; au moment où **grozã* est devenu *grozã*, le nom propre était bien fixé sous la forme *Grozea* et la diphtongaison ne pouvait plus avoir lieu, puisque *e* final était déjà devenu *ea*.

Cela veut dire, par conséquent, que dans les noms comme *Florea*, etc., il ne s'agirait pas d'une monophthongaison de *oa* sous l'influence de *ea* suivant, mais bien d'une conservation de la voyelle ancienne, qui, ailleurs, s'est diphtonguée.

fraier

Je me suis déjà occupé à deux reprises de l'étymologie de ce mot (*Nom d'agent et adjectif en roumain*, 83, et *GS*, VI, 333). Je crois avoir montré que *fraier* veut dire „mazette“ (voir maintenant Cota, *Argot-ul*, 10: *fraier*: „naiv, păgubaș“) et j'ai proposé d'y voir un emprunt fait à l'all. *Freier* „fiancé“.

M. Gr. Nandriș me signale l'existence de ce mot en polonais, avec le même sens qu'en roumain: „homme qui ne sait pas jouer aux cartes, naïf, sans expérience“ (emploi vulgaire); „voleur débutant“ (argot des voleurs), d'après le *Słownik języka polskiego*, Warszawa, 1900, s. v. *frajerz*. M. Nandriș me fait savoir encore qu'il a rencontré ce mot, avec le même sens de „mazette“, dans une comédie de Przybylski, *Wiceki Wacek*.

Il est évident, comme le dit M. Nandriș, que le mot en polonais est d'origine allemande, et il est possible, comme il le suggère, que le roumain l'ait connu par l'intermédiaire du polonais.

frontavoi

Frontavoi „officier sorti du rang“ est expliqué par le *DA* comme un croisement sur le mode plaisant entre *front* et *vistavoi* „ordonnance“. En réalité, c'est l'adjectif russe *frontovoi* „de front“.

grindîș

Les dictionnaires roumains connaissent *grindîș* „échafaudage“, dérivé de *grindă* „poutre“. L'exemple qu'on en cite d'habitude provient d'Alecsandri (*Legenda Mănăstirii Argeș*):

Iar cei meșteri mari,
Calfe și zidari,
Cum sta pe grindîș,
Sus pe coperiș...

Le dictionnaire de l'Académie renvoie à un autre passage encore, de la même pièce, comme si *grindîș* y était employé avec le même sens:

Nu cumva-ai văzut
Pe unde-ai trecut
Un zid părăsit
Și neisprăvit
La loc de grindîș,
La verde-aluniș?

Il me semble clair, pourtant, que *grindîș* a ici un sens nettement différent. Comme il s'agit d'un endroit au bord de la rivière Argeș, qui est désigné par *grindîș*, et non pas d'un édifice, *grindîș* doit avoir ici le sens de „butte au bord d'une rivière“, c'est à dire qu'il est dérivé non pas de *grindă* „poutre“, mais bien de *grind* „butte“, et c'est un autre mot que *grindîș* „échafaudage“. Seul le suffixe collectif *-îș* est commun aux deux mots.

gutui

Il y a deux opinions quant à l'étymologie de *gutui*. M. Meyer-Lübke (*REW*, 2436) le déclare d'origine slave. C'est sans doute aussi l'avis de MM. Candrea-Densusianu et Pușcariu, qui, dans leurs dictionnaires, ne l'ont pas admis parmi les éléments d'origine latine. Par contre, Tiktin et Șăineanu y voient un représentant roumain de lat. *cotoneus* pour *cydoneus*. Dans son *Encyclopédie*, M. Candrea propose d'y voir un croisement entre lat. *cotoneus* et s.-cr. *gdūša*.

L'origine slave est assez malaisée à démontrer. Les formes slaves sont toutes du type russe *gduša*, bg. *duša*, s.-cr. *gdūša*, etc. L'initiale concorde, il est vrai, et la gutturale sonore du roumain s'expliquerait bien par la forme slave. Mais il est très difficile d'expliquer la présence du premier *u* en roumain, là où le slave n'a aucune voyelle et où il n'a eu tout au plus qu'un *š*. Et il est encore plus difficile, sinon impossible, d'expliquer pourquoi la dentale sonore du slave est représentée en roumain par une sourde.

D'autre part, l'étymologie par le latin, elle non plus, ne va pas sans difficultés. En effet, comment expliquer la sonore initiale, en partant de *cotoneus*? Il semble pourtant que les difficultés soulevées par le latin soient plus aisées à résoudre que celles qui surgissent du côté slave.

Il faut tenir compte notamment du fait que *cotoneus* n'est pas un mot indigène en latin et qu'il ne vient pas du grec, non plus, comme le pensent encore quelques uns. Il s'agit d'un nom d'arbre que les Indo-Européens n'ont pas connu au centre de l'Europe et dont il n'ont fait la connaissance qu'au moment où ils sont arrivés sur les bords de la Méditerranée. Il est infiniment probable que le nom qui le désigne est également méditerranéen (voir Hoops, *Waldbäume und Kulturpflanzen*, 549 s.).

Les mots qui jusqu'ici ont été identifiés comme appartenant au fonds primitif méditerranéen sont ceux qui désignent des notions inconnues pendant l'antiquité au nord de l'Europe, mais familières au bassin de la Méditerranée. Une de leurs

principales caractéristiques, c'est qu'ils se retrouvent en latin, en grec et en sémitique, sous des formes qui, quoique semblables, ne peuvent pas s'expliquer l'une par l'autre: de gr. *oīros*, lat. *vinum*, sém. *wainu*, par exemple, aucun ne peut être considéré comme l'origine des autres. Il est donc infiniment probable que les trois formes ont été empruntées à une autre langue.

Cydonium — *cotoneus* a été lui aussi inséré parmi les mots d'origine méditerranéenne: v. Fohalle, *Mél. Vendryes*, 157 s. Le principe par lequel M. Fohalle s'est laissé guider est le suivant: les mots qui se ressemblent en latin et en grec, mais qui présentent une alternance entre les consonnes sourdes et les sonores, doivent être tenus pour „méditerranéens”. Sans doute, la langue primitive du bassin de la Méditerranée avait-elle des consonnes différentes de celles du type indo-européen, semblables au type allemand par exemple: sourdes douces et sonores fortes. En empruntant des mots pourvus de cette sorte de consonnes, les langues indo-européennes et sémitiques ont tranché la difficulté, chacune à sa manière.

C'est ce qui a dû se produire pour le mot qui nous intéresse ici: le grec en a fait *κιδώνιον*, le latin *cotoneus*, c'est à dire que là où le grec a une sonore, le latin a une sourde. (La question du vocalisme ne nous intéresse pas ici; signalons pourtant la forme grecque *κιδύμαλον* chez Alcman, forme qui est primitive suivant Boisacq, s. v. *κιδώνιον*.)

L'alternance entre *c* et *g* est des plus fréquentes: *κνβερνάω* — *gubernare*, etc. (v. Fohalle, *loc. cit.* et mes *Consonnes géminées*, 93). Rien ne nous empêche de supposer que *cotoneus* a eu, lui aussi, une variante à *g* initial. Il existe, il est vrai, une autre hypothèse pour expliquer le *g* du roumain: on connaît des cas analogues si l'on admet que *gaură* vient de **cavula* et *ghioagă* de *clava*. Mais le dernier exemple repose sûrement sur une étymologie erronée, tandis que le premier, même s'il est correct, demande encore des explications.

Si l'on admet que le *g* initial est expliqué, les formes roumaines ne vont pas, pour cela, toutes seules. Le premier *u* ne fait pas de difficulté, puisque *o* inaccentué latin devient *u*

en roumain; le deuxième, par contre, n'est expliqué que si l'on admet l'influence fermante de *n* mouillé sur un *o* précédent. Les gloses latines connaissent déjà *cotunea*, ce qui serait une preuve en faveur de cette hypothèse. Mais les dialectes roumains présentent des variantes comme:

gutii:

Transylvanie: Birlea, *Cîntece*, 74; 101; 135; 318; *Culegere de doine*..., Braşov, 1922, p. 197 (noté *gutui*, mais rimant avec *căpătii*);

Bucovine: Marian, *Hore*, 90 et 128;

Maramureş: Tit Bud, qui note *gutiiu*;

Banat (*gutii*, voir les dictionnaires).

gutăi: Moldavie.

Aucune de ces formes ne se laisse expliquer par *cotoneus* ou par *cotunea*. Le seul original commun qui soit possible est du type *-aneus*.

Or, le latin a connu une forme parallèle *cotana*, *cottana*, *coctana*, d'origine grecque: *κόττανα* (pl.) „figue”. Par suite de quel concours de circonstances ce mot s'est-il croisé avec le nom du coing? On ne saurait le préciser. Toujours est-il qu'il y a eu croisement. Hesychius nous dit: *κοδόνεα σῶκα χειμερινά. καὶ καρύων εἶδος Πελοποννήσου*. Voir encore Athénée, III, 77 A: *τὰ δὲ χειμερινὰ σῶκα Πάμφιλος καλεῖσθαι φησιν κοδόνεα ὑπὸ Ἀχαιῶν*. Par conséquent les lexicographes grecs attribuent à *κοδόνεα* le sens de „figue” et ils mettent ce mot ensemble avec le nom du coing. Voir aussi *κότινος* „olivier sauvage”. Enfin, chez Juvénal, III, 83, les meilleurs manuscrits ont *cottōna* pour *cottana*, sans doute par croisement avec *cotonea*.

Nous ne serons donc pas étonnés de retrouver en latin du moyen-âge, à côté de *cotoneus*, une variante *cottanus*, qui a laissé des traces dans le pol. *koktan* et sans doute le v. h. a. *chutina*, *kozzan*, *cottana* (Boisacq).

C'est de ce *cottanus*, ou plutôt d'un dérivé **cottaneus* qu'il faut partir pour expliquer roum. *gutii* et *gutăi* (voir ci-dessous, p. 103 les exemples comme *călcăi* et *călcăi*, etc.). C'est sûrement de mold. *gutăi*, et non de *gutui*, comme le voudrait Berneker (s. v. *gduia*) que viennent ruth. *guteja* et russe *gutej*.

Quant à *gutui*, qui n'est général qu'en Valachie, il doit s'expliquer par *gutii*, avec l'assimilation de la seconde voyelle à la première.

haram

Le mot roumain *haram* a les sens suivants: 1° „gain illicite”; 2° „rosse, animal qui ne vaut pas grand chose” (toutes les citations proviennent du dictionnaire de l'Académie et de celui de Tiktin). Le premier sens est bien attesté, surtout dans la langue ancienne, et aujourd'hui encore il figure dans les locutions proverbiales telles que *de haram a venit*, *de haram s'a dus* „ce qui a été gagné de manière illicite a été perdu de même”. Quant au second sens, qui est bien connu, surtout à la campagne, il peut s'expliquer par le premier. On injurie de même le bétail par les épithètes *boală* „maladie”, *talân* „charbon” (*Romania*, LIII, 387), etc.

Il existe enfin un troisième sens qui est également vivant: „malheur à”. Les dictionnaires en citent les exemples suivants:

Haram de-al tău suflet, motănime, nepostind postul cel mare „c'est la perte de ton âme, peuple des chats, si tu ne fais pas maigre en Carême” (Eminescu).

Haram de capul vostru! De n'aş fi eu aici, aşi păţi voi „malheur à vous (littéralement: à votre tête)! Si je n'étais pas là, il vous en cuirait” (Creangă).

Haram de viaţa lui! Nici copii [n'a lăsat] „sa vie n'a servi à rien! Il n'a même pas laissé d'enfants” (S. Nădejde; Tiktin traduit: „er hat doch gar nichts vom Leben gehabt”).

Ensuite, les mêmes dictionnaires citent des exemples de *haram că* au sens de „c'est en vain, c'est dommage”:

Haram că-i însurat. Văd că mănincă tot ca un burlac „cela ne lui sert à rien d'être marié, puisqu'il continue à manger comme un célibataire” (S. Nădejde).

Hăram că-şi mai dau de oameni nume „c'est une pitié que ça se dit des hommes” (Sperantia).

En fait, ces traductions ne sont pas absolument exactes. J'ai souvent entendu, en langage vulgaire, des expressions comme: *haram* (ou bien *halam*) *de tine*; *haram de mama lui*.

Le sens en est: „bravo, je t'en félicite; heureuse celle qui lui a donné naissance". Il s'agit presque toujours d'expressions ironiques. Il est facile de voir que le même sens est à la base de toutes les expressions citées: *haram de capul vostru*, par exemple, ne veut pas dire „malheur à vous", mais bien „bravo à vous" (ironique), puisqu'il est ajouté „il vous en cuirait si je n'étais pas là": le malheur est évité.

L'étymologie que l'on a toujours admise pour *haram*, et qui est assez claire pour les premiers sens, c'est t. *xaram* „chose interdite". Une locution comme *de haram a venit*, *de haram s'a dus* a même son correspondant exact en turc: *xaramdan gelen*, *xarama gitten*.

Mais cette étymologie ne peut pas être valable pour *haram* au sens de „bravo". Il s'agit donc, dans ce dernier cas, d'un autre original, notamment de gr. *χαρά*, qui veut dire „joie", et qui est employé dans différentes locutions exactement comparables à celles du roumain:

χαρά σ'έχεινες τις καρδιές που δέν άναστενάζουν „heureux les cœurs qui ne soupirent pas".

χαρά στην προκοπή του! „il en fait de belles!"

χαρά στην έρώτηση „belle question!"

χαρά σ'έκείνο τό βουνήσιο που άπαντήσουν στο δρόμο τους „heureux le montagnard qu'elles rencontrent sur leur chemin".

(Les exemples, de même que leurs traductions, proviennent de H. Pernot, *Recueil de textes en grec usuel*, Paris, 1918, p. 20, § 7 et note 31, p. 30, § 3 et p. 108, n. 77.)

Comme on le voit par le second et le troisième exemple, le mot a en grec également une valeur ironique.

Entré en roumain, *χαρά* a rencontré d'une part *haram* < t. *xaram*, d'autre part *halal* < t. *xalal*. En turc, de même qu'en grec (*χαλάει* et *χαράμι*) et en bulgare (*xalal* et *xaram*), ces deux mots s'opposent l'un à l'autre; le premier veut dire „chose défendue, illicite", tandis que l'autre signifie „chose permise, licite". Le premier a influé sur la forme de *χαρά*, qui en a pris l'm final; quant au second, qui a lui aussi influé sur *χαρά*, puisque nous avons la variante *halam* (voir Șăineanu, *Influența orientală*, I, 199: *halam de cumătru! aiurusum să-i fie*

„bravo à mon compère"; *așa căsnicie... halam să le fie* „c'est fameux comme ménage"), il semble que le sens en ait été modifié par la concurrence de *χαρά*; en effet, t. *xalal* veut dire „chose permise, légitime", et la transition vers le sens roumain de „bravo, mes félicitations" (voir les exemples dans le dictionnaire de l'Académie) ne s'explique pas facilement par une évolution spontanée; ce sens est exactement celui de gr. *χαρά*. Il est juste d'ajouter qu'en grec *χαλάει σου* veut dire „que cela te porte bonheur, grand bien te fasse!".

Il reste à examiner une troisième acception de *haram*, notamment celle de „rosse, animal entêté, etc.". L'explication courante, qui n'est pas invraisemblable, y voit un développement du sens „gain illicite": *vită de haram* „animal gagné de manière illicite" a pu devenir „animal qui ne vaut pas grand'chose". Mais rien ne s'oppose à y voir une influence de gr. *χαρά* encore. On a pu dire *haram de cal!* au sens de „si ce n'est pas malheureux d'avoir un pareil cheval" devenu ensuite apostrophe insultante: *di! haram!* „i! rosse!" et ensuite substantif: un *haram de cal* „une fichue rosse".

imbiesi

Imbicsi veut dire „remplir, bonder, bourrer". Il a la variante *imbăcsi*. Ce serait un composé de *în* + *bicsi*; ce dernier mot est traduit par „bourrer, enfoncer en pressant". On renvoie encore à *imbegsi* (*a se*) „se bourrer de coups", composé lui-même de *begsi* „se donner des coups de poing".

Je propose comme origine de tous ces mots gr. *μπήγω*, *έμπήγω*, aor. *έμπηξα* „enfoncer, ficher". Le préfixe grec *έν* a été reconnu et rendu par *în*-. La seconde voyelle a été rendue par *e*, susceptible, après une labiale, de devenir *ă*, qui lui-même peut être transformé en *i*.

ințesa

Dans le deuxième volume du *Bul. Philippide*, M. Iordan discute l'étymologie du verbe roumain *ințesa* „bourrer" (p. 198 ss.). Après avoir éliminé les explications déjà proposées

par d'autres linguistes, M. Iordan propose un original reconstruit **inŭsta*, qui serait dérivé de roum. *ŭstă* „tête“.

Je crois qu'il faut partir, plus simplement, de v. sl. *čestŭ* „épais“, qui a aujourd'hui des représentants comme bg. *čest*, s.-cr. *čest* „épais, dense“. Pour le changement de *č* en *ts*, on peut comparer roum. *ŭsală* de sl. **česalo*: Tiktin cite slov., s.-cr. *česalo*, mais le mot est attesté, sous la même forme, en bulgare; le même auteur explique le *ts* roumain par assimilation à l'*s* suivant. J'ajoute qu'il existe d'autres variantes: en dehors des formes citées par Tiktin, je connais *cișală* — et le verbe *cișela* — que j'ai souvent entendu en Valachie. On pourrait penser à une assimilation inverse, mais le slave connaît bg. *češel*, s.-cr. *česalj* etc., qui suffisent pour expliquer *cișală*. Voir encore les variantes *cersală* (Acad.; ajouter Marian, *Hore*, 85 et 93) et *săceală*, qui prouvent que le groupe *čes-* faisait difficulté.

Pour les changements ultérieurs, je suis d'accord avec M. Iordan (puisque l'évolution du mot a dû être la même, que l'on parte de roum. *ŭst-* ou de sl. *čest-*), sauf que j'accorderais peut-être une plus grande importance à l'analogie de roum. *indeșă* „bourrer“ et même de *ŭse* „tisser“.

-li

Il existe en roumain un certain nombre de verbes terminés en *-li*. Faisons abstraction des exemples comme *năvăli*, qui est emprunté au v. sl. *navaliti*, *ocoli* de v. sl. *okoliti* (à moins qu'il n'ait été tiré en roumain même de *ocol*), *căciuli*, dérivé de *căciulă*, etc. Il s'agit là de dérivés verbaux en *-i* ou d'emprunts qui n'ont rien de curieux. Mais d'autres exemples ne peuvent être expliqués que comme des dérivés à l'aide d'un suffixe *-li*, qui n'a jamais encore été signalé:

bășcăli „se moquer de“ (il existe un substantif *bășcălie* „moquerie“, mais il semble qu'il ait été tiré du verbe; j'ai proposé une autre hypothèse pour l'origine du substantif, *BL*, II, 127).

bergheli (*a se*) „se faner, vieillir“ (manque dans les dictionnaires).

beșteli „rabrouer, bafouer“ (sans étymologie; M. Drăganu *DR*, VI, 263, renvoie à hongr. *bestya* < lat. *bestia*).

borghili „découper la viande“ (sans étymologie).

bosoli „presser“ (sans étymologie).

cărcăli, *cărcăli* „bousiller, gâcher le travail; rôtir superficiellement“ a été expliqué par M. Pușcariu, *DR*, II, 595 s., par s.-cr. *kăkaliti* „fienter“, croisé en partie avec *părpăli*. L'écart sémantique n'est pas difficile à combler.

cășcăli „saveter, gâcher“ (sans étymologie).

cepli, *șepeli*, *șupeli* „zézayer“, expliqué par ruth. *šepeljat'*, ce qui n'est pas absolument convaincant: *cepli* est bien plus répandu que *șepeli*.

chercheli, *chirchili*, *chiurchiuli* „s'enivrer“ est expliqué comme une déformation de *pili* (cf. *BL*, II, 181), mais ce dernier est sûrement récent en roumain; M. Drăganu, *DR*, VI, 269, explique *chercheli* par le hongrois.

cicăli „chicaner, quereller“ (dérivé de lat. **cicala*, Pușcariu, *Rev. Fil.* I, 269 s.), mais comment expliquer l'absence du rhotacisme? D'autre part, M. Drăganu, *DR*, VI, 270, propose hongr. *csihol-* „kläffen“).

cicili „faire reluire“; on renvoie soit à *cicea* „gentil“ (mot enfantin), soit à s.-cr. *ŭkaliti*, pol. *czyszcic* „polir“ (cette dernière hypothèse, qui est celle de Tiktin, laisse intacte la question du suffixe).

cimili, *ciumili*, etc. „poser des devinettes“ (plusieurs explications, dont aucune n'est convaincante).

ciorcioli „salir, rouler dans la boue“, expliqué dans le dictionnaire de l'Académie par *ciorciol* „grappe, paquet de crasse“ (voir encore Pușcariu, *DR*, VI, 309 s.; étymologie peu probable).

cișmoli „manger salement, mâchonner, travailler au ralenti“ (sans étymologie).

ciuciuli, *ciocioli* „mettre en boule, rouler“ (plusieurs étymologies, dont une de moi-même, *BL*, II, 140, mais aucune n'est certaine).

ciufuli „ébouffier, emmêler“ est considéré comme dérivé de *ciuf* „tignasse“.

ciuguli, ciogoli, etc. „picorer“ a été expliqué par *cioc* „bec“ ou par hongr. *csögölni*, etc., mais ces hypothèses sont peu probables.

ciumeli, ciumuli „picoter“ (sans étymologie).

cocoli, gogoli „emmitoufler, choyer“, donné pour dérivé d'une onomatopée *coc-*.

coteli „fouiller“, dérivé de *cota* (= *căuta*), suivant M. Candrea.

cotili „lécher, nettoyer“ (sans étymologie).

drāmali, dīrmoli „torturer, chiffonner“, *dermeli* „apprivoiser“, expliqué par tch. *drmoliti* „marcher à petits pas“ (Bogrea, DR, IV, 811).

fārfāli (a se) „se pavanner“, expliqué comme résultant d'un croisement entre *forfoi* et *fāli* (DA), ce qui n'est qu'un pis-aller; v. encore *fīrfāli* „dire des bêtises“ (Iordan, Bul. Philippide, II, 190), *fārfāli* „bavarder“ (ibid).

ferfeli, enregistré par le dictionnaire de l'Académie, qui renvoie à *terfeli*; voir encore Lacea, DR, IV, 783, qui traduit *ferfeli* par „abîmer, salir“ et qui l'explique par *terfeli*.

feșteli „salir“, considéré à tort comme emprunté au hongr. *festeni* „teindre“.

gāgāli „gazouiller, cacarder“ (onomatopée).

geveli, gevāli „se lamenter“ (sans étymologie).

ghiosoli „tourmenter“ (sans étymologie; voir un essai de M. Drăganu, DR, V, 364).

giugiuli „caresser“ (onomatopée, suivant Tiktin).

gomoli „caresser“ (sans étymologie).

guguli „caresser“ (sans étymologie).

guguli „roucouler“ (onomatopée).

hārtāpāli „déchirer, mettre en lambeaux“, expliqué par *hartan* „lambeau“ ou par *harta-partā* „en pièces“.

hātrācāli „remuer (l'eau dans un vase)“ (sans étymologie).

hāuli „hurler“ (onomatopée).

herdeli „faire, fabriquer“ (sans étymologie).

honcāli (a se) „se luttiner“ (sans étymologie).

imbodoli „emmailloter, emmitoufler“ (le mot a de très nombreuses variantes, avec des terminaisons différentes; on le tient pour un dérivé de *bondă* „sorte de vêtement“).

infofoli „emmitoufler“ (sans étymologie).

invircioli „enrouler, entortiller“, dérivé de *vīrciol* (?).

jerpeli „râper, dégueniller“ (sans étymologie).

jumuli „plumer“ (sans étymologie; Philippide, Orig. Rom. II, 743, compare alb. *humëlloj* „je détruis“).

māguli „flatter“, expliqué par v. sl. *maguliti*, qui n'est attesté que par conjecture.

migāli „travailler lentement, avec méticulosité“, on renvoie à *mic* „petit“ ou bien à v. sl. *migalivū* „mobilis“.

mīzgāli, mīzgāli „barbouiller“, on l'explique par *mīzgā* „sève“ ou bien par pol. *mazgac* „barbouiller“.

morfoli „mâchonner“ (sans étymologie; Bogrea, DR, IV, 835, renvoie à ruth. *merfeliti*).

moqmoli „trainer, travailler lentement“ (sans étymologie).

motofoli, motofāli „rouler dans la boue, salir“ (Candrea; sans étymologie).

mototoli „mettre en boule, froisser“, cf. *mototol* „boule“ (qui peut être déverbatif); Șăineanu renvoie à *motoc* „chat“, Tiktin à sl. *motati* „dévider“ et M. Candrea à ruth. *motoliti*.

mozoli „mâchonner, salir“, dérivé par Șăineanu de tch. *mozoliti* „fatiguer“ et par M. Candrea de ruth. *mozoljuvaty*.

nāduli, neduli „tendre vers, s'efforcer“ (sans étymologie).

pācāli, pīcāli „tromper, duper“, dérivé de *Pācālā* (personnage de conte), mais c'est peut-être l'inverse qui est vrai (v. Pușcariu, DR, I, 238).

pārpāli, pīrpāli, pīrpāli, perpeli „rôtir superficiellement“, expliqué par sl. (s.-cr., slov., bg.) *pripaliti* „allumer“ (explication admissible, à la rigueur).

pāstrāgāli (a se) „faire des culbutes“, Tiktin songe à *ro-stogol*, à s.-cr. *strovaliti* et à *prostogol*.

pātuli „fouler aux pieds, abaisser“ (sans étymologie).

perpeli (a se) „se tracasser, être sur le gril“, on y voit le même mot que *pārpāli*.

perpeli, sous l'unique forme du participe *perpelit* „dégue-nillé, râpé“, on y voit une variante soit de *pārpāli*, soit de *pīrpīriu* „pauvre“.

piguli „plumer“, dérivé par Şăineanu de *pic* „goutte“.
râscoli „bouleverser, déranger“, tiré par les auteurs de dictionnaires de sl. *raskoliti* „fendre“.

rostogoli „rouler“, expliqué par Tiktin comme un dérivé de *rostogol* „culbute“ (qui pourrait aussi bien être un déverbatif), de sl. *raz* + *trūkolo*.

scofeli „fouiller“ (sans étymologie).

scorboli (manque chez Tiktin), *scorboli* (Candrea, Şăineanu), *scormoli*, variantes de *scormoni* „fouiller“, que l'on met en rapport avec *scurma* „creuser en grattant“.

scrijeli, *scrijela* „gratter“, expliqué par s.-cr. *krīška* „tranche“.

șterpeli „chipper, voler“, Tiktin renvoie à all. *stibitzen* et à r. *ščerbit*.

sucăli „ennuyer, tracasser“, où l'on voit un dérivé de *sucă* „bobinoir“ (il vaudrait mieux partir de *suci* „tordre“).
șutuli, *șutuli* „flatter, séduire“ (sans étymologie).

tăvăli „rouler, salir“, considéré par Tiktin comme un représentant de sl. *valiti* et tiré par M. Candrea de s.-cr. *tavoljiti* „mener une vie pénible“.

terfeli „salir“, on songe à *tearfă* „lambeau, guenille“ ou à hongr. *tréfální* (Bogrea, DR, IV, 853).

tîndăli „perdre son temps, travailler lentement“, expliqué par *Tîndală* (personnage de conte), mais l'inverse peut être vrai; on rapproche aussi all. *tândeln*.

vînzoli, *vînjoli* „mettre sens dessus-dessous“, Şăineanu rapproche le v. sl. *vopze* „funiculus“.

viscoli, *vicoli* „souffler en tempête, neiger en tempête“, considéré comme dérivé de *viscol*, *vicol*, qui est peut-être déverbatif de *viscoli*.

zgribuli „trembler de froid“, expliqué par Tiktin comme dérivé de v. sl. *grubû* „dorsum“.

zmîngăli „barbouiller“, rapproché de *mînji* ou de *mîzgăli*.
zvîrcoli (a se) „se tordre, se rouler“, que Tiktin compare à slov. *zvreti*, *svrkniti*, etc., M. Drăganu (DR, VI, 303 s.) à hongr. *vergel-* et M. Candrea à bg. *vărgaljam*.

Tous ces mots ont plusieurs caractéristiques communes. D'abord ce sont tous, sauf *hărtăpăli*, *hătrăcăli*, *motofoli*, *mototoli*,

păstrăgăli, *rostogoli*, des mots de trois syllabes (*îmbodoli*, *înofoli*, *învîrcoli*) ont bien l'air de contenir le préfixe *în-*, *îm-*. Ensuite, la plupart d'entre eux ont la même voyelle dans les deux premières syllabes:

băscăli, *bergheli*, *beșeli*, *bosoli*, *cărcăli*, *cășcăli*, *cepli*, *chercheli* (*chîrchili*, *chiurchiuli*), *cicili*, *cimili*, *ciorcioli*, *ciocmoli*, *ciuciuli* (*ciocioli*), *ciufuli*, *ciuguli* (*ciogoli*), *ciumuli*, *cocoli* (*gogoli*), *drămăli* (*dermeli*), *fărfăli*, *ferfeli*, *feșeli*, *găgăli*, *geveli*, *ghiosoli*, *giugiuli*, *gomoli*, *guguli* (deux mots différents), *hărtăpăli*, *hătrăcăli*, *herdeli*, (*îm*)*bodoli*, (*îm*)*fofoli*, *jerpeli*, *jumuli*, *mîzgăli*, *morfoli*, *moșmoli*, *motofoli*, *mototoli*, *mozoli*, *păcăli* (*pîcăli*), *părpăli* (*pîrpăli*, *perpeli*), *păstrăgăli*, *perpeli* (deux mots différents), *rostogoli*, *scorboli*, *șterpeli*, *șutuli*, *tăvăli*, *terfeli*.

Les voyelles ne diffèrent que pour:

borghili, *cicăli*, *ciumeli*, *coteli*, *cotili*, *hăuli*, *honcăli*, (*în*)*vîrcoli*, *măguli*, *migăli*, *năduli* (*neduli*), *pătuli*, *piguli*, *râscoli*, *scofeli*, *scrijeli*, *sucăli*, *tîndăli*, *vînzoli*, *viscoli*, *zgribuli*, *zmîngăli*, *zvîrcoli*, et pour quelques variantes des mots cités ci-dessus. Encore est-il possible d'entrevoir, ça et là, les raisons phonétiques qui ont amené une différenciation, par exemple dans le cas de *zmîngăli* pour **zmăngăli*.

Souvent les consonnes initiales des syllabes concordent elles aussi: *cărcăli* (*cîrcăli*), *cășcăli*, *chercheli* (*chîrchili*, *chiurchiuli*) *cicăli*, *cicili*, *ciorcioli*, *ciuciuli* (*ciocioli*), *cocoli* (*gogoli*), *fărfăli*, *ferfeli*, *găgăli*, *giugiuli*, *guguli* (deux mots), (*în*)*fofoli*, *moșmoli*, *părpăli* (*perpeli*, *pîrpăli*, *pîrpăli*), *perpeli* (deux mots).

On peut deviner enfin une tendance à faire concorder les consonnes qui ferment les deux premières syllabes, là où ces syllabes ne sont pas ouvertes: *bergheli*, *borghili*, *cărcăli* (*cîrcăli*), *chercheli* (*chîrchili*, *chiurchiuli*), *ciorcioli*, *dîrmoli* (*dermeli*), *fărfăli*, *ferfeli*, *herdeli*, (*în*)*vîrcoli*, *jerpeli*, *morfoli*, *părpăli* (*pîrpăli*, *pîrpăli*, *perpeli*), *perpeli*, *scorboli*, *șterpeli*, *terfeli*, *zvîrcoli*. On peut dire que la consonne qui termine la première syllabe fermée est, pour la plupart des mots, *r*. Il s'agit, par conséquent, d'un redoublement incomplet, du type de lat. *curculio* ou de gr. *μοῦμῶω*.

Pour ce qui est de la signification, on peut remarquer que les mots cités forment quelques groupes bien définis:

„lécher“, „mâchonner“, „rouler, rouler dans la boue, salir“: *ciorcioli, cioșmoli, ciuciuli, cotili, feșteli, mîzgîli, morfoli, motofoli, mototoli, mozoli, rostogoli, tăvăli, terșeli, zîmgăli*.

„déchirer“, „râper“, „(se) tordre“: *ferșeli, hărtăpăli, învîrcioli, jerpeli, perșeli, scrijeli, zvîrcoli*; peut-être aussi *borghili*.

„gâcher le travail, travailler au ralenti“: *cărcăli, cășcăli, cioșmoli, migăli, moșmoli, tindăli*.

„caresser“, „choyer“, „emmailloter“: *cocoli, giugiuli, gomoli, guguli, îmbođoli, înfofoli, măguli, șutuli*.

„picorer“, „picoter“, „plumer“: *ciuguli, ciumeli, jumuli, piguli*.

„ébouffier“, „fouiller“, „bouleverser“: *ciufuli, coteli, drămăli, hătrăcăli, rășcoli, școfeli, școrboli, vînzoli*; „se luttiner“: *honedli*.

„se moquer“, „tromper“ ou „quereller“, „tourmenter“: *bășcăli, beșteli, cicăli, ghiosoli, păcăli, perșeli, sucăli*.

cris des oiseaux: *găgăli, guguli*; autres onomatopées: *cepele, hăuli*.

Passons maintenant à la question des étymologies. On a vu que la plupart des mots en *-li* cités ici attendent encore une étymologie certaine. Quelques-uns sont tirés d'onomatopées. Pour d'autres, on a proposé des explications de fortune, que l'on accepterait à la rigueur si les mots étaient considérés isolément. Mais dès que l'on regarde la liste entière, on se rend compte qu'il est inutile de chercher une explication par le tchèque pour *mozoli*, par exemple, tant que l'on ne peut expliquer en même temps *moșmoli, cioșmoli*, etc.

Il est certain que la plupart des mots cités, sinon tous, sont formés à l'aide d'un suffixe expressif *-li* et qu'ils ont un caractère imitatif. Bon nombre ont un radical également expressif, ce qui a été prouvé par les répétitions et les redoublements énumérés. Quelques uns ont peut-être leur origine dans un mot du vocabulaire courant, qui a été modifié de manière à rendre un bruit ou un geste, voir par exemple *școbeli* „fouiller“, tiré par plaisanterie de *școbi* „creuser“; de même

il n'est pas exclu que *șterpeli* vienne de *șterge* „essuyer, effacer“ et „voler“ (sens argotique). Mais ce sont là des faits qui, pour le moment, n'ont aucune chance d'être prouvés.

La valeur expressive de la consonne *l* provient de son double caractère de liquide et de spirante (cf. Grammont, *Traité de phonétique*, 388 s.). Pour les mots qui veulent dire „mâchonner“, par exemple, cette explication me semble évidente. De là on passe facilement au sens de „rouler“, d'une part, „salir“ d'autre part. On n'ira pas plus loin dans cette voie, pour le moment.

-ligă, -lugă, etc.

Un autre suffixe qui n'a jamais été signalé est *-ligă*. Il semble que l'on doive le mettre en rapport avec le suffixe verbal *-li* précédemment discuté. De même que les mots en *-li*, la plupart des mots terminés en *-ligă* ont un radical de deux syllabes, contenant toutes les deux la même voyelle et parfois la même consonne:

cataligă, catalică, cătăligă, cătălică, catarigă (employé uniquement au pluriel) „échasse“. On le met en rapport avec *catarig* „adolescent“ et on le fait dériver de bg. *katerjaga* „échelle“, ce qui laisse évidemment beaucoup à désirer.

cercheligi, cîrchiligi (pl.) „buisson brouté par les chèvres“; le *DA* renvoie à hongr. *csereklye* „branches sèches tombées“.

cimiligă, cimilică, cimileagă, etc., formule employée au commencement des devinettes, cf. *cimili* ci-dessus, p. 91.

mămăligă „polenta“; on a voulu l'expliquer par bg. *mamuli* „maïs“, mais ce dernier mot est sûrement lui-même un mot d'emprunt.

săpăligă „petite houe“ a tout l'air d'être un diminutif de *săpă* „houe“.

șepeligă, șepligă „écharde“ semble être un diminutif de *șeapă* „pal“.

Il faut ajouter un mot à terminaison masculine, *-lig*:

hăpălig „échalas“ (sans étymologie).

Il est bien plus difficile de rendre compte de *cîrlig* „crochet“ et de *bîrliga* „retrousser“. Il y a pourtant un dérivé verbal qui peut avoir été fait sur un mot en *-ligă*, perdu depuis:

chîfligi „broyer“, v. Iordan, *Bul. Philippide*, II, 172.

Voir encore *titiliga* „jouer de la flûte“, rapproché par Tiktin de *telincă* „flûte“.

Il y a ensuite quelques mots terminés en *-lugă* qui semblent bien appartenir à la même formation:

făfălugă „bouffon; mauvaise plaisanterie“ (sans étymologie).

păpălugă, *papalugă*, *paparuddă*, *păpărudă*, etc. „coccinella septempunctata“; „bohémienne qui danse habillée uniquement de feuilles, pour attirer la pluie“. Pour les essais d'explication, v. Bogrea, *DR*, IV, 837 s.:

săpălugă, variante de *săpăligă* cité ci-dessus.

zvîrlugă „anguille“, qui est mis en rapport avec *zvîrli* „jeter“.

Enfin deux mots à terminaison masculine, *-lug*:

făfălug „rouleau pour soulever les roues d'un moulin“ (sans étymologie).

tăvălug, *tăvăluc*, etc. „rouleau“, dérivé sans doute de *tăvăli*, discuté ci-dessus, p. 94.

Ce dernier mot a une variante *tăvălog*, qui rappelle une série de mots terminés en *-log*, *-loagă*:

fofolog, *fonfolog* „qui marche gauchement, benêt“; „cane-ton“; „touffe de poils“ (onomatopée, suivant le *DA*; dérivé de *fomf*, suivant M. Pușcariu, *W. Jb.*, VIII, 202).

nătălog „niais“, rapproché de *nătărau* (même sens) par M. Pascu, *Sufixe*, 214.

pisălog „mortier, pilon“ de *pisa* „piler“.

pripăloagă „putain“, expliqué comme dérivé de *pripăși* „venir se fixer“ (en parlant d'un étranger) par M. Pascu, *ouvr. cit.*, 215.

sfîrloagă „mauvaise chaussure“. Inexpliqué; Tiktin rapproche *zvîrli* „jeter“.

taftalog, *troftolog* „gros bouquin“, expliqué par gr. *ταυτολόγος* (étymologie plausible).

tăpăloagă, *tăpălagă*, *tapalog* „chaussure grossière, grand pied“; (sans étymologie; il existe des variantes commençant par *tălp-*, où il faut voir une influence de *talpă* „semelle, plante des pieds“).

tăpălog „qui a de gros pieds“.

terfelog, *terfeloagă* „vieux bouquin, papier sale, femme de mauvaise vie“ (v. Lacea, *DR*, IV, 783), de *terfel*, pour lequel voir ci-dessus, p. 94.

tontolog „imbécile“ (Pascu, *ouvr. cit.*, 214) de *tont* (même sens).

vîrcilog „tourbillon d'eau“ (M. Pascu, *ibid.*, l'explique par *vîrciorog*; c'est sans doute un dérivé de *în-vîrți* „tourner“).

On a vu ci-dessus que *cimiligă* a une variante *cimileagă*; il existe d'autres mots présentant la même terminaison:

cepeleag „bègue, qui zézaie“, voir *cepel* ci-dessus, p. 91.

terteleag, *terteleac* „troquet“ (sans étymologie)¹.

Je pense que tous ces suffixes sont sortis de verbes en *-li*, dont le caractère imitatif a été exposé ci-dessus. Pour les mots cités ici, ce caractère est encore plus évident: il suffit de regarder le sens, pour s'en rendre compte. Il n'est pas étonnant que nous ne puissions trouver partout le verbe primitif, puisque nous savons que les mots expressifs sont sujets à se renouveler très souvent. On a pu voir ici bien des exemples qui sont assez mal attestés et peu connus: après avoir mené une vie éphémère, ces mots ont été remplacés par d'autres du même type. Seuls les mots qui ont reçu un sens technique (tel *mămăligă*) ont été conservés et généralisés.

mangosit

Mangosit semble être un participe passé. Il a le sens de „propre à rien, incapable“. Il a été expliqué par gr. *μαγκέω* „se comporter comme un polisson“ (Tiktin) ou bien par slov. *mangovati* „paresser“. Le premier ne concorde pas pour la forme, tandis que le second est trop loin du roumain.

¹ Pour les mots à suffixe *-log* et *-leag* je n'ai pas opéré un dépouillement complet du dictionnaire.

Le seul verbe grec dont la forme concorde suffisamment avec *mangos* est *μαγγώνω*, aor. *ἐμάγγωσα* „presser, épuiser“.

mesa

On ne trouve pas dans les dictionnaires roumains le mot *mesa*, qui figure dans les expressions familières *a băga mesa* „mettre quelqu'un dans le pétrin, faire arrêter“; *a cădea mesa* ou *a intra mesa* „être attrapé, se faire arrêter“, etc.

Il s'agit d'un mot d'origine grecque, voir par exemple H. Sarafidi, *Dictionar grec-român*, Constanța, 1935, s. v.: *τὸν ἔχωσαν μέσα* „on l'a arrêté“, *τὸν ἔβαλε μέσα* „il l'a roulé“. *Méσα* veut dire littéralement „dedans“; pour le changement de sens, on peut comparer fr. *dedans*, dans l'expression *mettre dedans*; *dedans* est employé couramment aux jeux de cartes: *il est dedans* „il n'a pas rempli son contrat“. J'ai l'impression que *mesa* est entré en roumain d'abord dans le langage des joueurs de cartes, c'est à dire que son évolution serait, du moins en roumain, parallèle à celle de fr. *dedans*.

mînuri

Le substantif *mînă* a le pluriel *mî(i)ni* et aussi, dans différents parlers, *mînuri* (v. la carte publiée par S. Pop-E. Petrovici, *O hartă a graiului*, extras din *Tara Birsei*). Puisque la forme ancienne du nom est *mînu* (lat. *manus*), on pourrait croire que *mînuri* est un pluriel en *-uri*, fait sur *mînu*, comme *lucruri* sur *lucru*, bien que *mînu* soit féminin. C'est à peu près l'hypothèse faite par MM. Pop et Petrovici (*art. cit.*, p. 6): le singulier *mîn* est devenu, par analogie avec la grande masse des féminins, *mînă*; le pluriel, étant moins souvent utilisé, a été conservé tel quel, pendant un certain temps; ensuite il a fallu tout de même l'uniformiser, et cela s'est fait à l'aide de la terminaison *-uri*, qui „s'y prêtait admirablement“, à cause de sa ressemblance phonétique avec la finale *-u*.

Il s'agit de s'entendre: le fait d'être souvent employée peut amener l'abrègement d'une expression (alle. *moyn* < *guten Morgen*), parce que l'interpellé sait à peu près d'avance ce

qu'on va lui dire, et il n'est pas nécessaire de prononcer de façon très nette; par contre, lorsqu'il s'agit de transformations morphologiques, d'uniformisation surtout, les mots qui résistent le plus longtemps sont toujours les mots les plus employés, parce leur forme aberrante est trop bien ancrée dans l'esprit pour qu'elle puisse être remplacée. C'est pourquoi les verbes supplétifs ou irréguliers sont partout les plus employés, les adjectifs ayant conservé des degrés de comparaison anormale sont ceux dont on use à chaque instant, etc.

L'explication de *mînuri* par l'analogie de *lucruri*, etc. contredirait le principe que j'ai posé dans mon étude sur la formation du neutre en roumain (*Romania*, LIV, 249 s.), puisque non seulement un féminin recevrait la caractéristique du neutre (ce qui peut arriver, mais sous certaines conditions, v. l'*art. cit.*), mais encore nous aurions là une réfection du pluriel pour un substantif dont le pluriel est très souvent employé. *Mînă* est en effet un des mots dont on a le plus souvent l'occasion d'employer le pluriel, et c'est justement pourquoi nous ne pouvons admettre qu'il ait été refait sur le singulier.

Les auteurs cités précisent que le pluriel *mînuri* paraît à peu près là où l'*u* final a été conservé jusqu'à ce jour, ce qui prouverait que le nouveau pluriel a été fait sur la forme en *-u*. Il serait intéressant de pouvoir vérifier cette affirmation, ce qui malheureusement ne peut pas encore être fait (la carte citée ne contient pas tout le territoire daco-roumain et nous n'avons pas encore de carte sur laquelle on puisse étudier le cas de *-u*).

De toute façon, je crois que *mînuri* doit être expliqué autrement. C'est, à coup sûr, une forme récente, puisque les anciens textes ne la connaissent pas. On y trouve en revanche le pluriel déterminé *mînule*, qui est fait de façon normale, sur l'ancien pluriel indéterminé *mînu*, et cette forme subsiste encore, par exemple en Bucovine (point 395), en Transylvanie (points 100, 102) et en Bessarabie (440, 454, 647, 658, 667, 669, 672).

Cette forme est entièrement isolée, le roumain ne possédant aucun autre pluriel en *-ule*. Elle a été donc rapprochée des formes, très fréquentes, en *-urile* (de *-uri*, suivi de l'article

-le), prononcées la plupart du temps *-urle*. *Minurle* est attesté, sur la même carte, en Bucovine (points 365, 385), en Moldavie (214) et en Transylvanie (228, 349; il est très probable qu'il existe dans le Nord de la Transylvanie, partout où la carte ne contient que la forme indéterminée, *mînuri*). Par conséquent *mînuri* a été refait sur *mînurle* (dû à la confusion de *-ule* avec *-urle*), d'après la proportion *lingur(i)le*: *linguri* ou *lucur(i)le*: *lucruri*. Cela est rendu probable par le fait que la zone de *mînurle* est voisine partout de la zone *mînule*. La Bessarabie est restée au stade *mînule*, par suite elle ne connaît pas *mînuri* non plus.

mirosi

Ce verbe, qui veut dire „fleurer, sentir“ a été expliqué par v. sl. *mirosati* „oler“, qui représenterait gr. *μυρίσσω* (Tiktin et Candrea); il semble être pris par Șăineanu pour un dérivé roumain de *miros* „odorat, parfum“; quant à ce dernier mot, il est expliqué soit comme un déverbatif de *mirosi* (Tiktin et Candrea), soit comme un représentant de gr. byz. *μύρος* (Șăineanu).

Le prétendu v. sl. *mirosati* est un mot attesté dans un texte du XVI^e s. et il attend lui-même des explications, puisque gr. *μυρίσσω* devait donner en slave *mirisati* (qui est attesté, du reste, en serbe et en bulgare). La forme roumaine est répandue sur tout le territoire daco-roumain et elle est attestée dès les premiers textes. Quant à *μύρος* (ou plutôt *μύρον*), il devait donner en roumain *mir* „saint chrême“.

Mirosi s'explique par gr. *μυρόω*, aor. *ἐμίρωσα* „embaumer, parfumer, oindre“; le sens de „parfumer“ est connu en roumain. Le substantif *miros* vient peut-être de *mirosi* (pour la forme correspondante *mîris* en s.-cr., voir Vaillant chez Mazon, *Mél. Vendryes*, p. 267, n. 1.). Mais la variante *mîros* peut être grecque: gr. *μύρωσις* „onction“ (le sens fait difficulté, mais on a rapproché sans doute *mirosi*). Enfin, il est possible que la forme slave citée ci-dessus soit d'origine roumaine, puisque le sens concorde, lui aussi, avec celui du verbe roumain.

monedă

Le mot courant pour désigner la „monnaie“ en roumain, c'est *monedă*. L'officialité s'efforce à le remplacer par la forme latine *monetă*, qui, jusqu'à présent, n'a pas réussi à s'implanter dans le langage parlé. L'étymologie de *monedă* n'est pas fournie par les dictionnaires: Tiktin ignore le mot (ce qui prouve qu'il le tenait pour un emprunt récent au latin). Șăineanu omet d'en préciser l'étymologie et Candrea l'explique par le latin *moneta*. En fait, *monedă* ne peut venir que du grec *μυνέδα*, emprunté au vénitien, cf. Sandfeld, *Ling. balkanique*, 55.

-oaie

Dans mon livre *Nom d'agent et adjectif en roumain*, p. 100, j'ai expliqué le suffixe roumain *-oi* par le féminin *-oaie*, qui représenterait lat. *-onia*. (Voir aussi Jokl, *Linguistisch-kultur-historische Untersuchungen*, 243 s.) Dans le compte-rendu qu'il a fait à mon volume, M. Densusianu (*GS*, IV, 407) oppose un fait phonétique: *o* suivi de *n* devient en roumain *u*, par conséquent *-onia* devait aboutir à *-uie*. Nous n'avons, il est vrai, aucun mot latin en *-on-* conservé en roumain, pour en déduire quel était le traitement normal de ce groupe (le cas de *gutui*, soit-disant représentant de *cydoneus*, a été discuté ci-dessus); mais *n* mouillé a altéré la voyelle précédente dans *intîi* de **antaneus*, tout comme *n* normal (*bătrîn* < *veteranus*). On peut en déduire qu'il devait également changer *o* en *u*, puisque l'on a des exemples comme *bun* < *bonus*.

Mais justement l'exemple de *a* suivi de *n* mouillé n'est pas concluant. Tandis que *a* suivi de *n* a été changé sans exception en *i*, *a* suivi de *n* mouillé est devenu dans une large partie du daco-roumain *ă*: aux roum. littéraires *intîi*, *calcîi*, *căpătîi*, etc., de **antaneus*, *calcaneum*, **capitaneum*, correspondent les formes moldaves *intăi*, *calcăi*, *căpătăi*. Cela prouve que le traitement des voyelles diffère suivant qu'elles étaient suivies de *n* ou de *ă*, et par conséquent nous ne pouvons admettre comme un fait prouvé le changement de *on-* en *u*. Et comme *-oaie* ne peut en aucune façon être expliqué autrement

que par *-onia*, il faut admettre que *o* suivi de *n* mouillé n'a pas été transformé en *u*.

ochian

Roum. *ochian* „longue-vue, lunette“ a toujours été expliqué comme un dérivé de *ochi* „oeil“, mais le suffixe fait difficulté. Je crois qu'il faudrait partir de it. *occhiale* „longue-vue“, qui a été également emprunté par le grec (οχιάλι). La forme **ochiale* a pu être prise pour un pluriel; le singulier refait devait être **ochial* (voir, pour cette sorte de réfections, *BL*, I, 14 s.). Mais il y a une catégorie de mots populaires qui ont le pluriel en *-le* et le singulier en *-n* ou *-nd*: *caftan*, pl. *caftale*, etc. (v. *art. cit.*, 31). Sur **ochiale* on a donc pu refaire un singulier *ochian*, et cela d'autant plus que le roumain ne connaît pas de suffixe populaire *-al*; par contre, il a un suffixe *-an*, assez répandu (le moldave, en utilisant le féminin *-ană*, a refait sur le pluriel un nouveau singulier *ochiană*). Le sens de „oeil“ étant apparent, on a dû sentir le besoin de tirer au clair le suffixe.

-osi

Un suffixe verbal qui n'a jamais été signalé. On connaît de nombreux verbes d'origine grecque terminés en *-osi* (représentant des verbes grecs en *-όνω* (*-ónō*), aor. *-ωσα*, par exemple:

afierosi „consacrer“: gr. ἀφιερώνω, aor. *-ωσα*.

catortosi „parvenir“: gr. κατορθώνω, aor. *-ωσα*.

haracosi „palissader“: gr. χαράκωνω, aor. *-ωσα*.

litrosi „délivrer“: gr. λυτρώνω, aor. *-ωσα*, etc. (voir aussi, ci-dessus, *fandosi*, *mangosi*, *mirosi*, et ci-dessous *scifosi*).

On explique parfois des verbes en *-osi* par des aoristes grecs en *-ησα*, par exemple *chindosi*, variante de *chindisi* „broder“ de gr. κεντῶ, κεντίζω, aor. *-ησα*; il est possible qu'il y ait eu des influences analogiques, mais en règle générale les verbes d'origine grecque en *-osi* reposent sur des aoristes en *-ωσα* (*chindosi* lui-même ne doit-il pas être expliqué par une intervention de κεντῶνω, aor. *-ωσα*, qui a le même sens que κεντῶ?). Les écarts

doivent être expliqués, la plupart du temps, soit par un intermédiaire slave (par exemple *chirdosi* „gaspiller“ semble venir non pas de gr. κερδίζω, mais bien de bg. *kerdosvam*, avec un changement de sens assez bizarre), soit par une dérivation roumaine (par exemple *folosi* „être utile“ ne vient pas de gr. φελῶ, mais bien de roum. *folos* „profit“).

A cette catégorie de verbes d'origine grecque, il faut ajouter les verbes dérivés en roumain même de thèmes terminés en *-os*; en dehors de *folosi* déjà cité, voir des mots comme:

argosi „mettre en interdit (un prêtre)“ de *argos* „interdit“.

dosi „cacher“ de *dos* „dos“, etc.

Ajoutons l'exemple de *poposi* „faire halte“, qui est dérivé de *popas* „halte“ et présente l'assimilation de la seconde voyelle par la première.

Mais il y a des verbes qui ne se laissent expliquer ni par le grec, ni par roum. *-os* + *-i*:

bolborosi „balbutier, gargouiller“ (onomatopée).

boscorosi „farfouiller“ (considéré par le *DA* comme une variante de *boscorodi* „marmotter“).

candosit (part. passé) „misérable“ (sans étymologie).

carvosi „gronder“ (sans étymologie).

chiflosi „écraser (en parlant des fruits)“ (Iordan, *Bul. Philippide*, 172).

chilfosi, *chirfosi* „rouler par terre“ (Id., *ibid.*, qui admet comme origine une onomatopée).

ciordosi „salir“ (sans étymologie).

circosi (*à se*) „travailler lentement“ (apparenté à toute une famille de mots sans étymologie).

cirnosi „hacher, mettre en pièces“ (sans étymologie; Candrea, *Encicl.*, l'explique par *cărnos* „charnu“).

clotosi, *coltosi* „déménager“ (expliqué par hongr. *költözni*, Drăganu, *DR*, IV, 754 s.).

cliposi „sommeiller“ (variante de *clipi*, *clipoci*, même sens).

cocorosi (*à se*) „faire la roue“ (dérivé de *cocor* „grue“).

cortorosi, *cotorosi*, *descotorosi* (*à se*) „se libérer, se débarrasser, fouiller“ (expliqué par bg. *kurtulivam* „sauver“ et par hongr. *kotorázni* „fouiller“, Pușcariu, *DR*, VII, 116).

ghibosi „êtreindre fortement“ (sans étymologie).

ghigosi, *bigosi* „entasser dans un sac, bourrer de coups“ (sans étymologie).

ghilosi (*a se*) „se laver au savon“ (expliqué par gr. *ἐλάω*, *DA*, mais plutôt dérivé de *ghili* „blanchir“, avec le suffixe *-osi*, que Tiktin qualifie de „eigentümlich“; Şăineanu dit „fréquentatif de *ghili*“).

gimbosi „tromper“ (sans étymologie, mais cf. *gimba* „attraper“).

imberdosit (part. passé) „surchargé“ (sans étymologie).

irosi „gaspiller“ (de gr. *φρῆαίνο* suivant le *DA* et Şăineanu; de gr. *ἀπτερόν*, suivant Tiktin).

mormorosi „marmotter“ (expliqué par *murmura* „murmurer“, croisé avec *bolborosi*, pour lequel voir ci-dessus).

pardosi „plancheier“ (sans étymologie).

torosi „bavarder“ (sans étymologie).

Il est probable que parmi ces mots il y en a qui ont une origine étrangère, mais la grande masse est constituée par des éléments dont on n'a pas trouvé et dont on ne trouvera probablement jamais d'étymologie précise. Ce sont pour la plupart des verbes employés dans une région limitée du domaine daco-roumain (et cela explique pourquoi à partir de la lettre *i* les exemples sont presque inexistantes: pour la fin du dictionnaire, le *DA* faisant défaut, on en est réduit à employer Tiktin seul, qui est bien moins fourni en mots régionaux).

-osi est sans doute un suffixe expressif, ce qui peut être prouvé de différentes manières: la forme même des verbes l'indique, puisque nous trouvons des radicaux faits la plupart du temps sur le même type que les verbes en *-li* traités ci-dessus (radicaux de deux syllabes, sauf *bolborosi*, *boscrosi*, *cocorosi*, *cortorosi*, *mormorosi*; voyelles répétées: *bolborosi*, *boscrosi*, *ciordosi*, *clotosi*, *cocorosi*, *cortorosi*, *mormorosi*, *torosi*; consonnes répétées *bolborosi*, *circosi*, *cocorosi*, *cortorosi*, *ghigosi*, *mormorosi*); quant au sens, il suffit de passer en revue la liste ci-dessus, pour voir qu'il s'agit surtout de verbes indiquant un bruit indistinct (*bolborosi*, *carvosi*, *mormorosi*, *torosi*), des actions répétées (*circosi*, *cliposi*, *ghilosi*, *ghigosi*), des actions désagréables (*chiflosi*, *chilfosi*, *ciordosi*, *cirnosi*), etc.

palton

Le vocabulaire traditionnel roumain ne connaît pas de substantifs terminés en *-o*. Le contact avec le français a donné au roumain des mots tels que *landau*, *bureau*, *écho*. J'ai déjà montré ailleurs que ces noms ont été adaptés à l'aide d'un *-u* ajouté, qui était détaché de l'article *-ul* ou du pluriel en *-uri* (voir *Romania*, LIV, 259; *BL*, III, 23).

Il semble pourtant que l'on ait envisagé d'abord une autre solution. Le fr. *paletot*, emprunté directement ou par un intermédiaire grec ou bulgare, est devenu en roumain *palton*. De même *loto* est devenu *loto* (voir, par exemple, Brătescu-Voineşti, *Simbăta*), et cette fois-ci il semble qu'un intermédiaire soit exclu (le grec accentué *lóto*). Enfin, j'ai trouvé chez l'écrivain Gh. Panu, *Amintiri de la „Junimea“ din Iaşi*, I, 253, *penon* pour fr. *pinceau*. (Que peut bien représenter la forme grecque *πῆνον*, pour *πῆνο*, enregistrée par Sarafidi, *ouvr. cit.*?)

En ajoutant un *n* à la finale en *-o*, le mot devenait parfaitement normal en roumain, puisqu'il y a bien des noms anciens terminés en *-n*, et même il prenait un aspect un peu plus français, car le nombre des mots français en *-on* ayant passé en roumain est considérable. C'est même sans doute là l'origine de l'*n* ajouté aux mots cités: puisque fr. *miliō*, *salō*, etc. étaient devenus en roumain *milion*, *salon*, on pouvait tout aussi bien transformer *palto* en *palton*. La différence entre *o* et *ō* n'est pas très sensible pour un Roumain.

L'influence de la terminaison *-ō* a joué encore pour un mot terminé en *-om*: fr. *galant homme* est devenu en roumain populaire *galanton*.

paraponisi

Le verbe *paraponisi* (*a se*) „se fâcher“ est laissé sans étymologie par les dictionnaires, ce qui veut dire qu'on le considère comme un dérivé roumain de *parapon* „chagrin“ (gr. *παράπονο*, même sens). Mais le grec connaît le verbe *παράπονω*, aor. *-ησα* „affliger“, (moyen) „se lamenter“, qui fournit l'original du dérivé roumain.

periplizon

Ce mot, qui manque dans les dictionnaires, est employé dans certains milieux à Bucarest, dans l'expression *a lua în periplizon* „se moquer de“ ou bien *a vorbi în periplizoane* „faire des allusions mordantes“. C'est sans doute un dérivé de gr. περιπαίζω (le participe περιπαίζων?) „se moquer de“.

piehirisi

Ce verbe, qui a le sens de „être blessé, piqué“ (il est employé toujours sous la forme du réfléchi) est attesté chez Alecsandri et chez Xenopol (v. Tiktin et Șăineanu) et il est encore employé par les gens qui ont reçu une éducation grecque. L'étymologie proposée par Tiktin est fr. *piequer*, ce qui est difficile à admettre, puisque la terminaison du mot et le milieu où il circule le dénoncent nettement comme un emprunt au grec. Quant à Șăineanu, il propose d'y voir un dérivé grec de *picā* (fr. *piquer*), qui pourtant ne nous est pas connu. Il est possible que nous ayons là simplement un emprunt au gr. πιζορίζω, aor. ἐπίζοισα „rendre amer, devenir amer“.

plai

Plai veut dire „hauteur, colline, montagne“ et il est expliqué par un slave *planj* (tch. *planj* „plaine“; Tiktin), ou bien par le lat. *plagijs* (Candrea-Densusianu, Meyer-Lübke; pour l'attestation de la forme latine, v. P. Aebischer, *Vox romanica*, I, 225 s.). Il est vrai que les écrivains modernes emploient parfois *plai* au sens de „plaine“ (voir Tiktin), mais ce peut être là une innovation (explicable par l'influence de *plan*, *plat*); le dérivé *plăieș*, qui est ancien, a le sens de „montagnard“. La dérivation de lat. *plagijs*, elle non plus, ne va pas toute seule, car la disparition du *g* n'est pas prouvée, malgré *magis* > *mai*, *magister* > *măiestru* et *quadragesima* > *păresimi*. Il me semble plus probable que *plai* vient du grec πλά(γ)ι „flanc, versant, pente“.

A *plai* il semble que l'on devrait rattacher *splai* „quai“, v. Șăineanu. Peut-on songer à un néo-grec σπλάι (σπὸ πλάι) „vers la pente“ (c'est à dire „vers le rivage“)?

plictis

Un mot que l'on peut entendre assez souvent, surtout dans un certain milieu (vieilles gens de Bucarest qui ont fréquenté l'école grecque, ou qui ont été en relations avec des Grecs), mais qui n'est pas enregistré par les dictionnaires, c'est *plictis* „ennui“. Sans doute s'agit-il là de gr. πλῆξις (même sens), modifié par l'analogie de *plictisi* „ennuyer“ (gr. πληκτίζω). J'ai entendu plusieurs fois l'expression *lictis plictis* (accent plus fort sur l'initiale du premier mot), avec, semble-t-il, le sens de „ennui terrible“. Que peut bien être *lictis*? Serait-ce gr. λῆξις „fin“?

prizioner

Le mot *prisonnier*, dont on a fait, naturellement, un grand usage pendant et après la guerre, a été généralement transformé par les illettrés roumains en *prizioner* (j'ai entendu aussi *prinsonier*, influencé par *prins* „pris“; voir encore *prinsonieri*, P. Broșteanu, *Traista cu povești istorice*, Brașov, 1897, 85). On n'a jamais expliqué, à ma connaissance, le changement.

Un mot à mettre en parallèle avec *prizioner* est *magazioner*, employé par les mêmes classes, à la place de *magazinier*. Dans les deux cas, l'explication est l'influence analogique des mots à suffixe *-ionnaire*, devenu en roumain populaire *-ioner* (littéraire *-ionar*), et à terminaison *-ionier* qui, dans la bouche des mêmes personnes, devient généralement *-ioner* (littéraire *-ionier*). Par exemples les couches inférieures de la population disent *fonționer* pour *fonctionnaire* (littéraire: *funcționar*), *milioner* pour *millionnaire* (littéraire: *milionar*), *pioner* pour *pionier* (littéraire: *pionier*); on peut ajouter quelques mots dont la terminaison est *-onnier*: *pontonier* pour *pontonier* (litt.: *pontonier*), *plotonier* pour *pelotonnier* (litt.: *plutonier*), etc.

Il est à remarquer que la plupart des mots cités appartiennent au langage des militaires, ce qui laisse supposer que les formes nouvelles se sont répandues par l'intermédiaire des soldats.

reteza

Le verbe *reteza* veut dire „couper au ras, couper le bout” d'un objet, celui d'un bâton, par exemple. L'idée centrale paraît être „rendre lisse, élaguer”. On l'a expliqué par **re-caedio* (Pușcariu) ou par **retundio* (Candrea). Ce qui est certain, c'est qu'il s'agit d'un mot d'origine latine, puisque le *z* en est prononcé *dz* en Moldavie.

La partie finale semble contenir le suffixe *-izo*, que le roumain a conservé dans *baptizo* > *boteza*, *cottizo* > *cuteza*; quant au radical, je propose de partir de lat. *retae* „arbres qui poussent sur les bords d'une rivière” (Gavius chez Aulu-Gelle, XI, 17, 4), qui a donné un dérivé *reto*, *retare* „nettoyer une rivière de ces arbres (pour que les branches n'en entravent pas la navigation)” (Id., ibid. et Festus, 336, 25). De là on a pu former un dérivé **retizo*, au sens de „couper les branches qui se penchent sur l'eau”.

sărac

Roum. *sărac* „pauvre” provient de sl. *sirakŭ* (v. bg. *sirak*). Le vocalisme de la première syllabe s'explique, sans doute, par une assimilation, comme le propose M. Densusianu, *H.L.R.*: I, 275, qui renvoie, en outre, à la variante *siriac*.

Sărac a subi à plusieurs points de vue des influences de caractère affectif. Sa valeur affective est prouvée tout d'abord par le fait qu'il est normalement placé, dans la langue populaire, devant le substantif (voir *Romania*, LV, 477). Au point de vue phonétique, on a traduit l'expressivité d'abord par le changement de *r* en *l*, changement qui caractérise le langage des enfants. Par cela même on a donné au mot un ton de caresse: *sălăci*, Marian, *Hore*, 79; *sălăc*, *Mater. folcl.* I, 1386; *sălăcit*, Birlea, *Balade*..., 11.

D'autre part, on a changé les voyelles. On a diphtongué la seconde voyelle (*a* étant transformé en *ea*), ce qui était également destiné à rendre le mot caressant: *săleacă*, *săleac*, Marian, *Hore*, 8; 10; 78; 100; 111; 128; 156; Birlea, *Cîntece*, 13; 183; 244; *Balade*, 7; 26. La même tendance, ou peut-être une simple assimilation, a changé en *e* l'*ă* de la première syllabe: *seleacă*, Marian, *Hore*, 98; *selecău*, Birlea, *Cîntece*, 36.

Le changement de la voyelle va plus loin, jusqu'à *i*: *sileace*, Lungianu, *Din Popor*, 62 (l'auteur explique en note: „*Sileace*, sârăce, în mîngiere zis”); *sileaci*, Id., *Postelnecul Cumpănă*, 92. Le vocalisme *i* apparaît même lorsque *r* est conservé, et alors la valeur affective n'est plus la même: *sireacu* exprime une nuance d'orgueil, de défi: *ehehei, sireacu eu!* „eh! tout l'espoir réside en moi” ou bien „je suis le seul capable de...”; de même *sireacu tu!* veut dire „tu te leures, pauvre de toi”. M. Densusianu, loc. cit., qui écrit *sireac*, semble croire à une conservation, dans la syllabe initiale, de la voyelle primitive. L'existence des autres formes à voyelle changée prouve plutôt le contraire.

Le rapport qui existe entre *sărac* et *sireac* se retrouve entre les dérivés *sărăcan* et *sireican*: *sămădă tătine-su, sireicanul* (Creangă, éd. Kirileanu, 139) „il ressemble à son père, le brave petit”. *El sireicanul mi ți-o vede* (id., 242) „lui, le fameux gaillard, il me l'aperçoit”.

Une autre déformation, phonétique celle-là, a lieu en Moldavie: *ă* y devient *a*, conformément à la tendance générale du moldave. Aussi prononce-t-on *sarac*. Correspondant à *sireacu tu*, on dit, du moins dans le Nord, *măi saracu: Ci credzi tu, măi saracu!* „que te passe-t-il par la tête, pauvre de toi”. La terminaison en *-u*, qui est bizarre, semble s'expliquer par la troisième personne: *saracu de el* „pauvre de lui”, ou peut-être même par *saracu de tine* „(le) pauvre de toi”.

Prononcé sous l'empire d'une forte émotion, *saracu* devient *aracu*, *ăracu*, avec un faible accent sur l'initiale et un accent plus fort sur la syllabe suivante. Cela doit s'expliquer

par l'influence du cri (j'ai traité ce sujet de manière plus détaillée dans la *Viața Românească*, XXII, 11—12, p. 129 ss.): pour passer tout de suite à la plus forte intensité, on commence le cri en ouvrant brusquement la bouche, ce qui a pour effet de supprimer l'implosion, lorsqu'il s'agit d'une occlusive initiale, et d'élargir le canal buccal quand le mot commence par une spirante, qui devient ainsi *h* ou bien zéro. Le degré *h* est également attesté pour *sărac*: *sărăcan* devient en Moldavie *haracan*: *haracan de mine* „pauvre de moi” (Ghibănescu, *Baba-Vodoaia*, 51; *haraca*, *ibid.*, 53). Mais j'ai l'impression que cet *h* est inspiratoire, il s'expliquerait, par conséquent, par le fait que, sous le coup de la surprise, on inspire bruyamment l'air qui servira au cri. Cela explique également le semblant d'accent sur la première syllabe. Mais il peut y avoir autre chose: le déplacement de l'accent vers l'initiale, dans les mots criés, se rencontre dans d'autres cas; je renvoie à mon article déjà cité, où l'on trouvera des exemples comme *No'roc* pour *Noro'c*.

C'est encore par l'influence du cri que je serais tenté d'expliquer les formes abrégées *ăra*, *îra*, de *ărăcan*, qui expriment la contrariété.

Il est vrai que dans les mots comme *noroc*, l'accent primitif sur la finale est un empêchement sérieux pour la prononciation criée, tandis que dans *ărăcăn de mine* et même dans *ăra'ca*, il n'en est pas de même. Mais *ărăcan de mine* est une expression trop longue pour pouvoir toujours être criée avec effet. Aussi a-t-elle été abrégée en *ăra*, *îra*, et ici l'accent primitif était sur la finale. Aujourd'hui on prononce ces interjections avec deux accents, qui sont à peu près de même force. De même j'ai entendu en Moldavie la prononciation *văileu* (interjection d'étonnement) pour *văleu* (la présence de *i* résulte d'une diphtongaison due au cri), avec les deux syllabes accentuées. Ce qui fait croire qu'il y a une syllabe plus accentuée que l'autre (voir par exemple la notation de Tiktin, s. v. *ăra*), c'est le fait que l'une d'entr'elles est plus longue.

scaun

L'étymologie en a été discutée en dernier lieu par M. G. Ivănescu (*Bul. Philippide*, II, 154 s.). En fait, rien ne semble plus facile que l'explication de *scaun* par lat. *scamnum*, puisque le changement du groupe *mn* en *un* est attesté ailleurs (en gascon, en danois, etc.) et qu'il est admissible au point de vue phonétique. Mais ce serait là le seul exemple roumain de ce traitement (car on ne peut considérer *daund* comme un représentant normal de lat. *damnum*) et les explications que l'on a fournies pour la conservation de *mn* dans *domn* < *dominus*, *somn* < *somnus* (voir par exemple Grammont, *Traité de phonétique*, 236) sont trop recherchées. Il faut ajouter que *gn* latin a donné *mn* en roumain (*lemn* < *lignum*, *pumn* < *pugnus*, *semn* < *signum*) et il est vraisemblable que ce changement est très ancien, par conséquent on attendrait là encore *u* à la place de *m*.

Il faut donc s'en tenir à l'étymologie de Tiktin: *scaun* représente **scabnum*. Pour Tiktin, cette dernière forme est issue du croisement de *scamnum* avec le diminutif *scabellum*. Mais elle pourrait également représenter la forme latine primitive, puisque *scamnum* vient en latin classique d'un plus ancien **scabnum*, qui a pu être conservé en quelque patois.

Il y a plusieurs formes de diminutif, qui semblent bizarres à cause de la disparition de *n* final: à côté des formes normales *scănel*, *scăunaș*, on trouve *scăueș*, *scăuiaș*, *scăuel* (v. Tiktin; ajouter *scăueș* chez Creangă, éd. Kirileanu, 129 et 130). Puisque *n* ne disparaît pas devant les suffixes *-el* et *-aș* (comment expliquer pourtant *sumăiaș*, *sumăeș*, de *suman*? voir par exemple Marian, *Hore*, 40), ce qui est amplement prouvé par des exemples comme *drepea* < **drepanella*, il faut admettre que l'on est parti de *scabellum*, devenu *scăuel*, sur le modèle duquel on aura fait *scăueș*. Si l'e de ces mots n'est pas devenu *d* après *u*, c'est sans doute que *u* était groupé dans la même syllabe que *sca-*, ou, en tout cas, qu'il n'était pas groupé avec la voyelle du suffixe, ce qui a eu pour suite la naissance d'un *i* „Hiatus-tilger”. De toute façon, devant le suffixe *-aș*, la mouillure

de *n* ne peut être primitive, puisque ce suffixe n'a jamais contenu de voyelle palatale: la forme *-eș* est sortie de *-aș* justement lorsqu'une palatalisation est intervenue dans la racine du mot, et elle ne peut, par conséquent, en être rendue responsable.

Il existe enfin une variante *scand*, attestée dans plusieurs dialectes. On pourrait songer à une assimilation, suivie d'une dissimilation, de date latine: *scannum* > **scannum* > **scandum* (cf. *grunio* > *grundio*, etc.). Mais il semble plus probable que le changement soit de date roumaine: il pourrait être mis en parallèle avec *hadîmb* pour *hadîm*, *râmburele* pour *râmburele* (Boceanu), *târîmb* pour *târîm*, roum. *chilomb*, *székely kölömp* pour roum. *chilom*, macédo-roum. *treambur* pour *treamur*. Ici le *b* doit s'expliquer par l'explosion de *m*, suivie des vibrations de *u* (*ü*). Voir encore en albanais *rem*, *rembë* < it. *remo*, *rēm* (*rēm̐*), *rēm̐bi* < lat. *ramus*, *shkēmp*, *shkēmbi* < lat. *scannum*.

schilă

Le Dictionnaire de l'Académie explique (s. v. *cheldlăi*) roum. *schilă* „cabot“ comme un dérivé de *scheldlăi* „pousser des cris plaintifs“ (employé pour les chiens). Ce serait une coïncidence singulière si ce mot différait pour l'origine de gr. *σκύλα* „chienne“.

Si nous sommes en présence d'un emprunt fait au grec, comme il est probable, il faudra reviser nos idées sur l'origine de *scheldlăi*. Celui-ci passe pour une onomatopée, comparable à *scheuna* (même sens). Il est possible pourtant de le rattacher à gr. *σκυιολόγι* „chiennaille“ (Pernot, *Lexique*, s. v.). Il faudrait alors admettre que le verbe roumain est fait sur un substantif, qui, du reste, est attesté sous la forme *chıldlau* „jappement, cri des chiens“ (j'ai entendu également *scheldlau*).

selivisi

Selivisi „polir“ a été expliqué par Tiktin comme emprunté à gr. *σκληρόνω* ou *σκληρόνω*, aor. *ἐσκληρόνω* „polir, fourbir“.

La finale pourtant ne concorde pas. Il faut partir de gr. *σκληρόνω* (*σκληρόνω* existe aussi), aor. *ἐσκληρόνω* (même sens). Il est possible toutefois que *σκληρόνω* ait été emprunté lui aussi: je pense à *scilifosi*, qui veut dire „pleurnicher, faire semblant de pleurer“, „faire des chichis“ et qui n'a jamais été expliqué. Le sens primitif étant celui de „s'attifer, se parer“, on a pu passer à celui de „faire des simagrées“ et ensuite à „soulever des difficultés“.

șest

L'expression argotique *șest* „doucement, attention“ a été expliquée par l'onomatopée *șșșt* (Ciureanu, *Bul. Philippide* II, 207; Iordan, *ibid.*, 212; ajouter l'expression *vorbește pe șest* „sois prudent, parle bas“, *Ad. Lit.* II. 23). Cette explication n'est pas sûre, car le mot a des variantes qui en rendent l'histoire plus compliquée: *cest* „tais-toi“ (*Dim.* 21.XI.06), *gest* (dans une expression signalée par M. Iordan, *ibid.*, 277: *fi fac gest* „je lui fais un signe pour attirer son attention“, *Ad. Lit.* 10.VII.32) et enfin *șase*: un jeune voyou m'a traduit en argot „finissez-en“ par *șase*, *domnule*; *șase* veut dire encore „attention, v'là la police“ (cf. en français *vingt-deux*, qui a le même sens); voir encore Cota, *Argot-ul*, qui traduit *șest* par *șase*.

și

En dehors de son sens normal, „et“, le mot *și* semble prendre parfois la valeur de „mais“. J'ai entendu par exemple des phrases comme *Nu e unul, și sînt trei* „il n'y en a pas un, mais bien trois“. Voici deux passages en vers populaires où cette valeur est claire:

Fetelor, pupa-v'aș gura,
Nu la toate, și la una
(*Șezătoarea*, XIV, 165; d. Vilcea)

„Jeunes filles, je voudrais vous embrasser sur la bouche, non pas toutes, mais bien une seule d'entre vous“.

Și nu 'nșiră cum se 'nșiră,
 Și cite-un bob și-o mărga
 (*Ibid.*, 184; d. Gorj)

„Et elle n'enfile pas comme on le fait d'habitude, mais bien (elle enfile) alternativement, un grain et une perle“.

L'explication est simple: *și* est ici à la place de *ci*, qui veut dire „mais“, et qui a à peu près disparu de la langue parlée. On a substitué donc un mot connu, de sens différent, à un mot inconnu.

stătut

En commentant un article de M. S. Pop (*Cîteva capitole din terminologia calului*, dans la *Dacoromania*, V), M. I. Iordan (*ZRPh.*, LVI, 231) discute l'origine de l'expression *stătut* „fatigué“ appliquée aux chevaux, et il l'explique par l'analogie de *om stătut* „homme d'un certain âge, pondéré“.

Stătut est bien connu par ailleurs, dans son application aux chevaux fatigués. Tiktin en cite un exemple tiré du chroniqueur Muste. Je l'ai entendu moi-même souvent dans le d. Ialomița. A noter qu'un cheval *stătut* n'est pas un cheval „qui ne marche plus“, mais bien celui „qui n'avance plus qu'à grand'peine“. L'expression est employée plus rarement pour les hommes fatigués (voir un exemple de Ispirescu, chez Tiktin).

Il me semble certain que le point de départ n'est pas l'homme d'un certain âge (idée abstraite!), mais bien le cheval fatigué. Du reste, on emploie, plus rarement, il est vrai, les autres formes verbales aussi, surtout pour les chevaux: *mi-au stat caii* „mes chevaux n'en peuvent (ou „n'en pouvaient“) plus“. Chez Tiktin, s. v. *sta*, on trouve un exemple de Ispirescu: *stătusem de osteneală*, traduit par „ich konnte vor Müdigkeit nicht weiter“.

Stătut est par conséquent le participe de *sta*, et le sens primitif en a été „qui s'est arrêté“, ensuite celui de „qui ne peut plus continuer“ ou bien „qui continue à grand'peine“.

stihie

Le nom du „fantôme“ est en roumain *stafie*, *stahie*. On en a proposé comme étymologie gr. *στοιχείον* „élément“ (Tiktin, Șăineanu) ou v. sl. *stixija* (même sens, Candrea, *Encicl.*). Le changement de *i* en *a* n'a pas encore été expliqué. Mais il existe également une forme à *i*: M. Candrea cite le poète Alecsandri; il faut ajouter Al. Russo (*România literară*, 1855, p. 172, col. 2: *strigoi, stihile ursitoare de rele, naiba, năbadaica...*).

Il existe encore en roumain un substantif *stihie*, qui veut dire „élément“, et qui représente certainement le grec *στοιχείον*, directement ou par un intermédiaire slave. Mais *stafie*, *stihie* „fantôme“ ne peut pas venir de gr. *στοιχείον*. Il s'agit en réalité de gr. mod. *στοιχείο* „génie“. La terminaison féminine peut être expliquée soit par l'influence de *stihie* „élément“, soit plutôt par le pluriel grec *τὰ στοιχεῖα*.

tîmbărău

C'est le nom des wagonnets hémisphériques, à deux roues, pouvant basculer, employés par la voirie de Bucarest. C'est, évidemment, le fr. *tombereau*, déformé par les agents de la voirie.

trenă

Le français *train* est passé en roumain, au sens de „queue d'une robe“, sous la forme *trenă*. Le mot est bien connu et il est sans doute le seul pour désigner l'objet.

Le français *train* est également passé en roumain, sous la forme *tren* „suite de wagons avec une locomotive“.

Mais *train* a en français bien d'autre sens; en langage sportif, *mener le train* veut dire „conduire la course, se tenir en tête“. Cette expression a été adoptée elle aussi par le roumain, mais le mot *train* y est rendu par *trenă*. On lit ainsi dans la rubrique sportive des journaux roumains: *X duce trenă* „X mène le train“. De même *trenă* est employé pour *train* au sens de „allure“: *Concurenții duc o trenă fantastică* „les concurrents mènent un train fantastique“.

Il est tout à fait anormal qu'un mot français terminé en consonne (au point de vue de l'orthographe) soit rendu en roumain par un féminin, terminé en voyelle. Cela est d'autant plus inattendu, que *trenă* rejoignait ainsi le représentant roumain de fr. *traîne*, qui a le sens exactement opposé au sien: *être à la traîne* veut dire „ne pas pouvoir suivre le train“.

La raison en est la suivante: *train* étant déjà devenu en roumain *tren*, avec un sens nettement technique, et concret, il n'y avait pas moyen d'y rattacher un sens abstrait; si l'on avait dit *a duce trenul*, tout le monde aurait pensé inévitablement au chemin de fer. Par contre, *trenă* „queue de robe“, qui ne se rencontre pas „dans les mêmes chemins de la pensée“ que *train* „allure“, était moins dangereux.

Si en français les différents sens de *train* ne se gênent pas entre eux, c'est qu'ils peuvent tous être rattachés au sens central du verbe *trainer*. En roumain, par contre, où le mot est isolé de son entourage (et c'est là un des dangers de l'emprunt), il a fallu se contenter d'un remède de fortune.

vagzală

L'écrivain I. I. Mironescu, dans son conte *Tulie Radu Teacă* (dans le volume *Intr'un colț de rai*, Bucarest, 1930), farci de mots régionaux de Transylvanie, emploie à plusieurs reprises *vagzală* au sens de „gare, station de chemin de fer“. On m'assure que le mot est courant en Transylvanie, du moins dans la région des Székely. C'est le r. *vokzal* „gare“. Mais par quel hasard un mot russe est-il arrivé en Transylvanie?

zgorni

J'ai souvent entendu ce verbe, dans le d. Ialomița, au sens de „chasser“ et surtout „faire lever“ un gibier: *am zgornit un iepure* veut dire „j'ai déniché (ou bien „pourchassé“) un lièvre“. En 1934, j'ai entendu ce mot employé au sens de „chasser“ par un candidat au baccalauréat, à Tîrgoviște.

Chez Boceanu, *Glosar de cuvinte din județul Mehedinți*, on trouve la forme *zgurni*, traduite par „chasser“. En Transylvanie,

on rencontre des formes un peu différentes: *zogoni* (Șandru, *BL*, III, 115, Lăpușul de Sus); *zogroni* (id., *ibid.*, II, 211, pays des Motzi; M. Șandru traduit par „poursuivi“).

M. Candrea, *Encicl.* traduit *zgorni* par „a scoate din culcuș (vinatul), a stirni din locul lui“, et il ajoute le sens de „a izgoni, a alunga“, attesté chez Iordache Goleșcu.

On pourrait y voir d'abord roum. *scorni* „dénicher, lever“, ensuite roum. *goni* „chasser“ (explication de M. Candrea); ce serait donc un simple croisement entre ces deux mots. Mais si cela aurait abouti à *zgorni*, *zogroni* en revanche, et surtout *zogoni* seraient inexplicables. Par conséquent, il faut y voir autre chose encore: sl. **zgoniti* (r. *zagoňat'*, pol. *zaganiać*, s.-cr. *zagon-*, bg. *zagonjam*, etc.) „chasser, pourchasser“, qui doit être devenu en roumain **zđgoni*, et, par assimilation, *zogoni*. Les variantes à *r* s'expliquent ensuite par l'intervention de *scorni*.

zuliar

Zuliar „jaloux“ est expliqué par. gr. *ζηλιάτης*; de même *zulie* „jalousie“ et *zulipsi* „être jaloux“ par gr. *ζήλια* et *ζηλεύω*. Mais on ne voit pas pour quelle raison la voyelle aurait changé en roumain. En réalité, des variantes à *u* existent en grec: *ζονλιάτης*, *ζούλια*, *ζουλεύω*, qui fournissent les originaux des emprunts roumains.

ENQUÊTES LINGUISTIQUES DU LABORATOIRE DE PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BUCAREST

IV¹

LE BIHOR

Du point de vue linguistique, le Bihor, qui forme une unité géographique naturelle, peut être divisé en trois régions: la vallée du Crișul repede, la vallée du Crișul negru et celle du Crișul alb (v. notre carte, ci-dessous, p. 121).

Mon enquête a été faite en deux fois: du 15 avril au 23 avril et du 5 au 15 juillet, 1936. J'ai étudié le parler des localités suivantes: Budureasa (933 habitants)², Buntești (707 habitants), Cărpinet (638 habitants), Ursad (495 habitants)³, sur la vallée du Crișul negru, Cordău (1.109 habitants) et Peștera (684 habitants), sur la vallée du Crișul repede.

J'ai étudié tout particulièrement le parler de la vallée du Crișul negru, autour de Beiuș; afin d'avoir un point de comparaison, j'ai étudié également le parler de Cordău et celui de Peștera (vallée du Crișul repede).

Les habitants du Bihor sont agriculteurs; ils font aussi de l'élevage et pratiquent l'industrie du bois; à Cărpinet, il existe une petite industrie de poterie.

La majorité des villages — et ceci, surtout dans la vallée du Crișul negru — sont roumains; la population hongroise de quelques villages est d'origine récente: ce sont des nouveaux venus qui y ont été colonisés par l'ancienne domination austro-hongroise, dans le but de dénationaliser la population roumaine.

Du point de vue linguistique, les deux régions que j'ai étudiées pourraient être délimitées en tenant compte du traitement des voyelles *e* et *i* après *d* (dans les prép. *de*, *din*): dans la région de Vașcău, Pietroasa, Budureasa, jusqu'à Beiuș, le timbre des voyelles a été conservé intact: *de*, *din* (variantes: *d'e*, *d'i*, *d'in*), tandis que dans la seconde région (avec

¹ V. BL, I, 89, II, 201, III, 113 et s.

² Le nombre des habitants est donné d'après *Indicatorul statistic*, 1932.

³ J'ai englobé dans Ursad les villages de Poclușa de Beliu (167 habitants) et Petid (1.106 habitants), qui ont le même parler. J'ai fait quelques enregistrements dans ces villages (textes n^{os} XXVIII, XXIX, XXX, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXIX) et j'y ai questionné deux sujets (L et O).

les villages Ursad, Cordău et le territoire autour de Vad (Peștera) dont le parler a fait l'objet de mon enquête), *e* et *i* ont passé à *d* et *f*: *dd*, *din*.

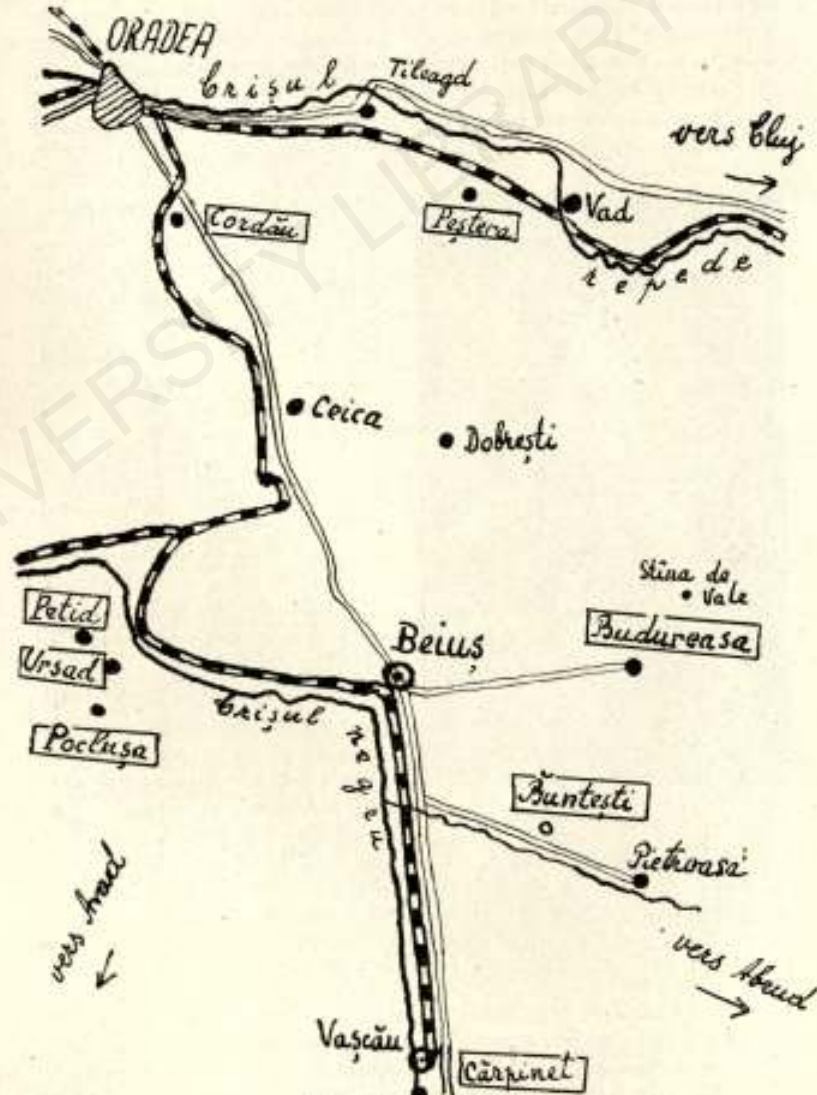


Fig. 1. Carte du Bihor

Cette délimitation est d'ailleurs tout approximative, car mon enquête n'a pas porté sur le parler de tous les villages de la région.

Les parlers du Bihor, pris dans leur ensemble, présentent un nombre de particularités qui les distinguent de la langue commune et leur donnent un caractère singulier. Rappelons brièvement, parmi ces particularités, la prononciation très marquée des finales (longueur et intonation spéciale) et l'emploi de mots tels que: *brîncă, nare, strungă*, doués d'un sens spécial.

Le caractère archaïque des parlers du Bihor est surtout apparent dans la région de Vaşcău, qui est la plus éloignée des centres roumains et qui conserve des expressions telles que: *vă, săkrăţă, kust'e, yu*.



Fig. 2. Yon Berča

D'autre part, Vaşcău est voisin de Oradea, Salonta et même Beiuş, centres de civilisation hongroise. Ce n'est que depuis tout récemment que les parlers de la région ont commencé à subir l'influence unificatrice de la langue commune, favorisée par la nouvelle administration. Cette influence caractérise, naturellement, en premier lieu, le parler des jeunes qui sont venus en contact avec les organes administratifs.

Il y a donc un nombre important de termes nouveaux venus, tels que: *k'itântsiy, koridon, midik, ordonants, prefekt, preceptar, rostantiye, t'elefonit*, etc.

A ce propos, il est intéressant de citer les témoignages suivants, que j'ai recueillis sur place: „Oblok am zis pân amu, da pâ rumîleşte-y ferăştă, ba k'yară kumû nvats-amu-y jamurî”; „... da noy

am tsînut pân amu brîncă, da amu zicem mină, pâ rumîleşte-y”. L'influence hongroise est beaucoup plus accentuée qu'ailleurs, ce qui s'explique par la situation géographique du Bihor, qui est voisin de la frontière hongroise. Il convient de marquer ici la différence entre l'influence hongroise populaire et celle que nous pourrions nommer savante, qui a été exercée par l'administration.

Voici les mots d'origine hongroise que j'ai pu relever au cours de mon enquête: *akar (akarkare, akarkind, akarkum, etc.), altal* „de l'autre côté”, *aldui, barna (bârnaş), bay, batâr, băsădău, basama, bik'eryă, bold (boldaş), kătană (kătăniye), kovaş, cîlăd'yă, klop, korhaz* „hôpital”, *kosălăw, krestul, dărab, fed'ew, fotoşin, ilkşala, klăpac, fişkarăş, birăw, k'isbirăw, gészăş, gép* „batteuse”, *biriş, hamel, hunsut (et hunsut), hint'ew, imăş, yosag, irăş* „paroisse”, *iştădăw, marhă, hîgêş, labol, lităr, metăr, nyalkol* „causeur,

beau”, *oblok, okoş (okolag), poşufyă, pâl'inkă, pâskălăw, gyorî, rantolă, sloboşag, sâmalui, sâmdăş, soroşăş* „recrutement”, *luhan, sokal, ukă* „habitude”, *a sukui* „habitué”, *sobd* „chambre”, *t'istăş* „même”, *tutkă* „dinde”, *uyagă, tulay* (aussi *tolvay*), *vid'ik* „région, arrondissement”, etc.

Les mots populaires ont été assimilés à ceux du vieux fonds; ceux qui ont pénétré par l'administration sont sur le point d'être remplacés par des termes roumains, les seuls employés par les jeunes générations; ainsi: *fişkarăş, fişpan, gyorî, soroşăş*, etc.

Mon enquête a été faite suivant la méthode que j'ai déjà suivie dans mes enquêtes précédentes. J'ai enregistré, à l'aide du phonographe, 44 textes oraux; les personnes dont le parler a été recueilli ont été choisies selon les critères que j'ai suivis dans mon enquête à Lăpuş de sus (BL, III). J'ai procédé, en outre, à une enquête à l'aide d'un questionnaire linguistique. J'ai employé, dans ce but, le questionnaire que j'avais dressé pour mon enquête précédente, avec les modifications suivantes: emploi d'un seul questionnaire, contenant 212 questions, en laissant de côté les questions qui avaient été rédigées dans le but d'obtenir des informations sur le traitement de *s* et de *ş* après occlusive labiale ou fricative labio-dentale, problème particulier au parler de Lăpuş de sus.

Mon questionnaire contient des phrases courtes et des mots isolés. J'ai employé la méthode directe pour les questions contenant des phrases, et la méthode indirecte pour les questions contenant des mots isolés. Les questions ont été posées de la façon que j'ai décrite précédemment (op. cit., 126).

J'ai interrogé dans chaque localité trois personnes d'âge différent: I: 10—30 a., II: 30—50 a., III: 50—70 a. Parmi ces sujets j'ai tenu à faire figurer au moins une femme¹. De cette manière, j'ai obtenu des matériaux classés par générations et sexe des personnes interrogées. J'ai fait des observations analogues à celles que j'avais faites précédemment à Lăpuş de sus, en ce qui concerne l'apport du facteur génération dans la modification des parlers populaires (ibid., 117).

¹ J'ai suivi ce critère, mais dans une moindre mesure, dans les enregistrements à l'aide du phonographe portatif.



Fig. 3. Măriye Kost

RENSEIGNEMENTS SUR LES SUJETS INTERROGÉS

A. Yon Bêrla (surnommé *Vand'yok*), de Budureasa, 69 ans; né dans la localité; parents originaires de la même localité; marié dans la localité; père de 5 enfants; a fait (2 ans) le service militaire pendant la domination hongroise; ne sait ni lire, ni écrire; déplacements dans la région: Beiuș, Oradea, etc.



Fig. 4. Flăgăra Mabda

B. Măriye Kostê, de Budureasa, 47 ans; mariée dans la localité; veuve; mère de 7 enfants; ne sait ni lire, ni écrire; déplacements dans la région; parler conservatif.

C. Flăgăra Mabda, de Budureasa, 16 ans; née dans la localité; père de Cărbunari (hameau de Budureasa), mère de la localité; sa mère est remariée à un homme de Cărbunari; ne sait ni lire, ni écrire; pas de déplacements.

D. Marta Horjê, de Buntești, 43 ans; parents originaires de la même localité; ne sait ni lire, ni écrire; déplacements à Beiuș.

E. Yon Horjê, de Buntești, 35 ans; parents originaires de la même localité; marié à une femme de Sudrigi (3 km. de Buntești); père de

2 enfants; ne sait ni lire, ni écrire; a fait le service militaire à Cluj (2 ans); déplacements à Moreni (3 mois), Sinaia (2 semaines) et dans la région.

F. G'its G'yorgyô, de Cordău, 67 ans; parents originaires de la même localité; marié dans la localité; père de 4 enfants; ne sait ni lire, ni écrire; connaît mal le hongrois; service militaire pendant la domination hongroise; a fait la guerre; déplacements à Oradea, Băile Felix, etc.

G. Flăgăra Măriyan, de Cordău, 28 ans; parents originaires de la même localité; mariée dans la localité; mère de 2 enfants; ne sait ni lire, ni écrire; pas de déplacements.

H. Dumitru Sălăjan, de Cordău, 31 ans; parents originaires de la même localité; marié dans la localité; père de 2 enfants; sait à peine lire

et écrire; connaît mal le hongrois; a fait le service militaire à Oradea (2 ans); déplacements dans la région.

I. Vișara Yêlû, de Cărpinet, 12 ans; élève à l'école primaire; parents originaires de la même localité; déplacements à Oradea, Arad, Salonta, avec son père, pour vendre de la poterie.

J. Mărina Tudoran, de Cărpinet, 46 ans; parents originaires de la même localité; mariée dans la localité; ne sait plus ni lire, ni écrire; a oublié le hongrois, qu'elle connaissait avant la guerre. Ses déplacements datent d'avant la guerre; elle a été en Hongrie, pour y vendre de la poterie. Aujourd'hui, elle se déplace seulement dans la région.

K. Nikulaye Yêlû, de Cărpinet, 38 ans; parents originaires de la même localité; marié dans la localité; a suivi 4 classes primaires; sait lire et écrire d'une manière satisfaisante; a fait le service militaire à Oradea, Soroca (6 mois), Bucarest (1 mois), Rîșnov-Brașov (2 mois); déplacements dans la région.

L. Pătru Vid, de Poclusa de Beliu, 52 ans; parents originaires de la même localité; ne sait ni lire, ni écrire; a fait le service militaire pendant la domination hongroise; déplacements à Oradea, Beiuș, Tinca.

M. Pavel Rdut, de Ursad, 49 ans; né dans la localité; père originaire de la même localité, mère de Suplac; ne sait ni lire, ni écrire; a fait le service militaire pendant la domination hongroise. A été prisonnier en Russie. A connu le russe, mais il l'a oublié.

N. Yulitsa K'erman, de Ursad, 33 ans; mariée dans la localité; ne sait ni lire, ni écrire; déplacements dans la région: Beiuș, Oradea, etc.

O. Lina Tsernow, de Petid, 16 ans; parents originaires de la même localité; a suivi 4 classes primaires; sait lire et écrire; déplacements dans la région: Beiuș, Peșca (2 ans), etc.



Fig. 5. G'its G'yorgyô

P. Yon Bulzan, de Peștera, 51 ans; parents originaires de la même localité; marié dans la localité; n'a pas d'enfants; sait lire et écrire (*ă furat' kart'ea, d-ă may invățat pin koldăiye*); connaît mal le hongrois; a fait la guerre; déplacements dans la région.



Fig. 6. Flărașă Mărian

R. Paraska Fărkuța, de Peștera, 22 ans; parents originaires de la même localité; n'est pas mariée; a suivi deux classes primaires, sans résultat appréciable; pas de déplacements.

S. Ana Gliga, de Peștera, 12 ans; parents originaires de la même localité; élève de l'école primaire; pas de déplacements.

SUJETS DONT LA PRONONCIATION A ÉTÉ ENREGISTRÉE À L'AIDE DU PHONOGRAPHE PORTATIF

Yon Bîrăa, v. ci-dessus, A.
Flărașă Măria, v. ci-dessus, C.
Mărișă Koste, v. ci-dessus, B.
Trayan Stană, de Bunești, 16 ans; mère de Poienile de jos; a suivi 4 classes primaires; pas de déplacements.

Marta Horje, v. ci-dessus, D.

Yon (Nutsu) Bondar, de Cordău, 42 ans; parents originaires de la même localité; marié dans la localité; a fait la guerre; sait lire et écrire; connaît le hongrois; déplacements à Oradea, Cluj, Beiuș, etc.

Flărașă Mărian, v. ci-dessus, G.

Nikulaye Yêncu, v. ci-dessus, K.

Vasile Merășă, de Cărpînet, 15 ans; parents originaires de la même localité; a suivi 5 classes primaires; déplacements, avec son père, pour vendre de la poterie.

Vipara Yêncu, v. ci-dessus, I.

Flărașă Hotu, de Cărpînet, 57 ans; née à Sohodol; venue à Cărpînet à l'âge de 12 ans; veuve; ne sait ni lire, ni écrire; déplacements dans la région.

Mărina Tudoran, v. ci-dessus, J.

Pătru Vid, v. ci-dessus, L.

Yulitsa K'erman, v. ci-dessus, N.

Lina Tsernov, v. ci-dessus, O.

Pavel Răut, v. ci-dessus, M.

Yon Bulzan, v. ci-dessus, P.

Mărișă Lasku, de Peștera, 24 ans; veuve; père de Poiana; ne sait ni lire, ni écrire; pas de déplacements.

Ana Gliga, v. ci-dessus, S.

Mărișă Blaga, de Peștera, 16 ans; parents originaires de la même localité; sait à peine lire et écrire; pas de déplacements.

Teodor Gliga, de Peștera, 35 ans; parents originaires de la même localité; marié dans la localité; a fait la guerre; déplacements dans la région.

PHONÉTIQUE

Voyelles. *e* est prononcé ouvert dans: *mère, vîrd'e*, etc. *e > â* dans: *pă, păstă, pântru, vorbăsk, lovăsk, mămăsk, primăsk, libărat*, etc. (par conséquent, aussi dans les mots nouveaux); après *s* on a *â*: *sărîn, sămăna*, etc.; j'ai enregistré *tămet'eyă* à côté de *t'emet'ew*, phonétisme régulier. *g* et même *ă* dans *yêșt, vîșt, yêștă, păstă*, etc. Prononciation isolée: *dupart'e* pour *departe*. Après *d*, on a *e > â*: *dă, dăla, dăsk'is, dăskînta, dădat, dăskults*, seulement à Ursad, à Cordău et à Peștera. Prononciation fréquente: *dasprînde, dasbrăka*; plus rarement: *dăla*, pour *desprînde, desbrăca, dăla*. *e > ă*: *povăștă, d'ătorîyă, d'ăskășă, d'yastulat, d'ăsk'ide* (t. XIII), *bătrîșășă* et *bîșășă*. A *Raveyka*, *e* est diphtongué en *ey*. — **I.** Prononciation avec *i* de *atîta* (pl. *atîta*), *arîndă* (pl. *arînz* et *arînd'e*), *a rid'e*. *i > e* dans *meșjoh* (194)¹, *l'etîye*. Prononciation isolée: *untru* pour *intru*, *mormînt'e* pour *mormînt* et *pomunt* pour *pămînt*. On entend *dîn, dînkolo*, etc. — **o** initial ou à l'intérieur du mot est souvent diphtongué en *wo*: *wom, woy, wom, woy, kworn, mwort*, etc. *Tot, toată* (pl. *toți, toate*), prononcés *tăt, tătă* (pl. *tăts, tăt'e*,



Fig. 7. Nikulaye Yêncu

¹ Les chiffres renvoient aux numéros d'ordre du questionnaire publié ci-dessous, p. 134 et s.

tit'e). *pa* à l'initiale, dans *parecine*, *parind'e*, *parekind* (souvent aussi *akaršine*, *akarkind*, etc.) et *eparba*, *eparbe* (= *vorba*, *vorbe*), *o* > *u* dans: *tumna*. — *u*. *o* (= *u*) dans *jur* (= *jur*), *mori* (= *muri*), *sopon*; *dipd* (= *dupd*), phonétisme assez répandu; *tlbure* et *tulbure*; *pa* (= *u*): *sā imbard'e* (= *sā imbrude*), d'après l'analogie avec *sā se întoarce*, *sā se răstoarne*. — *ă*. *grădină*, *găleată*, *găind*, *săpun*, *trăi*, *tăia*, *adăp* (litt.) sont prononcés: *gred'ină*, *geleată*, *gind*, *sopon*, *trii*, *tiya*, *adip*.

— Nasalisation. *a*, *o*, *u*, *d*, *i* suivis d'une occlusive nasale ont un timbre nasal: *ă zmulu*, *o volu*, *u măr*, *ă wokol*, *i kasd*, etc. Prononciation explosive des consonnes en fin de mot: *sklab'*, *fošt'*, etc. Souvent, l'explosion est suivie d'une émission vocalique de timbre indéterminé (j'ai reconnu quelquefois le timbre *i*: *sklabi*, *fošti*, etc.); le plus souvent, j'ai perçu un *u*. Voici quelques uns des exemples que j'ai enregistrés: *sklabu*, *uytu*, *fak'u*, *frig'u*, *mink'u*, *hod'ineskă*, *lupă*, *mără*, *susă*, *multă*, *surdă*, etc. L'apparition de *-u* n'est donc pas conditionnée par la présence, à la finale, d'un groupe de consonnes ou d'une catégorie de consonnes. Cet *-u* s'entend fort bien et il est beaucoup plus intense que dans d'autres régions.

Il convient de rapprocher cette prononciation de celle des voyelles finales, dans les parlers du Bihor; car c'est l'une des caractéristiques des parlers de cette région d'avoir des finales longues: *nuntă*, *kasă*, *dpavă luntă*, *d'e vață*, *spune-mă*, *să-l puțli*, *la părintă*, etc. (v. aussi le texte II). Je n'ai pas remarqué de différence, entre les diverses générations, dans la prononciation des voyelles finales. Mais l'allongement des voyelles en fin de mot caractérise surtout le parler des femmes. A remarquer que l'allongement n'apparaît qu'à la finale absolue: il ne se produit pas dans la phrase. Cette particularité est plus prononcée dans le parler de Ursad; elle est moins marquée à Cărpinet. Voyelles aspirées. Aspiration de *a* initial dans: *harmăsar* (mais non dans: *ala*, *ark*, *aripi*). Voyelles en hiatus. Phonétismes différents, même chez la même personne: *rouă*, *doudă*, *nouă*, *ziudă*; *rpavă*, *rawă*, etc. On entend *skawn* et *skaon* à Cordău et Peștera; à Cărpinet, Buntești, Budureasa: *skand*



Fig. 8. Pătru Vid

(pl. *skand'e*); à Ursad: *skaond* (pl. *skaond'e*). Diphthongues. *ăw* > *o*: *kota* (= *căuta*), *tată-so*, *frate-so*, *Dumnezeo*. — *aw*. *Agust*, phonétisme normal. Prononciation isolée: *uziți* (t. VIII), pour *auziți*. — *ea*. *ea* et *ya*: *d'gal*, *d'yal*, etc. *Samd* (phonétisme originaire) mais *sard* et *astard* < *astă + sard* < *șard*. Après occlusive labiale, *ea* > *a*: *păgubashă*, *probază*, *margă*. J'ai entendu quelquefois *Ardeal* prononcé *Arđ'el*. Très souvent, *-ea* > *e*: *noapte*, *kruțe*, *atunțe*, *lume*. — *ew* > *eo* dans *măgo*: *frat'i-măgo*. — *ay* > *a*: *habe* (= *haine*); final: *numa*, *tomna* (ou *tumna*). — *oy*. *apu* (= *apoi*). — *wa*. *Tyate*, prononciation de ceux qui ont été influencés par la langue commune. Le phonétisme normal dans la région est *tăt'e*, *tit'e*, *tt'e*. Prothèse de l'*a* dans *anumără* (litt. *numără*), *amărășă* (litt. *miroase*), *agășă* (*ka să-l*), *agătat* (*să fi*), *atșine* (*l-om*), *tate*, *asudori*, *ada* (*y-om ada pațe*), *aplekat* (*hop*, *k-aplekat la...*); à tous les temps du vb. *a ridica*: *ard'ic*, *ard'ikat*, *ard'ikă*, *l-aș ard'ika*. — Consonnes. En règle générale, la palatalisation des occlusives labiales et des fricatives labio-dentales est rare. Ce qui caractérise justement les parlers du Bihor, c'est de maintenir intactes ces consonnes. L'altération apparaît dans un petit nombre de mots: *f* > *h'*, dans *h'er*, *h'erb* (rarement), à Cărpinet¹. *v* > *g*: *geru* (< *vier*), dans tous les villages; *gălin*, *gălină* (< *vin*, *vișind*), à Buntești, Cărpinet et Peștera; à Budureasa, Ursad, et Cordău: *vișin* (35); *gășpe* (< *viespe*) à Budureasa, Buntești; *h'êpe* à Cărpinet, *yêpe* (et *vêpe*) à Peștera et *vêpe* à Cordău, et Ursad. *V* est conservé dans *vitsd*, *vigan*; j'ai entendu, cependant (particulièrement à Cărpinet) *itsd*, *igan*, *ihlean*. Parfois, altération de *b* et surtout de *m* et de *p*: *bgirdav* (< *birău*), *bgirui* (< *birui*), *abgă*, (< *abia*), *jgară* (< *șiară*); *măel* (< *miel*, 6), *măew* (< *meu*, 36, 76, 187), *măere* (< *miere*, 69), *măi* (pron. pers.), *măerlă* (< *mierlă*), *măerhuri* (< *miereuri*, 153), *amăyazdzî* (< *amiază*, 124), *măezî-noptî* (< *miezul nopții*, 153).



Fig. 9. Flăvare Hotu

¹ Les sujets de Cărpinet m'ont répondu: *în Săl'it'e fi-n Kriștiori să vițe șer fi țerbe, da la noy nu*.

mîljok (< *mîljoc*, 194), *amîrghasă* (< *mîroase*, 29), *mîre*, *mîrghasă* (< *mîre*, *mîreasă*); *ph'ersăh* et *k'ersăh* (< *piersac*, 24), *ph'èle* (< *piele*, 39), *ph'atră* et *k'yatră* (< *piatră*), *ph'erduy* (< *pierdă*), *Sîmpk'etru* et *Sînk'etru* (< *Sfîntu Petru*, 103), *ph'ept* et souvent *k'ept* (< *piept*); *k'ept'îne* (pl. *k'ept'îoi*, 45), prononciation généralisée (= *pieptene*). Les



Fig. 10. Măriye Lăsku

exemples qui viennent d'être énumérés — j'ai donné tous ceux que j'ai enregistrés —, par leur petit nombre, montrent que le procès est à ses débuts. S'il est mieux représenté aux frontières du Bihor (à Peștera et Cărpînet), c'est qu'ici le phénomène est importé des régions où il est général ou tout au moins plus répandu. — **b.** Prononciation isolée: *polševik* (pl. *polševici*) pour *bolševic*. — **n.** Prononciation mouillée de l'*n* suivi d'une voyelle prépalatale: *bîne*, *čîne*, *nîmik*, *nîgru*, etc. Pl. de *an*: *anî* à Budureasa, Buntești, Cărpînet et Ursad (mais aussi, plus rarement, *ay*) et *ay* à Cărdău et Peștera. D'habitude, le nom propre *Nicolae* est prononcé *Mikulaye* (j'ai enregistré aussi le phonétisme *Mînikulaye*), sous l'influence de hong. *Mihlos*. — **r-** dans *fărînd* (toujours), *sărîn* (rarement *sîmîn*)

et quelquefois *irînd* (d'habitude seulement dans l'acception de „flèche d'un charriot”). Ces formes sont dues peut être à l'influence du parler des Munții Apuseni, où l'innovation est normale (v. *BL*, II, 206), mais il se pourrait aussi que le rhotacisme de -*n*- ait été l'un des traits phonétiques qui aient caractérisé les parlers du Bihor. Ceci serait confirmé par *fărînd* (= *fără*, t.II) que j'ai enregistré plusieurs fois à Budureasa, où l'*n* serait l'effet d'une fausse régression, afin d'éviter une forme prétendue à rhotacisme (*fără*). Dans *Slimedru* (103), *îstruktîye*, *Kostand'in*, *Koştantsa*, l'occlusion de l'*n* a été absorbée par la consonne suivante. *Dîn* et *în* sont prononcés souvent *dim* et *îm*: *dim čenuše*, *dim pot'ikă*, *îm kurt'e*, etc. Les occlusives dentales suivies de *e (i)* sont mouillées; mais les isoglosses ne coïncident pas: *t + e (i)* est prononcé mouillé (*t'*) partout et dans tous les mots (*du-t'e*, *t'istă*, etc.), tandis que la mouillure de *d + e (i)* est générale seulement dans la région de Vășcău, à Budureasa

et à Buntești. Dans les autres villages, j'ai entendu à côté de *vêrd'e*, *d'int'e* (*gînt'e*), *gred'înă*, *d'e*, *d'in*, *dă*, *dîn* (de même, *dăscults*, *dăskînt'ek*). A Cărpînet, la mouillure de *d* et de *t* caractérise le plus souvent le parler des jeunes. — **l** et **r + e (i)** sont d'habitude prononcés mouillés: *l'ebîye*, *l'in*, *tafe*, etc. *l > r* dans *korîndă* (pl. *korînz* et *korînd'e*) et dans le vb. *a korînda*. — **g + e (i) > j**: *fuje*, *traje*, etc.; cette prononciation est générale. — **z.** Phonétisme normal: *z* (*zîk*, *zucă*, etc.); la prononciation *dz* (*dzîk*, etc.) est très rare. Disparition de *z-* dans: *is*, *iseli*, *îce* (= *zis*, etc.). — **s > ș** dans *diștantsă*, *Koștantsa*, *șteag*, *șîk'imburi*. A Ursad et Peștera, *s* de la conj. *să* est passé à *î*: *îi*: *tra îi fah*, *nu îi'w îi spuyă*, etc. Prononciation *tsînt'irim* et *sînt'irim*. — **v** est remplacé par *h* dans *hulpe* (17, t. VIII); *kîkîlean* (17) représente un phonétisme attendu (< hong. *hitlén*). Vocalisation du *v*: *kăwăc*, à côté de *kowăc* (< hong. *kordcs*). *Bivol* est prononcé le plus souvent *bibol*. — **Consonnes finales.** Disparition fréquente des consonnes finales: *tă* (= *tot*), *kîn* (= *cină*), *du* (= *duș*), *fos* et *fo* (= *fast*), etc. Mais souvent, les occlusives en fin de mot sont explosives (v. ci-dessus, p. 128). Parfois, disparition des syllabes finales: *tra* (= *trebue*), *o lă*, *o lăa* (= *o leacă*), etc. — **Groupe de consonnes.** *sl > skl*: *sklugă* (< *slugă*), *sklobod* (< *slobod*), *sklujbă* (< *slujbă*), etc., mais *yese* (ou *yăsăle*). — **vn > jn** et **mn**: *pîjnîtsă* et *pemîtsă* (107). — **lt > pt**: *poptă* (< *poftă*), *pofti* (< *pofti*). — **kn > mn**: *tomna* ou *tumna* (< *tocmai*). — **kn > mn**: *pomînt'e* (< *pocnește*). — **kt > pt**: *doptor* (< *doctor*), *prefept* (< *prefect*), *optobër* (< *octombrie*, 154). — **pt > kt** ou **t**: *aktekt* (< *aptept*), *aktektat*, *aktektam*, *aktektăm*, *aktektămăr* (154). — **kt > k**: *k'itor* (< *ctitor*). — **ps > st**: *ped'gastă* (< *pedeapsă*). — **nt > nt**: *strîntă* (< *strîntă*). — **str > str**: *stred'el* (< *sfredel*). — **Metathèse.** *jugrastu* (< *jugastru*), *kăprăstu* (< *căpăstru*), *prolikă* (< *polecă*), *vîrită* (< *vîrită*), *meljok* (< *mîljoc*), *kopîrîlew* (aussi *kopîrîlew*), *pîncete* (aussi *pîntoțe*); à Ursad, la prononciation générale est *ad'irka* (*ad'irh*, *ad'irhă*, etc.; = *ridica*). — **Prothèse.** *zbič*, *zbičă* (< *bici*), *skobpară* (< *coboră*), *skîrtavet'e*, pl. *skîrtaveti* (< *castravete*). — **Epenthèse d'un r** dans *arjun*, *hudră* (pl. *hudre*) „trou”, „agent”, „avocat”. — **Abbrégement.** *să*, *se* > *s*: *s-duce*, *s-fațe*; *kî-î-l-o văzut* < *cit ce l-a văzut*; *stămîni* (isolé) < *săptămîni*.

MORPHOLOGIE

Le nom. Terminaisons différentes de celles de la langue commune: *fușe* (49) et *are* (forme ancienne), à côté de *arie*; de même *kopačyū*, que *leimn* tend à remplacer; *kîntekă* et *d'esîntekă* correspondent à *kîntek* et *d'esîntek*. *Vlădik* (= *vlădică*). *Ipașe*, *Avrame* et *Trayașe* sont au nominatif; vocatif: *trupe* (seulement dans la langue de la poésie). Les pl. de *loc*, *mînd*, *soră*, *noră*, *oraș* sont parfois *lokure*, *mîmuri*, *sore* (aussi *sori*), *nore*, *orașuri*; pl. de *casă* et *masă*: *kăfi*, *măfi* (Budureasa, Buntești, Ursad), *mefi* (Ursad,

Peștera), *kăl, măl* (Cordău); *săpl*, pl. de *săpd*. — L'article. *Lui* (et non *lu*) caractérise le parler des personnes qui ont fréquenté l'école. — Le numéral. A relever les formations *patruzăc h'ie unu* (= 39), *șazăc h'ie unu* (= 59). — Le verbe. *Imbătrâni, întîlni, împușca* et *învăța* sont employés sans préfixes: *bătrîni, tîlni, pușka* (43), *vătsat-am* (isolé). En échange, *a schimba* est préfixé: *mă nîkimb'* (de là, le subst. *nîkim-burl*). — Formes de la conjugaison. — Ind. prés. et subj. Nous relevons les formes particulières de quelques verbes: *răbd* (*rabd*), *poi* (*pot*), *moryă* (*mor*), *mă găt* (*mă gat*), *t'e flets* (*te gați*), *t'e feri* (*te ferești*), *plăye* (*ploud*), *yêfe* (*iese*), *să lase* (*să lase*). Emploi isolé de *mi-s* (*eu*) et *yeste* (*el*). A la III^e conjugaison, l'accent frappe la dernière syllabe, à la 1. pers. du pl.: *mer'e'm, tor'e'm, tsăd'e'm, vind'e'm*, etc. Ce genre d'accentuation caractérise le parler des jeunes et apparaît rarement dans le parler des vieux. — Parf. simple. A noter: *dădum, avum, dădutsi-vă*. — Parf. composé. Prédilection pour l'emploi des formes inversées: *foșt-am, shkăpat-ats, dusu-șe-am. O rămăd* (= *a rămas*). — Plus-que-parfait. Emploi assez fréquent de la forme périphrastique (parf. composé du vb. *a fi* + part. passé ou gérondif du vb. à conjuguer): *o foșt trekută, o foșt auzită kă...*, *o foșt rîzînd, s-o foșt k'in-zuînd, nu s-o foșt putînd*¹, etc. — Futur. Emploi de l'auxiliaire sous la forme: *oy, d'y(îy), o(a), om, lts* (*lts, ots, ats*), *or*. Préférence pour les formes inversées: *mănka-om noy, l'ti-l'e-oy, lua-l'i-y*. — Conditionnel passé. Deux formes: 1. imparf. du vb. *a trea* + infinitif du vb. à conjuguer: *nu v'e trebui să viy kă vinem yo; să v'e fi ku spat'il'e; dakă v'e sâri pă yel; kum v'e fi bîne; să v'e ntreba pă Yon; să v're spuie; să v're dukăni o tsigar'e*. 2. parf. composé du vb. *a trea* + infinitif du vb. à conjuguer: *n-am vrut krêd'e; ppat'i k-o vrut aduče; dumînîkă sara li vrut fi; li yo y-ă vru da doy l'ey, dakă m-a vu spuie; d'i n-a vu fi, nu s-a povest'i*. — Impératif négatif. Emploi assez fréquent de la forme archaïque: *nu fujirets, nu băgarets, nu rid'erets*, etc. — Le supin est remplacé par l'infinitif long: *êe ay d'e shkriyere?; spuie kă are d'g-a vorovire ku yel*. — Conjugaison de quelques verbes. *tăia: i tew* (= *îmi tai*), *tey* (*tu*), *tiyem, tiyêt, tiyèyă; îmbrăca: îbrăk* (*d'ezbrăk*), *t'e-mbrêl, t'e-mbrăh, s-o d'gazbrăkat; învește: lu-nvesh, înveșt'i, înveșt'e, s-ă li lă-nvashă, ni-l înveșt'em, li-nvêșt'ets, li-nvêșt'e, am învêskut, l-oy înveșt'e; la: mă law, t'e lay, să lă, șe lăm, vă lats, să law, să li lève, s-o lăut* (aussi *s-o lat*), *lă-t'e, lăst-vă; merge: mărğ, mey, mē* (et *mère*), *mēm* (et *mèrem*), *mêts* (et *mèrets*), *mărğ, mărșăy, mărșăl, mărșă, o mărș*. — L'adverbe. *acolo: ahlê, akhlo, akolê, kolê; iar* et *chiar* ont le plus souvent la forme suivante: *yard, k'yard; pē* < *prea*, par dissimilation totale; *mikdri; awač*, „ici“;

¹ La forme avec le part. passé en *-ă* se rencontre aussi au parf. du subjonctif et du conditionnel.

ba „non“, *d'g-a bolunda* „en flânant“, *d'g-a umăr, d'g-a rpată; ind'e; înainte: nent'e* et surtout *nant'e; iată: yut* (*yut-ă kîne*), *yak: yak aklo* et *yakătă: yakătă-lă-y*. A Cărpinet on emploie assez fréquemment *yu* (ou *yo*) „où“: *yu ay foșt; yo t'e duč; p-yo să mărğ?* — La préposition. *fărd* „en dehors de“: *doy fărd mîne*. — Formation des mots. *șe gurîd* „ils se querellèrent“; *ved'eros: li lučșafăru-y tă ștepană, da-y may ved'eros; notarăl; rot'elat*. Parfois *des-* est remplacé par *șes*, qui semble être un préfixe: *șesgropat* (= *desgropat*, t. XII), *mă șesșpărt* (= *mă despart*, t. XIII).

SYNTAXE

L'article. Enclise normale de l'article du gén.-datif. Cependant, il y a des cas assez nombreux de proclise (noms masc. et fém.): *bou lu večîn, păru lu muyère, poștu lu Krăčun* (3, 10). *Li* proclitique: *cîntători a li Pilat; s-o rugat li Dumnezeu*. Construction du génitif: *arjumu d'i Krăčun, kapu d'i la om*; datif avec *la*: *am plăt'it la domnu notarăl, la mă-sa i s-o rupt mîna*. — Le pronom. La répétition du pronom est un procédé fréquent: *l-ă trasu-l, în brînkă l-am adusu-lă, șe-am dusu-șe, m-am dusu-mă*, etc.

VOCABULAIRE

Mots dialectaux. Les parlers du Bihor et notamment ceux de la région de Vașcău conservent un nombre important des mots anciens, d'origine latine, qui ont disparu dans d'autres régions ou bien qui sont d'un usage limité. Ex.: *antsărts* „il y a 2 ans“, *brînkă* „main“, *a kusta* „faire vivre“, seulement dans des expressions telles que: *Dumnezeu t'e kuste* (lorsque l'on boit à la santé de quelqu'un), *ped'estru* „estropié“, *șăhrățăd* (t. XXII) „seule“, *vă* „va“, *yu* „où“, etc. Mots régionaux: *abrah* „sac où l'on tient l'avoine pour les chevaux“, *alkășî (a)* „comprendre“: *șe alkășîm noy; and'irêt'e* „autre part, en d'autres endroits“; *angliye* „drap de belle qualité, coloré“; *bîrtok* „richesse“; *bîrikaf* „oison“; *bogat* (pl. *bogats* et *bugats*) „assez“: *am foșt d'e bugat'e ōri*; „beaucoup“: *umblat-am bogat; brăd'iye* „mesure“; *kăbel* (pl. *kăbèle*) „terme de mesure: domaine de 1.200 hect.“; *k'ellîg* „impôt, dépense“; *k'ellîga (a)* „dépenser“; *kăpăta (a)* „cueillir“; *kopîl* (Cărpinet) „enfant naturel“; *krepetă (a)* „crever“; *șos* „celui qui garde la propriété“; *șutagă* „creux, cavité dans le tronc d'un arbre“; *dambă* „orchestre“: *am adus dambă li ni petreč'e'm; d'ed'îl* „entier (au physique et au moral)“: *fêlon d'ed'îl; dubă* „tuyau“; *duyos* „desireux“: *șe duyos dă korne; dulew* „chemin naturel“; *dir* (et *dirî*) „pour“: *dir êe* „pourquoi“; *d'id'igăniy* „bêtes sauvages“; *fêligă* „serviette dans laquelle on enveloppe le pain pour le porter à l'église“; *firêt'ih-d* „vicieux, damné“; *foșaguri* „ouragan“: *kîn bat'e foșaguri pă țeryă; gaxă* (et *găzdăhoyă*) „riche“; *glăd'e* „fruits“; *habă* „réunion“; *harkă* „sommeil“; *hămulit-d* „gâté, éventé“; *hang*

„voix“; *hului* (a) „démolir“; *homnoji* (t. I) „chefs des gendarmes“ (arch.); *improška* (a) „disperser, éparpiller“; *inčerka* (a) „poursuivre“; *l-o nčer-kat pân l-o prins*; *job* „poche“; *jigârây* „bêtes sauvages“; *jiran* „méchant, désobéissant“; *lakrew* „blouse portée par les femmes“; *lat'ind* (d'e *ga-menit*) „foule“; *lâpâstos* „marécageux“; *lemn* „arbre“; *lotru* „voleur, bandit“; *lud*: *unu kare vorbêst'e fârâ sokpatâ, kare-y klât'it d'e kap*; *lumea* „le monde, la terre“; *mârok-mârôakâ* „grand“; *mîri* „grand“; *mîrnok* „ingénieur“; *mînezî* (a) „déjeuner“; *modru* „mesure“: *dakâ bây fârâ modru*; „possibilité“: *nu-y modru sâ facl'êva kâ t'e vèd'e*; *nâddâ* (a) „penser“; *nergeli* (a) „couvrir (la jument)“; *neam* „rien“; *paklâ* „paquet de tabac“; *pêpe* „insecte“; *portsîye* „impôt“; *podrom* „cave“; *purav* „méchant, turbulent“; *repâli* (a) „réparer“; *rob* „voleur, malfaiteur“; *sârîntok-sârîntokâ* „pauvre“; *sk'ingartâ* „allumettes“; *skump* „avare“; *skunda* (a) „écourter“; *sorgâ* „besoin“: *îy sorgâ sâ may vin?*; *st'ezâ* „moulin à foulon“ (*am st'ezat sumâle*); *shukâyesk* (se) „ils se comprennent“; *tâgâfi* (a) „nettoyer la maison“; *târhêt'yâ* „poids, fardeau“; *târtâzi* (a) „penser sérieusement“; *tîri* „fort“; *t'it'ew* „hache“; *toyâ* „vacarme, tapage“; *tolkiš* „route vicinale“; *tâfe* „peu“: *sâ mâsure tsîfe bânî*; *târfâ* „sable“; *tsov* (pl. *tsôve* et *tsôvuri*) „gourdin“; *urla* (a) „descendre“ (*apâ urlâtpare* „eau courante“); *vâi* (a) „voir“; *vêak* „jamais“: *nu may vâdâ-n vêak*; *vîkâ* (pl. *vîcl*) „mesure“; *vintrîl* „en travers, obliquement“; *zbdg* „brouillard“; *zbing* „diable“: *yeftî ku zbing*; *zbrîlon-tsât-â* „suspendu, accroché“; *zmârd-zmârdâ* (et *zmêardâ*) „laid“.

RÉPONSES AU QUESTIONNAIRE

Explication des signes

- [] = réponses suggérées au sujet interrogé.
 2 = nouvelle réponse du sujet interrogé, qui est revenu sur sa première réponse.
 = hésitation du sujet interrogé.
 („“) = mots ou phrases donnés par le sujet interrogé en plus de la réponse à la question.
 * = le sujet n'a pas compris la question.

1. Lupii mănîneă oi „les loups mangent des brebis. A: *lupiy mînkâ* „oaya. B: *lupiy mînkâ* „oy („sî kapre“). C, D, E, F, G, H, I, J, K, S: *lupiy mînkâ* „oy. L, M, N, O, P, R: *lupiy mînkâ* „oăy.

2. Oile fată primăvara, dar eu am văzut o oaie care făta vara „les brebis mettent bas au printemps, mais j'ai vu une

brebis qui mettait bas en été“. A, B, E, F: „oile fată primăvara, â văzut „o „qaye fâtîn vara. C: „oile fată primăvara mîey, yo â văzut „o „qaye kari o fâtat' vara („pâ drikû veriy“). D, G: „oile fată primăvara, â văzut o „qaye kari o fâtat' vara. H, I, N: „oile fată primăvara, da yo â văzu „o „qaye kari fâta vara. J: „oile fată n postu Paștilor“, î mârtsîșor“, â văzut o „qaye fâtînd la Rusali“. K: „oile fată primăvara, â văit „o „qaye kare fâta t'gâmnâ. L, M, N, R, S: wâile fată primăvara, yo am văzut o „qaye fâtînd vara. O, P: „oile fată primăvara, am văzut o „aye kare fâta vara.

3. Coarnele berbecului sînt mari „les cornes du belier sont grandes“. A, B: *k'garâel'e la berbêce-s mari*. C, F, G, H, N, R: *k'garâele berbekuluy is mari*. D: *k'garâele berbêceluy is mare*. E: *k'garâele berbêceluy sîn mare*. I, K: *k'garâel'e berbêceluy is mari*. J: *k'garâele la berbêce-s sucl'e*. L, M, O, S: *k'garâele berbekuluy yest'e mari*. P: *k'garâele berbekuluy sîn mari* („sî sucl'e“).

4. Ai vrea să ne păzești vacile? „voudrais-tu garder nos vaches?“ A: *n-ay vrê, mâ, sâ kots d'i-a mèle vacl'i*? B: *ay kota d'e vacl'e mèle?* C: *ay vrê sâ kots d'i vacl'e nqast'e?* D: *ay vrê sâ ne klîst'ijî d'i vacl'i?* E: *vrêts sâ kotats d'i vacl'e mèle?* F: *vrêy sâ griješ vacl'e mèle, kâ ts-oy plât'i dirt yêl'e?* G: *vrêy sâ griješ dâ vacl'i?* I: *vrêy sâ klîst'ijî d'i vacl'e nqast'i?* J: *ai vrê sâ klîst'ijî d'i vacl'i?* H, L, M: *ay vrê sâ griješ'ti dâ vacl'i?* M, N, R: *vrêy sî griješ'ti dâ vacl'e nqast'e?* O, S: *vrêy sî griješ'ti dâ vacl'i?* P: *mâ prunkule, kota-y dâ vacl'e mèle, kâ ts-oy plâti êe sokot'êst'i kâ dârmâlêsti*.

êe sokot'êst'i kâ dârmâlêsti „ce que tu crois que ça vaut“.

5. Ce iapă urîtă „quelle vilaine jument“. A: *k'patâ êe yapâ zmârdâ!* B, R: *ce yapâ zmârdâ!* C, E, M, N: *êe yapâ zmârdâ!* D: *êe yapâ zmârdâ-y asta!* F: *yapâ spurkatâ* („ây pl'înd d'e t'înd, o-y pl'înd d'e qareceva“). G: *k'patâ êe yapâ spurkatâ!* H, I, J, L: *êe yapâ urîtâ?* K: *êe yapâ prqastâ!* O: *tulay, êe yapâ zmârdâ!* P, S: *êy, urîtâ-y yapa asta!*

6. Voiam să înțarcăm mielul, dar e încă prea crud „nous voulions sevrer l'agneau, mais il est encore trop jeune“. A: *vrem sâ kut'im mîyelu d'i pâ „qaye, da-y pè tinârû*. B: *vrem sâ*

ntsărkâm mîeyi d'i pã "oy ăi sã-y kut'im, da-s pẽ miči. C: vrem^a sã ntsărkâm mîelu ăi-y pẽ tîndr. D: vrem^a sã ntsărkâm (2: kut'im) mîelu, numa-y pẽ tîndr. E: vrem sã ntsărkâm mîelu, da-y pẽ (2: prẽ) mikuts. F: noy vrem ăi ntsărkâ mîyelu, numa nu l-om-untsărkâ pîn o may bătrîu. G, M, N: vrem sã ntsărkâm mîelu, da-y prẽ mik. I: noy ă vru sã ntsărkâm mîyelu, da-y prẽ tîndr. J: am vrẽ sã ntsărkâm ăešt'e mîey, da-s prẽ tîndr. K: am vrut s-a-lẽjem mîelu, da-y prẽ tîndr. L, H, P, S: vrem sã ntsărkâm mîyelu, da-y prẽ tîndr. O, R: ă vru sã ntsărkâm mîyelu ăi-y prẽ mik.

7. Cioban „berger, pâtre“. A, B, C, D, E, F, H, J, K, L, M, N, O, P, R, S: păkuraryũ. G: păstoryũ. I: oyẽrũ.

A: „akar čyoban“, da la n-oy ašẽ-y vgarba păkuraryũ; n-o fostu čyoban; la noy y-o ăi čyoban, d'i-aista d'i l-o lăsat Dumitru la Manglavid. E: „d'i-o lga d'i vrẽme, d'i kîn ku Petre Lupu zicem“ ăi čoban. I: „čoban sã nvatsă la išk'qalã“.

8. Turmă „troupeau (de brebis)“. A, B, C, D, E, F, G: turmă. I: turmă d'i "oy. J: turmă („-y un bot mare d'i "oy“). K: bot (pl. boturi). L: bot'eyũ (2: turmă). M, N, S: o stîndă dă wăy. H, O: turmă dă wăy. P, R: stîndă.

N: „ă-ăčeya-y tât atita kît ăi stîna. P: „stîndă dă wăy ăi multe wăy laolaltă.“

9. Oaie stearpă, oi sterpe „brebis stérile, brebis stériles“. A: "aye starpă („n-are sporyũ, n-are mîyey). B, C, D, E, J, M: "aye starpă, "oy stërpe. F: "qaye starpă, "oy stërpe („noy avem" o zeče "oy stërpe"). G, H, I, K: "qaye starpă, "oy stărpi. L, N, O, P, R, S: waye starpă, wăy stërpe.

10. Pana cocoșului este ea secerea, „la plume du coq a la forme de la faucille“. A: pana kokoșuluy ašẽ o tsiñe ka sãčereș. B: pana d'e kokoș ăi mîndră. C, I, O: pana kokoșuluy ăi ka sãčereș. D, N, R: pana kukoșuluy ăi ka sãčirẽ. E, J: pana kukoșuluy ăi ka salayka. F: pana la kukoș yaste strîmbă. G, H: pana kukoșuluy ăi strîmbă. J: k'qada la kokoș ăi ka sãčereș. L, M, S: k'qada kokoșuluy ăi kîrnă ka sãčirẽ. P: k'qada kokoșuluy ăi in t'iparyu sãčiriy.

11. Găinile noastre stau în curte „nos poules restent dans la cour“. A, D: gîñile staw ăi okol. B: gîñile nqašt'e šed pîn "okol („ăi pîn t'elẽk' yũ). C, H: gîñile nqašt'e šed pîn okol. E, I,

P, S: gîñile nqašt'i staw ăi okol. F, L, N, R: gîñile nqašt'e staw ăi "okol. G, O, M: gîñile nqašt'e staw ăi okol.

12. Cloșea vede de pui „la couveuse garde les poussins“. A: kloška grijěšt'e d'e puy. B, J: kloška kpată d'i puy. C: kloška ka'tă d'i puy. D: kloška-ă kišt'igă d'i puy. E, K: kloška kišt'igă d'e puy. F: kloška grijěšti dă puyi ăi („ăi nu-y dukă ulyu"). G: kloška grijěšt'e puyi. I: kloška pãžěšt'i d'i puy. H, L, M, N, O, R, S: kloška grijěšt'e dă puy.

13. Gîșca e bună, dar gîșcanul e rău „l'oie est bonne, mais le jars est méchant“. A, F, L, N: gîșca-y bună, gîșkoyu-y rău. B: gîșca-y bună („numa n-o avu gîșkoyũ"). C: gîșca-y bună, numa nu mẽ la gîșkoyũ. D, I, J, O, R, S: gîșca-y bună, da gîșkoyu-y rău. E: gîșca ăi bună, da gîșkoyu ăi rău. H, K, L: gîșca-y bună, gîșkoyu nu-y bună, M, P: gîșca-y rẽ, gîșkoyu-y bună.

14. Rață „canard“. A, B, C, D, E, F, H, J, L, N, O, P, S: ratsă (pl. ratsă) G, R: rats. I, M: ratsă (pl. ratsi).

15. Rățoiu „canard“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: rătsoyũ.

16. Iepurele e bun de mîncat „le lièvre est bon à manger“. A, B, C, I, J: yepurile-y bun d'e mîncat. D: yepurile-y bun d'e mîncat. E: yepurele ăi bun sã-l mînkâm. F, G, L, M, N, S: yepurele ăi bun dă mîncat. K: yepurele-y bun d'i mînkare. H, O, R: yepurele-y bun dă mîncat. P: yepurele-y bun dă mîncat („dăki l-am putẽ prînd'e ăi-l mînkâm").

17. Vulpea e vicleană „le renard est rusé“. A: vulpea ăi viklẽană. B: hulpea-y viklẽană. C: hulpea-y blăstămată (2: hunsfută). D, S: hulpea-y h'iklẽană. E: hulpea-y hunsfută. F: hulpea-y hunsfută, G: hulpea-y vigană. H: hulpea ăi igană. I: hulpe-y iklẽană. J: hulpea ăi furătoare (2: hameșe). K: hulpea ăi hqatsă. L: hulpea-y hamișe. M, N, O: hulpe... P, R: hulpe-y h'iklẽană (2: hunsfută).

18. Aveți stupi de albine? „avez-vous des ruches“. A, C, D, I, J: avets stupi d'i-albiñe? B: avets stupi d'i albiñi? E: avets stupi d'e albiñe? F: stupi d'e albiñe avets? G, H, N: avets stupi dă albiñe? K: avets o tare roy d'i-albine? L, M, O: avets albiñi? P, R, S: avets stupi?

P: „stupu-y ala dîn koșară, pã rumîneșt'e albiñă“, o tare „quelque“.

19. Am fost înțepat de o viespe „j'ai été piqué par une guêpe”. A: m-o mpuns^a on gêspe. B, E: o f^wos mușkat d'i-on gêspe. C: am f^wostu mușkatu d'i-on gêspe. D: m-o mușkat o gêspe. F, L, N, P, R: ā fost^a mușkat d-un vêspe. G: ā fos mușkatā d-ō vêspe. K, I: ā fost^a mușkat' d'i-ō hêspe. J: m-o mușkat o hêspe. H, M, O, S: ā fostu-mpuns^a d-ō vêspe.

20. Păianjenul a prins o mușcă „l'araignée a attrapé une mouche”. A, B, E, F, G, I, J, N, O: panjenu o prins o mușcă. C: panjen-o prins o mușcă. D, H, L, M, R: panjinu o prins o mușcă. K, S: panjiuile-o prins o mușcă. P: panjinu prind'e mușka.

21. Păduche „pou”. A, B, C, D, G, H, I, J, K, L, M, N, P, R, S: păduk'e. E, F, O: păduk'i.

22. Purecele te mușcă „la puce te mord”. A: purecele t'e mușcă, („t'e digilêst'e, t'e pișcă”). B: purecele mă mușcă. C: m-o mușkat purișle. D: purișle mușcă omu („d'i brinkā o d'i ind'e sâ nîmere”). E: purișy t'e mușcă. F, G, H, J, L, S: pureșle t'e mușcă. I, K, M, O, P: purișle mușcă. N, R: purișle mușcă.

23. Stejar „chêne”. E, G, R: ō goron. F, H, N: fetan. K: l'emn d'e goron. L: stejeryū (2: goron), P: l'emn dā goron.

F: „străjeryū ziče prunčiy aiștya, da noy zičem fetan”. A, B, C, D, I, J, M, S ne connaissent pas le terme.

24. Cheie „clef”. A, B, C, D, E, F, H, J, L, K, M, N, O, P, R, S: k'eye (pl. k'ey), G, I: k'ei.

25. O sută de fagi „cent hêtres”. A, B, C, D, E, I, J, K: o sutā d'e faji. F, G, H, L, M, N, O, P, R, S: o sutā dā faji.

26. Noms d'arbres. A: fraptsișe, mestekāny, ulmū, molivū, (pl. molivī), bradū (pl. braz'), tufā („face alușe”), fagū, goronū, arișe, rāk'itā, frāgaryū („face frajiy”). B: fraptsișe, bradū, tufā („face alușe”), fag', arind'e (pl. arinzi), karpishe, spișe. C: fag', goron, karpān (pl. karpisū), pl'op', fraptsișe, mestekān, tufā, brad', moliv'. D: karpān', mest'ekān, čireș', goron, fraptsin', tufā („face alușe”). E: karpeșe, mestekān', fraptsin', jugrastu. F: karpān', ulm', t'eyū, fraptsān', arin' (pl. arișū), jugrastu, tufā. G: goron, karpān, fag', fraptsișe. I, J, K: goron, mestekān (pl. mest'ēcūn), frapsin (pl. frapsinū). L, M, N: goron, karpān', ulm', jugrast', tufā, fraptsin' mestekān' (pl. mest'ēcūn), arin' (pl. arișū). O, S: goron', fag',

jugrast', t'eyū, fraptsān'. P, R: goron, jugrastu, t'iyū, fraptsin', tufā, karpān', fag'.

A, L: „la alun noy zičem tufā”.

27. Saleia crește la mlaștină „le saule croît dans le marécage”. A: salka (2: rāk'ita) krêșt'e n flașt'ind'. B: salka krêșt'e la vâlceavă. C: salka krêșt'e pā vâlčē. D: salka krêșt'e pā zăvayē. E: salka krêșt'e ān marjina apiy. F: salka krêșt'e pingd' apā. G: salka krêșt'e la vale. H, I, P, S: salka krêșt'e la baltā. J, R: salka krêșt'e nt-o mlașt'ind'. K, O: salka krêșt'e n lok' ud'. L, M: salka krêșt'e la tāv. N: salka krêșt'e ī apā.

28. Răchita seamănă cu saleia „l'osier ressemble au saule”. A, B, G, L: rāk'ita samānā ku salka. C, D, E, F, H, M, N, P, R, S: rāk'ita samānā kātā salkā. J: rākita-y salkā. K: salkaryu samānā pā salkā.

29. Trandafirul miroase frumos „la rose sent bon”. A, N: trandafiru amirgasd' frumos. B, D, P, R: trandafiru amirgasd' frumos. C, L, M, O: trandafiru amirgasd' mindru. E, S: trandafiru amirgasd' frumos. F, G, H: trandafiru amingasd' mindru. I, K: rugu amirgasd' mindru. J: rugu amirgasd' frumos.

30. Mărul nostru e dulce „notre pomme est douce”. A, B, C, H, L, K, P, R: mārū nost-ty dulce. D, E, G, I, M, N, O, S: mārū nostū-y dulce. F: mārū nostū-y bun' kă-y dulce. J: mārū nost face mēre dulcī.

31. Măr „pomme, pommier”. A, C, D, J, M, O, P, R, S: mār', B, E, G: mār. F, H, I, K, L, M, N: mārū.

32. Păr „poire, porier”. A, B, G, H, M, P, R: pār. C, J, K, L, M, N: pārū. D, E, F, I, S: pār.

33. Cireș „cerisier”. A: čireș', B, D, F, H, I, O, P, R: čireš. C, E, G, J, K, L, M, N: čireș'.

34. Piersee „pêcher”. A, B, D, I: pk'ersāk. C, O: k'ersāk'. E, F, G, H, J, K, L, M, N, P, R, S: pk'ersāk'.

35. Vișin „griottier”. A, B, F, G, H, L, M, N, O: vișin', C: vișen. D, E, I, J, K, P, R, S: gișin.

35. Spin „épine”. A, B, C, D, F, H, J, K, L, N, O, S: spișe (pl. spișū). E, I: spișū. G, M: gimpe. P, R: spin'.

36. Am înghițit un sămbure „j'ai avalé un noyau”. A: amū-ngitsit un simbur'. B, M, N, O: amū-ngitsit un simburū.

C, D: *am îngîtsit ă simbură*. E, G, H, L, P, R, S: *amă-ngîtsît ă simbur*. F: *ă mînkāt ă simbură și l-ă ungîtsît*. I, J, K: *am ungîtsît ă simburē*.

37. Poamele acestea sunt bune. „ces fruits sont bons”. A, C, D, E, I, K, O, P, S: *poamele astēa-s buîe*. B: *mērele-s buîe*. F, H: *pruîl'e ayestea-s buîe*. G: *pruîl'e ăs buîe*. J, R: *poamele sînt buîe*. L, M: *glăd'ile astēa sînt buîe*. N: *poamel'e (2: glăd'ele) astēa-s buîe*.

38. Vinul acesta e amar „ce vin est amer”. A: *vinu aista-y amar* („nu-y bun”). B: *vinu ayesta-y akru*. C, H: *vinu ayesta-y amar*. D, E, F, G, I, J, L, M, N, O, P, R, S: *vinu aista-y amar*. K: *vinu ista-y amar*.

39. Piele „peau”. A, E, H, M, R: *pk'ēle*. B, D, G, I, J, K, N, O, P: *pk'yēle*. C, L, S: *pk'yēlē*. F: *pk'ēli*.

40. La numération. A, H: *unu, doy, triy, patru, cînc, șasă, șapt'e, *opt, năwă, zēce, doysprăzēci, unsprăzēci, triysprăzēci, patrușprăzēci, cînsprăzēci, șasprăzēci, șaptisprăzēci, *opsprăzēci, dăwăzāci, ... șasāzāci, ... năwāzāci, o sută, o miye*. B: v. le texte n° V. C, F, J, L, S: *unu, doy, triy, patru, cînc, șasă, șapt'i, *opt, năwă, zēci, unsprăzēci, doysprăzēci, triysprăzēci, patrușprăzēci, cînsprăzēci, șasprăzēci, șapt'isprăzēci, *opsprăzēci, dăwăzāci, triyzāci, patruzāci, cînzāci, șasāzāci, șapt'izāci, obzāci, năwāzāci, o sută, o miye*. D: *unu, doy, triy, patru, cînc, șasă, șapt'i, *opt, năwă, zēci, unsprăzēci, doysprăzēci, triysprăzēci, patrușprăzēci, cînsprăzēci, șasprăzēci, șapt'isprăzēci, *opsprăzēci, dăwăzāci, triyzāci, patruzāci, cînzāci, șasāzāci, șapt'izāci, obzāci, o sută, o mie*. E, G, O: *unu, doy, triy, patru, cînc, șas, șapt', *opt, năwă, zāci, unsprăzāci, șasprăzāci, opsprăzāci, dăwāzāci, cînzāci, șazāci, opzāci, o sută, o mie*. I: v. le texte n° XVIII. K, M, unu, doy, triy, patru, cînc, șasă, șapt'e, *opt, năwă, zēce, unspēce, doyspēce, triyspēce, patru-spēce, șaspēce, *opspēce, năwāzāci, dăwāzāci, dăwāzāci-ș-unu, dăwā-ș-doy, șazāci, obzāci, o sută, o miye. N, P, R: *una, dăwă, triy, patru, cînc, șas, șept', *opt, năwă, zēci, unsprăzāci, șasprăzāci, dăwāzāci, triyzāci, o sută*.

41. Femeia țese „la femme tisse”. A: *femēya cēya tsēsē*. B, C, D, E, G, I, J, K: *muyēreā tsēsă*. F, H, L, M, N, O, P, R, S: *muyēre tsēsē*.

42. E un hoț „c'est un voleur”. A: *ăcēala-y hots*. B, C, S: *y-ă hots*. D, E, G, K: *y-ă tilharyă*. F, H: *ala-y ă tilharyă*. I: *y-on furătoryă*. J: *y-un lotru*. L, M, N, O: *y-un tălharyă*; P, R: *îy on tilharyă*.

I: „hwots kare omqară wqameîl, altsî zîce lotru”

43. Am luat o pușcă și l-am împușcat „j'ai pris un fusil et je l'ai tué”. A: *kway puška și-l puškay*. B, J, S: *ă kwat puška și l-ă pușkat*. C, D, G, H, I, K: *ă kwat-o puškă și l-ă pușkat*. E: *ă kwat o puškă și l-o pușkat*. F: *ă kwat-o puškă n brînkă și m-ă dus și l-ă pușkat*. L, M: *am kwat-o puškă și l-am pușkat*. N, O: *ă kwat puška și l-ă pușkat*. P, R: *am kwat puška și l-am pușkatî-lă*.

44. Este plin de praf până în virful capului „il est rempli de poussière des pieds à la tête”. A: *is pl'in tăt d'i prav pînd n vîrcu kapuluy*. B: *yeșt'i plîn d'e zgură pînd n vîrcu kapuluy*. C: *tātu-y plîn d'i prav pînd n vîrcu kapuluy*. F, E, O: *îy plîn d'e prav pînd n vîrcu kapuluy*. H: *îy plîn dă k'olb pînd n vîrcu kapuluy*. G: *yastē plîn dă k'olb pînd n vîrcu kapuluy*. I, J: *ăy plîn d'i prav pînd n vîr kapuluy*. K, L, M: *tātu-s plîn dă kolbū pînd n vîrcu kapuluy*. N, P, R, S: *ăy plîn dă pravū pînd n vîrcū*.

45. Un pieptene „un peigne”. A, B, C: *ă k'ēpt'îne*. D, E, G, J, N: *k'ēpt'îne* (pl. *k'ēpt'îni*). F, H: *ă k'ēpt'îni*. I, K: *k'ēpt'en* (pl. *k'ēpt'îni*). L, M, O, S: *k'ēpt'îne* (pl. *k'ēpt'îne*). P, R: *k'yēpt'îni*.

46. Pană „plume”. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *pană* (pl. *pēne*).

47. Cui „clou”. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *kuyă* (pl. *kuye*).

48. Ferestrău „scie”. A, B, C, E, F, G, H, O, P: *firez*. D, I, J, K, L, M, N, R, S: *fireză*.

A: „fîrez” kare taye unu; kare taye doy îy kustură”.

49. Funie „corde”. A, D, E, O: *fuîe* (pl. *fuîi*). B, C: *fuîe* (pl. *fuîi*). F, G, H, J, K, L, M, N: *ștryangă* (pl. *ștryanguri*). I: *fuîe* (2: *ștryang*). P, R, S: *strēng* (pl. *strēnguri*).

J: „altsî zîc fuîe”. K: „fuîe noy nu zîcemă”.

50. Șea; ai înșeuat calul „selle; as-tu sellé le cheval”. A: *șawă; puîe șawa pă kaly*. B, L: *șawă; am pus șawa pă kal*.

C, E: *šawā*; *am pus šawā pā kal*. D: *šawa*; *ā pus šawa pā kal* („s-apl'ek *qarind'e"). F, G, H: *šawā*; *ā pus šawa pā kal*. I: *šawā* (pl. *šey*); *ay pus šawa pā kal*? J, S: *šawā* (pl. *šey*); *pusāy šawa pā kal*. K, M: *šawā* (pl. *šey*); *am inelat kalu*. N: *šawa* (pl. *šeli*); *am pus šawa pā kalū*. O, P, R: *šawa* (pl. *šey*) *amū-nšewat kalu*.

51. Chingă „sangle". A, B, C, D, E, I, J, K: *k'ingā*. F, H: *k'ingā* (2: *kurawā*). G: *k'ingā*. L, M, N, O, P, R, S: *kurawā*.

52. Coș „tuyau de la cheminée". A, B, G, N, O, P, R, S: *horn*. C, E, I, J: *horn'*. D, F, H: *horn*. K, L, M: *koš*.

J: „horn zîcem numa d'i-o vrîme; d'im bătrîni am zîs koș". L: „dă hornū št'iw domhîst'e". N: „poat'e dîn bătrîni o fostū koș".

53. Codru „forêt". A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *kodru*.

K: „pădur'e mare". N: „kodru-y pădur'e may dăpart'e și may mar'e".

54. Nevastă-mea coase bine „ma femme coud bien". A: *ševasta a mē k'qasē biñe*. B, D, E, I, M, N, O: *ševasta-mē k'qasē biñe*. C, J: *ševasta-mē k'qasē biñe* („și mîndru"). F, G, H, K, L, P, R, S: *muyêreā mē k'qasā biñe*.

N: „kîā čele t'înare zîcem ševastā, kîā čele may bătrîne muyêre".

55. Pernă „coussin". A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *perinā* (pl. *periñi*).

56. Cuptorul meu e stricat „mon four est gâté". A: *kuptoryu mñew iy strikat*. B: *kuptoryu mñew iy strikat* („și trabă sâ-l lipăsk"). C: *kuptoryu nost-iy spart*. D, J: *kuptoryu mñew i spart*. E: *kuptoryu mñew iy strikat*. F: *kuptoryu mñew iy strikat* („și trabă sâ-l tomsiesk"). G, H, I, M, N: *kuptoryu mñew i strikat*. K, O, P, R: *kuptoryu mñew s-o strikat*. L, S: *kuptoryu mñeo iy strikat*.

57. Du-te de la prosopul și șterge-te „va prendre l'essuie-main et essuie-toi". A: *du-t'e ši yē pāmîntu ši št'êrje-t'e**. B, D, E, F, J, L, O, P, S: *du-t'e yē št'ergura ši t'e št'êrje*. C, G, H, K, M, R: *du-t'i yē št'ergura ši t'i stêrje*. N: *du-t'e ši yē...* [*št'ergura*] *și t'i št'êrje*.

K: „may d'e multu sî zîčē; vā ši yē št'ergura".

58. Fluieră; am fluierat un cântec „il siffle; il a sifflé une chanson". A: *fluyerā*; *ā fluyerat in fluyerā*. B: *fluyerā*; *am*

fluyeratū (2: *ā zîs ā fluyerā*). C, F: *fluyerā*; *am zîs ā fluyer* o horă. D: *fluyerā*; *ā fluyerat-ō kint'ek*. E, I: *fluyerā*; *am zîs o kint'ekā*. G, N, O: *fluyerā*; *am fluyerat o horā*. J: *fluyerā*; *am fluyerat o kint'ekā*. K: *fluyerā*; *am zîs o zikalā ā fluyerā*. H, L, M: *fluyerā*; *am zîs o horā*. P, R, S: *floerā*; *am floerat o horā*.

59. Haină „vêtement". A: *hañe* („adă-n hañele kâ mā mbrākā"). B, C, D: *hañe*. E, R: *hañele*. F: *hañi* (pl.). G, H: *haynā* (pl. *hañi*). I: *haynā* (pl. *hayñi*). J, K: *hayñe*. L, M, N, O, P, S: *haynā* (pl. *hañe*).

A, B, C, D, E, F, J, K, R ne connaissent pas le singulier.

60. Te-ai îmbrăcat repede „tu t'es habillé vite". A, C, D, G, I, J, L, M, O, P, R, S: *t'ê-ay îmbrakat yut'e?* B: *t'ê-ay îmbrakatū?* E, F: *m-amū mbrāka yut'i*. K: *t'ê-ay gātat yut'e?* N: *nšk'imbatu-t'ê-ay yut'e?*

61. Coșciug „cercueil". A, C, D, F, G, H, K: *koprišew* (pl. *koprišawā*). B, L, M, N, O, P, R, S: *koprišew*. E: *gropišew*. I, J: *koprišew* (pl. *koprišeye*).

62. Cruce „croix". A, B, E, F, G, H, J, K, L, N, O, P, R, S: *kruče* (pl. *kruči*). C, D, I, M, N: *kruči*.

63. Vin; anul trecut s'a făcut vin mult „vin; l'année dernière il y a eu beaucoup de vin". A, C, D, E, S: *vin*; *anu tukut s-o fākut vin* mult. B: *vinu*; *anu o f'ostu vinū multā*. F, G, H, N, O: *vinū*; *amu-y anu s-o fākutū vinū multā*. I: *vin*; *ī anu ēy-o trekutū s-o fākut mult vin*. J, K: *vin*; *ā anu trekut s-o fākut vin mult*. L, M, P, R: *vin*; *amu-y anu o fost vin mult*.

64. Pat „lit". A, I, L, M, N, O, S: *patā*. B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, P, R: *pat*.

65. Cearceaf „drap de lit". A, M, S: *lepid'ew*. B, D, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R: *lipid'ew*. C, E: *leped'ew*.

66. Plapumă „couverture". A: *tsolyū* („akar bituše"). B, C: *tsolyū* [plaponū]. D, E: *tsolū*. F, G, H: *drihar'*. I: *čergā*. J, K, L, O, R: *lipid'ew*. M, N: *dunā*. P, S: *plapon*.

67. Cenușe „cendre". A, B, F, G, H, I, J, K, L, M, S: *čenuše*. C, D, E, N, O, P, R: *čenuši*.

68. Făină „farine". A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *fārinā*.

69. **Zahăr** „sucre“. A: *măyer'e* („*tsukor am' auzitū-n vre-mile d'e ungrū, da amu ŋy-am lāsāt d'e aya*“). B: *măyere* („*da may zīcem' ū tsukorū*“). C, K: *măyere*. D, E, I, J, L, M, N, O: *măyere albă*. F, H: *tsukor*. G, P, R, S: *tsukur*.

L: „*yēstā kitā ūneva dā zīce zăhar kitā yeŋu, da noy nu zīcem, noy zīcem măyere albă*“.

70. **Lapte** „lait“. A, B, C, D, F, G, H, J, K, L, M, O, R, S: *lapt'e* (pl. *lapt's*). E, I, N: *lapt'i*. P: *lapt'e*.

J: „*doy lapt's dakā mulji d'i dawā wori*“; N: „*lapt's dala may mult'e vaŋ*“; J: „*Motsi zīce kitā ya skrobalā*“.

71. **Smîntînă** „crème“. A, B, C, D, E, F, G, J, K, L, M, N, O, P, R: *zmîntînă*. H, I, S: *zmîntin'*.

72. **Zer** „petit-lait“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, N, S: *zăr*. M, O, P, R: *zărū*.

73. **Brinză** „fromage“. A, B, C, D, E, F, G, J, L, M, N, O, R, S: *brinză*. K, P: *brinz'*.

74. **Pîine** „pain“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *pîtă* (pl. *pît'e*).

I: „*p-akolo pā tsarā n jos zīce pîine*“.

75. **Ou** „œuf“. A, B, C, E, G, I, L, M, N, O, R: *ow* (pl. *owă*). D, F, H, J, K, P, S: *ow* (pl. *owă*).

76. **Mămăligă** „bouillie de farine de maïs qui remplace le pain“. A, B, C, D, E, F, G, I, K, L, M, N, O, R: *mămăligă*. H, J, P, S: *măml'igă*.

77. **Tutun; fumez** „tabac; je fume“. A, S: *dohan*; *dohă-neskū*. B: *dohan*; *duhănesk*. C, D, E, N, O: *duhan*; *duhănesk*. F, G, I, J, L: *duhan*; *duhănesk*. K: *duhan*; *duhănim*. H, P, R: *dohan*; *dohăneskū*.

78. **Nevastă-mea** „ma femme“. A: *nevasta-mē* („*o mayerēa mē*“). B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *mayerēa-mē*.

79. **Bărbatu-meu** „mon mari“. A, D, F, J, K, O, P, R: *bărbatu-măew*. B, C, E, H, I, S: *bărbatu-măgo*. G: *omu-măew*. L, M, N: *omu-măgo*.

80. **Tată** „père“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *tată*.

81. **Mama** „la mère“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *mamă*.

82. **Băiat** „enfant“. A, B, C, E, F, I, J, K, P, R, S: *prunk*. D, G, H, L, M, N, O: *prunk* (pl. *pruncū*).

83. **Fečior** „jeune homme“. A, B, C, D, G, H, L, R, S: *fečor*. E: *fečor'*. F, I, J, K: *fečyor*. P: *fičyor*.

84. **Fată** „fille“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *fată* (pl. *fet'e*).

H: „*prunkă nu sâ zīce*“.

85. **Nepot** „neveu“. A, E, F, I, J, K, P, R, S: *nepot*. B, C, D, N: *nepot'*. G, H, L, M, O: *nepot*.

86. **Soră** „soeur“. A, B, D, I, J, K, P, R, S: *soră* (pl. *surorī*). C, G, H, N, O: *soră* (pl. *sore*). E, F, L, N, O: *soră* (pl. *sorī*).

87. **Frate** „frère“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *frat'e* (pl. *frats*).

88. **Ginere** „gendre“. A, C, F, G, H, P: *juŋire*. B, D, E, J, M: *juŋere*. I, K, L, N: *juŋiere*.

89. **Noră** „belle fille“. A, B, D, E, I, J, K, P, R, S: *noră* (pl. *nurorī*). C, N, O: *noră* (pl. *nore*). F, G, L: *noră* (pl. *norī*).

90. **Mamă vitregă** „marâtre“. A: *măšt'ehă* (2: *măšt'ehaye*). B, E, K, N: *măštehaye*. C, D, F, I, J, M, O: *măšt'ihaye*. G, L, P, R, S: *măšt'ihaye*.

91. **Tată vitreg** „beau-père“. A, B, E, K, M, N, O: *măšt'e-hoyū*. C, D, F: *măšt'eyū*. G, I, J, L, P, R, S: *măšt'ihoyū*.

92. **Unchiu** „oncle“. A, B, C, D, E, F, H, K, L, M, N, O, S: *unk'yū*. G, I, J, P, R: *unk'*.

93. **Mătușe** „tante“. A, B, E, G, I, J, K, L, M, N, O, R: *mătușe*. C, D, H, P, S: *mătușe*. F: *unk'yaye*.

94. **Văr** „cousin“. A, B, C, E, I, J, K, S: *văr* (pl. *verī*). D, F, G, H, P, R: *văr*. L, M, N, O: *vărū*.

95. **Verișoară** „cousine“. A, B, C, D, E, F, G, H, L, M, N, O, P, R, S: *verișană* (pl. *verișene*). I, J, K: *vărūșană* (pl. *vărūșene*).

96. **Bunie** „grand-père“. A, C, F, G, H, J, K, O: *tata bă-trîn*. B, D, E, I, L, M, N, P, R, S: *moș*.

97. **Naș** „parrain“. A, C, D, E, F, G, H, I, J, K, N, P, R, S: *nănaș* (fem. *nănașe*). B, L, M, O: *nănaș*.

98. **Gemeni** (copii) „jumeaux“. A, B, C, D, F, G, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *a-jëmië*. E: *injeminats*. G: *a-jëmeë*. I: *is jëmeü*.

99. **Fuge de fată ea dracul de tămîie** „il fuit les femmes comme le diable l'encens“. A, B, E, J: *fuje d'e fată ka draku d'e tămîie*. C, I, K: *fuji d'i fată ka draku d'i tămîi*. D: *fug d'i fată ka draku d'i tămîie*. F, G, H, L, M, N, O, S: *fuje dă fată ka draku dă tămîie*. P, R: *fuje dă fată kum fuje draku dă tămîie*.

100. **Zină** „fée“. C: (*pariçe fyară*). E: „*y-o fată... iy k-o falkă pând n čeryü, k-una pând n pâmînt*“. J: *zină d'i pă mare, fată faynă*. K, M, S: *zină*.

A, B, D, F, G, H, I, L, N, O, P, R ne connaissent pas le terme. S: „*št'iw dala škwală*“.

101. **Văduv, văduvă** „veuf, veuve“. A: *văduoyü, văduhă*. B: *văduoyü, văduyaye* (2: *văduă*). C, D, E, I, J, K, P, R, S: *văduoyü, văduvă*. F, G, H, L, M, N, O: *văduoyü, văduyaye*.

102. **Nuntă** „noce“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *nuntă*.

B: „*uspătsu-y kin ūe petrêcem*“. J: „*uspătsu nu-y nuntă, iy kin ūe petrêcem, kin fačem o lę d'e uspăts*“.

103. **Les grandes fêtes**. A: *Krăčun, Sint'yonu, Blagovešt'eüil'e, Floriil'e, Pašt'il'e, Rusal'il'e, Sint'iliye, Simedru*. B, L, M: *Krăčyumu, Sint'yonu, Anu-noro, Apăbot'yază, Sfintsi, Blagovešt'eüiy, Fluriy, Rusal'iy, Simpk'etru, Sinbarbura, Zăwakručiy, Simedryü, Sintă-Măriye, Sfin-Mikulaye* (aussi *Sfët'i Mikulaye*). C, E, F: *Krăčyumu, Sint'yonu, Apăbot'yază, Floriil'e, Pašt'ile, Sinjorju, Rusal'ül'e, Sint'iliye, Sintă-Măriye, Simedru, Sfin-Mikulaye, Sink'etryü, Ispasu*. D, N, O: *Krăčunu, Apăbot'yază, Sint'yonu, Fluriy, Sfint'ile Pašt'i, Rusal'iy, Sintă-Măriya, Sint'iliye, Sintu Mikulay, Sumedryü, Têrêl'igăne* (= *Tăierea lui Ion*). G, H: *Krăčunu, Apăbot'yază, Sint'yonu, Fluriil'e, Pašt'il'e, Rusal'il'e, Sintpad'eru, Sinjorju, Sink'etru, Si-Nikgară, Sime-dryü*. I, J, K: *Krăčyumu, Apăbot'yază, Sint'yonu, Fluriil'e, Blagovešt'eüil'e, Pašt'ile, Ispasu, Rusal'il'e, Sint'iliye, Sfintsi, Sfeti Mikulaye, Sink'etru, Sumedru, Sintă-Măriy, Têrê lă Igan, Triy-yerarši*. P, R: *Krăčyumu, Apăbot'yază, Sint'yonu, Blagovešt'eüil'e, Floriil'e, Rusal'il'e, Pašt'il'e,*

Sintă-Măriye, Simpketryu, Iliyu, Tiyerê kapu lu Igahe, Simedryu, Sfintu Mi-kulaiy.

104. **Sunt logodiți** „ils sont fiancés“. A: *s-o nkred'intsat*. B: *s-inkred'intsă*. C, G, I: *is ikred'intsats*. D: *s-môirets* (2: *inkred'intsats*). F: *sin alegăd'its* (sic). J: *s-or logod'it*. H, K: *sü nkred'intsats*. L, O, P: *sintü-nkred'intsats*. N: *äsü-nkred'intsats*.

J: „*asta-y pă rumișeșt'e, da noy zicem s-or kred'intsat*“.

105. **Seaua** „chaise“. A, B, C, D, E: *skand* (pl. *skand'e*). L, M, N, O: *skaond* (pl. *skaond'e*). F, G, H, I, J, K, P, R, S: *skaton* (pl. *skaton'e*).

106. **Strungă** „écart entre deux parois, trou, voie de passage“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *strungă*.

K: „*i spart on gard, apu spușem strungă*“. L: „*să sparji-o wqală, o ū gardu, apu spuy kă-y strungă n yeju*“. N: „*strungă-y o gaură pin gardu, o pim pärêt'e*“.

107. **Pivniță** „cave“. A, B, C, D, E, M, N, O: *pemšitsă*. F, H, S: *pijôitsă*. G: *pejôitsă*. I, J, K: *podrom*. L: *pimšitsă*. P, R: *pišôitsă*.

108. **Spală rufe** „il (elle) lave du linge“. A: *lă hayne* (2: *spală hayne*). B: *spală hayne*. C, D, H, L, P, R, S: *spală hayne*. E, F: *spală hașil'e*. G, I: *spală hayni*. J: *spală kămeș*. K: *spală haynel'e*. M, N: *spală k'imeș* („*o hașe*“).

K: „*alt'ele zik mărș să law haynel'e*“.

109. **Păr** „cheveu“. A, B, D, G, H, L, M, N, O, P, R: *păr*. C, E, F, I, J, K, S: *păr*.

110. **Frunte** „front“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *frunt'e*.

111. **Nas** „nez“. A, H: *nare* (art. *narele*). B, C, D, E, F, G, I, J, K, L, N, O, R: *nare* (art. *naril'i*). M: *nas* (2: *nare*).

B: „*la nas tât nare zicem*“. G: „*la nare-y zicē pă rumișeșt'e nare; noy iy zicem strunga narely*“.

112. **Ureche** „oreille“. A, B, C, D, E, G, H, J, L, M, O, P, S: *urêk'e*. F, I, K, N, R: *urêk'i*.

113. **Dinte** „dent“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *d'int'e* (pl. *d'ints*).

143. Brună „gelée blanche“. A, B, C, E: *grumă*. D: *grumă* („*grumează*“). F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *brumă*.

144. Rouă „rosée“. A, B, C, E, F, G, I, N, P, R, S: *ratod*. D, H, J, K, L, M, O: *roavă*.

145. Tună „il tonne“. A, B, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *tună*. C: *duruyêst'e*.

146. Ceață „brouillard“. D, A, D: *čatsă*. B, F, G, H, I, M, N, O, R, S: *șegură*. C: *zbag*. E: *morățatsă* („*čatsa-y may albot'ină*“). I: *čatsă* („*da-y may zice și păkură și bură*“). J: *păkură*. K: *păkură* (2: *čyatsă*). P: (2: *șegură*, *burulăw*).

147. Asfințitul soarelui „le coucher du soleil“. A: *skapătă șparel'e*. B: *sfintsșt'e șparel'e* [*skapătă*]. C, D, E, F, G, H, I, L, M, P: *sfintsșt'e șparel'e*. J: *o skăpătat șparil'e*. K: *sfintsitu șpareluy*. N, O, R: *o sfintsitū șparil'e*.

148. Răsăritul soarelui „le lever du soleil“. A, B, C, D, E, G, H, I, M, P: *răsare șparel'e*. B, K: *răsăritu șpareluy*. F: *răsăreșt'e șparel'i*. J, N, R: *o răsărit șparil'e*. L, O, S: *răsare șparil'e*.

149. Primăvară „printemps“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *primăvară*.

150. Vară „été“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *vară*.

151. Toamnă „automne“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *țamună*.

152. Iarnă „hiver“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *yarnă*.

153. Les jours de la semaine. A, B, D, J, K, L, O: *luși*, *marts*, *măyerkuri*, *joy*, *vișeri*, *șimbătă*, *dumișekă*. C, E, F, G, H, M, P, R, S: *luși*, *marts*, *măyerkuri*, *joy*, *vișeri*, *șimbătă*, *dumișekă*. I, N: v. les textes n^{os} XIX et XXXIII.

154. Le nom des mois de l'année. A: *yanăqariye*, *făbriqariye*, *mărtsișorū*, *apreliye* (2: *priyeryū*), *mayū*, *čirešeryū*, *kuptoryū*, *agustū*, *septembērū*, *optombērū*, *novembērū*, *detsembērū*. B, P, R: *yenuaryu*, *făuraryu*, *mărtsișorū*, *priyeryu*, *mayu*, *yūe*, *yul'e*, *awgustū*, *septembērū*, *optombērū*, *novembērū*, *detsembre*. C: *april'e*, *mart'ye*, *may*, *kuptoryū*, *yūe*, *yul'e*, *agust*, *săptembri*, *optombri*. D: *inițoar*, *februaryū*, *mărtsișor*, *priyēr*, *čirešeryū*, *kuptoryū*,

agust. E: *yenuaryū*, *februaryū*, *marti*, *priyeryū*, *mayu*, *čirišeryū*, *luna lu kuptoryū*, *agust*, *siktembriye*, *optobēr*. F: *yanuaryu*, *februaryu*, *marts*, *apriyu*, *mayū*, *yūnyu*, *yulyu*, *awgust*, *sektember*, *oktober*, *november*, *dătsember*. G, H: *yenuaryū*, *februaryū*, *marti*, *apri*, *mayū*, *yūni*, *yul*, *awgust*, *sektembēr*, *oktombēr*, *novembēr*, *detsembri*. I: *yanuari*, *februari*, *marti*, *apri*, *mayū*, *yūni*, *yul*, *awgust*, *septembri*, *oktombri*, *noyembri*, *dečembri*. J: *făuraryū*, *mărtsișor*, *preryū*, *luna li mayū*, *luna li čirišawā*, *luna li agustū*. K: *yenuaryū*, *februaryū*, *marti*, *apri*, *mayū*, *yūni*, *yul*, *agustū*, *săptembriye*, *oktombriye*, *noyembriye*, *detsembriye*.

K: „d'im bătiriū: *faorū* (aussi *făuraryū*) *priyeryū*, *čirešawā*, *kuptoryū*, *aperyūl*, *bramaryū*, *bramărel*, *indreawā*“.

155. Pădure „forêt“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *pădure*.

156. Deal „colline“. A, B, C, D, J, S: *d'yal*. E, F, G, K, N, O: *d'yal*. I: *i deal*. H, M, P, R: *d'yālū*.

157. Vale „vallée“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M: *vale*.

158. Șes „plaine“. A, D, G, I, L, M, N, O, S: *șes*. B: *șes* (2: *rit*). C, E, H, J, K, P, R: *șes*. F: *rit*.

159. Munte „montagne“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *munt'e* (pl. *munts*).

160. Cale „route, sentier“. A, B, C, D, F, G, H, I, J, L, M, N, O, P, R, S: *kale*. E: *kale d'i pičqare*. K: *dulew*.

161. Drum „route“. A, B, C, E, F, G, H, I, J, K, L, M, O, R, S: *drum*. D: *drum d'i kară*. N, P: *drum dă tsară*.

P: „*ala-y drumū dă tsară*, *da pā hotar iy dulew*“.

162. Plug „charrue“. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, L, M, N, O, P, R, S: *plug*. K: *plug*.

163. Brazdă „sillon“. A, B, C, D, E, J, K, N, O: *brazdă* (pl. *brazd'e*). F, H, L, M, P, R, S: *brazdă* (pl. *brăzd'e*). O: *brazdă* (pl. *brăzd'i*). I: *brazdă* (pl. *brazd'il'i*).

164. Părțile plugului „les parties de la charrue“. A: *k^wqarūe*, *grend'eyū*, *čorosglan*, *korfă* („*kare kulkă brazda*, *iy d'e bād'igū*“ (= *plew gros*“), *t'il'qagă* (= les roues). B, F: *k^wqarūe*, *grind'eyū*, *čorosglanū*, *korman*, *t'il'yagă*. C: *k^wqarūe*, *grind'eyu*, *čorosglan*, *t'il'qagă*. D, E, K, L: *k^wqarūe*, *grind'eyū*, *čorosglanū*, *korfă*,

t'il'egă. G: k'parhe, grind'eyă, čoroslan, korfă, t'il'egă. J: k'parhe, čyurusklan, grind'eyă, t'il'yagă. P: k'parhe, čoroslan*, grind'iyă, t'il'yagă, kirligaşă, kormană, sklobozitoryă, birtsă.*

165. *Ară cîmpul „il laboure le champ”. A, B, E, H, J, L, M, R: ară pămîntu. C: ară rîtu (2: „arăm ū hat”). D: ară pă kîmp*. F: arăm la kîmp*. J: ară ô hat. N: ară pă hold'e. O, P, S: arăm pămîntu.*

166. *Grîu „blé”. A, B, C, D, E, G, H, I, J, K, L, M, N, O, S: grîw. F, P, R: grăw.*

167. *Porumb „maïs”. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: tînk'yă.*

P: „da dîn bătrîni mîlayă”.

168. *Porumbel „pigeon”. A, C, D, E, H, K, L, N, O: porumb* (fem. porumbitsă). B, S: porumb*. F, G, I, J, M: porumb*.*

169. *Mergi şi adu mîncare „va et apporte à manger”. A: dut'e ş-adă-ŋe prînză. B: du-t'e ş-adă-mî d'e prînz* („kă mî-s flămînd”). C, E: du-t'i adă d'emînkare. D: du-t'e şi adă să l'e daw să mînce. F, M, S: t'e du, mîy, ş-adă dă mînkare. G, H: du-t'i ş-adă mînkare. I, J: vă ş-adă mînkarya. K: du-t'e adă mînkarya (2: vă ş-adă mînkarya). L: t'e du şi adă dă mînkare. N: măr ku dă prînză. O, P, R: du-te şi ni adă şi mînkam*.*

J: „akuma nu may prî zičem aşe, da la Sohodol să may ziče”.

170. *Eu am rămas văduv şi ea a rămas văduvă „je suis resté veuf et elle est restée veuve”. A: yo ā rămas vădu* şi yē o rămas văduă. B: yo ā rămas văduoyă, muyêrē-mē o rămas văduoye. C: yo ā rămas văduoyă şi yē văduoye. D: yo ā rămas văduă şi yel o rămas văduoyă. E, L: yo ā rămas văduw şi yē o rāmās văduwă. F, H, I, M, S: yo ā rāmās văduoyă şi muyêrē o rāmās văduoye. G: yo ā rāmās văduoye şi yel o rāmās văduoyă. J: yo ā rāmās văduă şi bārbatu o rāmās văduoyă. K, N, O, P, R: yo ā rāmās văduoyă şi yē o rāmās văduwă.*

171. *Mă îmbat rar; sunt oameni care se îmbată des de tot „je me soule rarement; il y a des hommes qui se soulent très souvent”. A: yo mā mbāt rar; sîn *gameŋi d'i bēw atita d'i nu şt'iw d'i yey. B, H, J, P, R: yo mā mbāt rar*; sînt *gameŋi kare să mbatā may d'es. C: yo mā mbāt rar*; yēst'i gameŋi karī să*

mbatā d'es d'i tāt. D, K: yo mā mbāt rar; sîn *gameŋi kare să mbatā d'e tātuluy d'es. E: mā mbāt rar; sînt gameŋi d'e să mbatā d'es. F: mā mbāt garekind*; sînt gameŋi kare să mbatā tādaua. G: mā mbāt kitodatā; sînt gameŋi kare să mbatā may dā mult'e *ori. I: yo mā mbāt rar; altsi gamŋi să mbatā may d'es. L, M: mā mbātū rar*; yēstā gameŋi kare să mbatā may d'esū. N: mā mbātū kitodatā; yēstā gameŋi kare să mbatā may d'esū.*

172. *La Bobotează umblă popa cu Iordanul „le jour des Rois les prêtres bénissent les croyants”. A, H, K, M, N, O, S: La apăbot'yază umblă popa ku kručă. B, D, E, F, G, I, J, L, P, R: L-apăbotyază umblă popa ku kruč. C: La Sînt'-yonŋ umblă popa ku kruč.*

173. *Ştiu un cântec din bătrîni „je connais une vieille chanson”. A, J: şt'iw o horă d'in bătrîni. B: şt'iw un kînt'ek d'in bătrîni. C, D: şt'iw ū kînt'ek d'in bătrîni. E, I, K: şt'iw o kînt'ekă d'in bătrîni. F, G, H, L, M, N, O, P, R, S: şt'iw o horă dîn bătrîni.*

174. *Am adus un mănunchi de nuiete „j'ai rapporté un faisceau de branchage”. A, E: am adus* o sarčînă d'e nuyêl. B, C, K: am adus ō brats d'e nuyêl. D: am adus* ū mănunk' d'e nuyêl. F, G, H, P, R, S: am adus ū nălabă dă nuyêl. I, J: am adus on kăpătîy d'e nuyêl. N, O: ā adus ō brats dă nuyêl. L, M: am adus ō sarčînă dă nuyêl.*

175. *Calul merge la pas „le cheval va au pas”. A, B: kalu mēre n paš. C: kalu mē la yarbă*. D: kalu mēre la pašne*. E: kalu mēre să paskă*. F, G, H: kalu mēre la kîmp*. I: kalu mē n paš*. J: kalu mē să paskă yarbă*. K: kalu mēre ġimpaş (= nu mē yut'e). L, S: kalu mēre la paš. M, N: kalu mē yut'e. P, R: kalu mēre n t'ingan* (= înčet).*

176. *Am sămănat grîu şi el seamănă ovăs „j'ai semé du blé et lui il sème de l'avoine”. A: am sămănat grîw şi čalalalt samănă ovăs. B, D, E, G, I, K, L, M, N, O, R, S: ā sămănat grîw şi yel samănă ovăs. C, F: ā sămănat grăw şi yel samănă ovăs. J: ā sămăna grîw şi ovăs. P: în samăn grîw şi yel samănă ovăs*.*

177. Caprele pase pe deal „les chèvres broutent sur la colline“. A: *kaprele pașt'e pã d'yal* („*pim pădure*“). B, F, H, N, O, P, R: *kaprele pașt'e pã d'yal*°. C: *krapił'i minkã mugur d'i jag' pîn pădur'e*. D, E, G, I, S: *kaprele minkã pã d'yal*. J: *kaprel'e minkã frunza d'i spișe*. K: *kaprele minkã mugur pã d'yal*. L, M: *kaprele minkã frunzã pîn tîrî*.

178. Am fost bolnav și mi-a căzut părul din cap „j'ai été malade et j'ai perdu mes cheveux“. A: *ã f*ost' bet'yag' și my-o pikat' pãru*. B, C, D, I: *ã fost' bet'yagã și my-o pikat' pãru d'in kap*°. E: *ã fos bet'yag' și my-o pikat' pãru d'in kap*°. F, L, M, N, O: *ã fo bet'yag' și m-o pika pãru după kap*°. G, S: *ã fos bet'yagã și my-o pika pãru după kap*. J, K: *am fost bet'yag rău și mîy-o pikat' pãru d'i pã kap*°. H, P, R: *am fost bet'yag' și my-o pikat' pãru dipã kap*°.

179. Fata aceea spală haine la rîu „cette fille lave des vêtements dans la rivière“. A, E, F, G, H: *fata spalã haine la val'e*. B, C, N: *fata asta spalã hayne la vale*. D: *fata asta spalã hayne la apă*. I, J, K: *fata asta spalã hayne la val'e*. L, M, O: *fata asta spalã haine la vale*. P, R, S: *fata asta spalã hașil'i n pãrãu*.

180. Femeia aceea e beată, omul însă nu e beat „cette femme est ivre, mais l'homme n'est pas ivre“. A, B, C, D, I, J: *muyêrșã acêya-y batã, omu nu-y bat*°. E: *muyêrșã acêya-y batã, bãrbatu iy nu-y bat*. F: *muyêrșã cêya s-o mbãtat', omu iy nu bẽ*. G, H: *muyêrșã cêya dy batã, omu ala nu-y bat*. K, N: *muyêrșã-y batã, și omu nu-y bat*°. L, M, O, S: *muyêrșã acẽ iy batã, da bãrbatu nu-y bat*. P, R: *muyêrșã cêya-y batã, bãrbatu iy nu-y bat*.

181. Copilul acesta mănîncă slănină „cet enfant mange du lard“. A: *kopilu acêsta minkã sklîynã* (2: *klisã*). B, D, E, F, G: *prunku minkã klisã*. C, L, M, O: *prunku aista minkã klis'*. I: *prunku acela minkã klisã*. J: *kopilu minkã klisã*. H, K, L, N, P, R, S: *prunku aista minkã klisã*.

182. An „année“. A, B, C, D, E, I, J, K, L, M, N, O: *an* (pl. *ań*). F, G, H, P, R, S: *an* (pl. *ay*).

183. Car „chariot“. A, B, C, D, E, F, G, N, O: *kar*°. H, I, J, K, L, M, P, R, S: *kar* (pl. *karã*).

184. Eu sunt creștin, nu păgîn „je suis chrétien, non païen“. A: *yo-s kreșt'in, nu păgîn'*. B, E: *yo-s rumin*°, nu-s *păgîn'*. C, G, J, S: *yo-s kreșt'indã, nu-s păgînã*. D: *yo is om*°, nu *păgîn'*. F: *yo sînt' rumin, nu păgîn*. H, I, J, K, R: *yo-s kreșt'in, nu păgîn*. L: *yo-s omã, nu blãstãmatã*. M, N: *yo-s kreșt'in, nu păgîn*. P: *yo is rumin, nu jidov*.

185. Am vîndut o măsură de porumb „j'ai vendu une mesure de maïs“. A, D, E: *ã vîndut o brãd'ie d'i tẽnk'yũ*. B: *ã vîndu o brãd'ie d'e tẽnk'yũ*. C: *ã vîndut-o litrã d'e tẽnk'yũ*. I, J, K: *am vîndut o vikã d'i tẽnk'yũ*. L, M, N, O, S: *am vîndut o brãd'ie dã tẽnk'yũ*. P, R: *am vîndut o vikã dã mãlay*°.

186. Spăl cămașa că-i murdară „je lave la chemise parce qu'elle est sale“. A: *spãl kãmẽșya kã-y nyagrã* („*șy zgurgasã*“). B, D: *spãl kãmẽșya kã-y litșasã*. C, I, J: *spãl kãmẽșya kã-y lutșasã*. E: *spãl k'emẽșya kã-y litșasã*. F, G, H: *spãl k'imẽșș kã-y spurkatã*. K: *spãl hayna kã-y uritã*. L, P, R, S: *spãl k'i-mẽșș kã-y litșasã*. M, N, O: *spãl k'imẽșya kã-y zmãrdã* („*o litșasã*“).

187. Părintele meu a fost păcurar (cioban) „mon père a été pâtre“. A, D: *tatã-mîew o f*ost' pãkuryũ*. B, C: *tata-mîew o fost pãkuryũ*. E, P, S: *tata-mîew o fost pãkuryũ*. F, H, R: *tata-mîew o fo pãkuryũ*. G: *tatĩ-mîew o fos kãpra-ryũ*. I: *tata al mew o fost pãkuryũ*. J, O: *tata o fost pãkuryũ*. K: *tata-mîew o fost pãsturyũ*. M, N: *tata o fo pãkuryũ*.

188. Păcat „pêché, faute“. A, D: *pãkat'*. B, H, P, R: *pãkat'*. C, E, G, J, K, M, S: *pãkat*. F, I, L, N, O: *pãkat*°.

189. Berbee „bélíer“. A, B, C, D, I, J, K, L, M, N, O: *berbẽce* (pl. *berbẽci*). E: *berbẽci*. F, G, H, P, R, S: *berbẽk*°.

190. Balaur „dragon“. A: *șãrkan*°. B, D, E, F, G, H, J, K: *șerkan*°. C: *bãlaor*° (2: *șerkan*°). I: *bãlaor* („*șerpi d'i cẽgala mãroșũ*“). L, N, O, P, R, S: *bãlaor*°.

191. Camată „usure (finance)“. A, B, E, G, I, J, K, L, M, N, P, R, S: *kamãtã*. C: *kamãtã* („*dupã bań*“). D, H: *ka-mitã*. F: *kamãt'*.

192. Mărunt-ă „menu, petit“. A, B, C, D, F, L, N, O: *minĩntsãl*°, *minĩntsawã*. E, G, H, I, P, R, S: *minĩntsãl*, *minĩntsawã*. J, K, M: *mãnĩntsãl*, *mãnĩntsawã*.

193. Căruț „gris”. A, D, H, J, K, M: *kărunt*. B, E, G, I, L, N, P, R, S: *kărunt*. C, F: *kărunt* („*kăruntsășt'e*”).

194. Mergi pe mijlocul (inima) drumului „tu suis le milieu de la route”. A: *tsiŋe miŋjoku drumuluy*. B, N: *mărgă pā mēljoku drumuluy*. C, R: *mei pā mēljoku drumuluy*. D, E, H, I, J, S: *du-t'i pā miŋjoku drumuluy*. F: *ši margă pā miŋjokū*. G: *meri pā miŋjoku drumuluy*. K: *mā dūh pā māyoljoku drumuluy*. L, N: *du-t'e pā mēljoku drumuluy*. P: *mere'm pā miŋjoku ulitsi*.

195. Pomană „aumône”. A, B: *komindare* („*pomană-y minkarya hare ly-o dā*”). C, E, G, H, L, K: *pomană*. D, F: *komindare*, *pomană*. I, J, N: *komindare*. M, R, S: *kumindare*.

Komindare „repas qui a lieu après l'enterrement, lorsque l'on donne à manger à tous ceux qui ont pris part à la cérémonie”; *pomană* „aumône”.

196. Murdar „sale”. A: *zgurosū*. B: *zguros* (2: *zmărdū*). C, D: *minjitū*. E, K: *t'inos*. F, G, H, P, R, S: *spurkat*. I: *ăespălat*. J: *piskos*. L: *moškolitū*. M, N, O: *litgasă* (2: *zmărdă*).

197. Ripă „ravin”. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *ripă*.

198. Mină „main”. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *brinkă* (pl. *brinči*).

L: „da încep și may zikă kită ya și mină”.

199. Doctor „docteur”. A, B, C, F, G, H, J, K, P, R, S: *doptor* (pl. *doptori*). D, E, I: *doptor*. L, M, N, O: *doptorū*.

A: „pā rumiŋešt'e-y mid'iku”.

200. Casă „maison”. A, B, C, D, E, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *kasă* (pl. *kăși*). F, G, H: *kasă* (pl. *kas*). I: *kasă* (pl. *kășil'e*).

201. Masă „table”. A, B, C, D, E, I, J, L, M, N, O: *masă* (pl. *măși*). F, G, H: *masă* (pl. *măs*). K, S: *masă* (pl. *meși*). P, R: *masă* (pl. *měși*).

202. Senin „sercin”. A, B, C, E, I, J, P, R, S: *sărin*. D, K: *sărin*. F, G, H, L, M, N, O: *săsin*.

203. Oală „pot”. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *olă* (pl. *oluri*).

204. Slugă, slujnică „serviteur, servante”. A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, R, S: *sklugă*, *sklujnikă*.

205. Colindă „chant de quête, cantique de Noël”. A, B, C, E, F, G, H, I, K, M, N, P, R, S: *korindă* (pl. *korinz*). D, J, L, O: *korindă* (pl. *korind'e*).

B: „alga kari l'e korindă prunčiy”.

206. Fereastră „fenêtre”. A, B, C, D, E, H, I, J, K, N: *oblok* (pl. *oblak*). F, G, M: *oblak*. L, O, P, R, S: *oblok*.

207. Arendă „fermage, loyer”. A, B, D, E, F, G, I, L, M, N, P, S: *arindă* (pl. *arinz*). C, H, J, K, O, R: *arindă* (pl. *arind'e*).

208. Vier „verrat”. A, B, C, D, E, F, G, H: *ger*. I, J, K: *her*. L, M, N, O, P, R, S: *ver*.

209. Taur „taureau”. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, S: *bikă*. P, R: *taur*.

210. Armăsar „étalon”. A, B, C, D, E, F, G, H, K, L, M, N, O, P, R, S: *harmăsar*. I: *harmăsar*. J: *harmik*.

211. Căine, cățea „chien, chienne”. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, R, S: *kăie*, *gudă* (pl. *kăil*, *gud'e*).

212. Pisică „chatte”. A, B, C, D, E, F, G, H, K, L, M, N, O, P, R, S: *mitsă* (masc. *mitsok*). I, J: *mitsă* (masc. *mitsoyă*).

TEXTES ORAUX

Le texte XXI est chanté.

Les points de suspension, dans le texte, marquent une hésitation du sujet parlant ou bien l'interruption brusque du récit. Les points de suspension entre crochets sont mis là où le sujet qui a fourni le texte a articulé des mots inintelligibles.

J'ai marqué d'un astérisque les mots que je n'ai pas pu identifier.

I

Tata mîe-o avut doy boy în vremil'e d'i mult. Ș-am avut o soră, o [...] la doy boy. Și hotsi o zis: „Du-t'i, fată, ș-adună... čelalalta”. Ș-o minat soro-mē bou ši-y fură ȋapt'ça. Ș-așe dară y-o minat în kodriy Běl'yuluy ši y-o aflat mama mē ku prezăkutori-akolo la šapt'i săptămînî. Atunči o tălnit o fată sārāntoakă prezăkutori-ș-o zis kă „a kui-s boyi?” — „A lu Vant'i”. O ișit un hots d'in păduri ku toporu ș-o zis kă

„ce face ku fata? Čine yešt'i tu, mǎy?" — Yo-s j'uñiril'e lu Vanti".

Atunči o lwat pǎ j'uñiril'e lu Vanti prezǎkutoriy ši l-o l'egat [...] š-o lǎsat fata ši o dus pǎn la homnojī un Binšū, kǎ yera homnojī in vremil'i-ačělyè. Ši o k'eltuit boyi [...] ši rǎmasę tata fǎri d'i boy, ku prunči.

Yon Berča (Arch., n° 100)

II

Astī tǎamnǎ m-am dus ku marhǎle. Ši yo m-am pus la kosǎlīt jos. Ši s-o dus doy tuluči la o kǎpitsǎ. Ši *omū n karī o-avut kǎpitsa o fost^u akolo. Kīn m-am dus yo dupǎ tuluči, o
 10 is kǎ nu-m dǎ tulučiy, numa dakǎ-y daw sumanu. Yo is kǎ nu-y daw sumanu kǎ mi frig^l. Yel o is atunči kǎ minǎ boyi ši li... iy bagǎ n ištǎlǎw ši li dǎ finu ši tra sī plāt'im ši finu^u. Ši yo y-aⁿ da sumanū-apoy, d'ikīt sī miyi yel boyi p-akolo. Noy nu űę-am dus dupǎ suman, pinǎ la o triy sǎptǎminī. Ši
 15 s-o dus^u tata dupī yel ši-o fost la birǎw ši *omū-o is ašě kǎ... „ǎw, kǎ n-am^u... k-o avut gīnd sǎ nu d'ěye boyi fǎn o triy sut'ⁱ d'i ley, kī tǎat-o fost kǎpitsa luy mīnkātǎ d'i marhǎ. Ši s-o mpakat apoy k-o is kǎ y-o da o portsīye d'i finū tata ši mī-o da^t sumanū.

Flǎręa Mabda (Arch., n° 100)

III

20 La... la noy o fost-o fatǎ š-un fečyorū; ši l'y-o plǎkut^u d'yolaltǎ ši-o vrut^u sǎ sǎ yěye. Ši fečyoru o minat pǎrintsǎ luy petsitorī la fatǎ. Ši s-o dusǎ, ši s-o alkǎzīt ku pǎrintsǎ fět'iy ku zěstre. Š-apo tunčya sǎ fakǎ nuntǎ. O veñit la domnu notari ši-o bǎgat... kirts. Ši kind-o išt kirtsil'e o veñit ši s-o kununat^l;
 25 ši kind s-o kununat, atunčě o gǎtat dǎawǎ tǎqave mīndri ku kīrpi mīndri š-on zasklǎw k-un tsingǎlǎw. Ši... s-o nčeput^u sǎ margǎ la nuntǎ la fatǎ. Ši la fatǎ o fost kolo mīnkafe, š-o fost bǎuturǎ ši o muzikǎ ši o petrččere mare. Š-apo tunčě s-o dus^u la fečyorū ku fatǎ ši o dus^u ši o fǎkut^u muyčre. Š-apo yarǎ s-o

dus pǎrintsǎ fiět'iy napoye la fečyorū ši yar o may fǎcut akolo o petrččere; ši-o viñit napoy; š-apo tunčě o pus multsǎmita ši tǎt omu s-o dus kǎtǎ kasǎ.

Mǎriye Kostę (Arch., n° 101)

IV

ǎ mǎrs odatǎ la pustǎ la Salonta; š-am dus prunčiy ku miñe.
 5 Š-o may mǎrs š-ū om ku prunči. Ši kind am fost la garǎ, la Binšⁱ, dirt-on prunkū am plāt'it^l, k-o fo yešits la ay, dirt unu n-am plāt'it, kǎ n-o fost^u numa d'i patru ay. Ny-am suit pǎ trinū; ši dakǎ am mǎrs o l'yakǎ, o yeš...o viñit un kalǎ... kǎlǎuz la noy sǎ dǎm tsidul'il'e ši l'ę-am dat^l. Ši-o spus kǎ
 10 n-am plāt'it d'estulu, kǎšⁱ o trǎbuit sǎ plāt'esk ši dir prunk, kǎ prunku nu-y numa d'i patru añi. Yo-am spus kǎ-y numa d'e patru añi. Yel o zīs kǎ nu-y, yo-ǎ zīs kǎ da, may biñe št'iy dumñeta d'ikīt miñe kǎ yo l-am fǎkutī. Š-atrun... atunči o mǎrs lontru la altu om ko prunčiy luy ši...o...l-o ntreat
 15 ši pǎ yelū. Š-apuy yelū-o spus kǎ ǎa may plāt'i čy-ǎa plāt'i pǎntru prunčiy. Yo spuy kǎ n-oy plāt'i nīmikǎ. Ši s-o dus kǎlǎuzu napoy; ši kind-o viñit^u ndǎrǎpt^u, yar o spus kǎtǎ miñe kǎ nu vrěw sǎ plāt'esk^u? Yo-am zīs kǎ nu plāt'es^k k-am plāt'it la Binš; ǎ spus kǎ dakǎ nu-y plačě sǎ děye prunku jos^u. Ši-o
 20 viñit ku omū-ačela la miñe ši o is kǎ sǎ plāt'im a patra d'int-o part'e. Yo spuy, omul'e, nu plāt'i dir miñe kǎ yo nu-ts daw pǎnǎ-y lumęa napoy nīmika. Kǎlǎuzu-o zīs kǎtǎ yel: „Kīts bañi ay, bǎtrínule?"... Nu št'i... Yel o... o is kǎ nu št'i. O kotat bañiy š-ap-o aflat o sutǎ d'e l'ey la yel. Yo am zīs nu puñe
 25 dir miñe pǎnǎ-y lumę, kǎ pǎnǎ-y lumę nu-ts daw.

Mǎriye Kostę (Arch., n° 102)

V

Unu, doy, triy, patru, činčⁱ, šasi, šapt'i, *opt, nǎawī, zěčl, unspěči, dǎaisprǎzěči, triysprǎzěči, patrusprǎzěči, činčisprǎzěči, šasprǎzěči, šapt'isprǎzěči, *optsprǎzěči...

Mǎriye Kostę (Arch., n° 102)

VI

O murit muyèrya d'i la on bărbat š-o rămas k-o fată. Ši yară s-o nsurat ši šl-o dus alta, ku altă fată; ši yeli s-o dus akolo la kimp afar ši s-o suit înt-ō oorun. Ši-o vihit fečyuru npăratuluy p-akolê. Ši yel'i-o is, a... a bărbatuluy fat-o is kă činî o a
 6 lwa pă yè y-a fače doy prunči ku pār d'e aur^a. A muyeriy o is kă činî-o a lwa pă yè y-o tsiñê rejimentu d'e kătañe d'înt-ō fir d'e grăw, d'i pită... tsiñê rejimentu d'i pită. Fečyuru npăratuluy o is kă sâ viye ačeyê d'i-o is kă y-a fače doy prunči ku pār d'i aur^a josû. Ši o suit-o n hint'ew ši s-o dus kăti kasă.
 10 Ši o lăsat ši yel s-o dus la bătaye ši y-o făkut doy prunči ku pār de aur^a. Ši ...tata luy o trimis^a pă tsi... p-on skluga d'i-o avut p-akolya, k-o kart'e la yelû. Ši dup-ačeyê, yel o nimerit pă la măšt'ihqayê fet'iy; ši măšt'ihqayê fet'iy o trimis^a... măšt'ihqayê fet'iy yar o skris akolo k-o făkut doy prunči, doy puy d'i lup'. Ši yel s-o dus d'ê-čê; ši fečyuru npăratuluy o is kă s-o lêsî pîn ȝa vihi yel akasă. Yar o vihit Tsiganu pă la măšt'ihqayê fet'iy. Yè o skris kă sâ... sâ-y tēye brinčil'i ši sâ-y puyi prunčiy-n grumaz ši sâ-y trimit... sâ-y trimită n kodriy pustiyy. Ši... yelû ...i... ši-o bănuît amu kum s-o trimită
 15 ku prunčiy. Ši... ši n čê čy-o is... o skris yè akolo kart'i kă dakî nu ȝa trimit'i y-a tăyê kapu jos^a. Ši y-o tiyêt brinčile, ši y-o kătsat prunčiy n grumaz, ši s-o dus apoi pîn la o fintină ši o kotat în fintină ši s-o făkut kă skap un prunk; y-o dat Dumnezow o brink; ši yar s-o făkut kă skapă čyalalalt, ši
 20 y-o dat Dumnezow mindqawă brinčile, d'e čî n-o fost^a d'i vină.

Flăraça Mabda (Arch., n° 103)

VII

O mărš ū *om ku ȝal'e în jos^a. O nkārka karu ku vîrvû ši yel s-a dus lumi multă ši kum a ajuns akolo d'eparte ši... s-o băgat l-un om sî sî kulče ši yel... l-o lăsat omu sî sî kulče;
 20 ši akolo a šezutû ku bătrinu la fokû ši yel o zis^a kătă prunkû, kind o vihit d'i pă ul'itsă, kă sâ fiy-a luy l-ar bat'e kă d'i čî-o šezut atita pă ul'itsă. Ši prunku, d'i-măritû, s-o dus afară

ši-o lwat-o bută d'i ferû ši s-o ši-o spart karu čel d'i ȝal'e tătû; yar bătrinu-o vihit kătă kasă rušinat'. Ši-o vihit akasă ši l-o sfăd'it muerê ši părintsi ... ši prunčiy luy tătš pă yelû.

Trayan Stanč (Arch., n° 104)

VIII

O fost on Tsigan^a. Ši čy-o fo făcînd yel tăt y-o fo mînkînd
 5 o vulpe akolo n pădure. Ši yel s-o sokot'it' k-o *vut patru prunči tătš o fo miči. Yel s-o sokot'it kă sâ margă skluga; ši s-o dus pă kal'e ši s-o ntilnit k-on zmăw. Ši zmău o zis kătă yelû kă nu sâ bagă skluga? Yar yel o zis că sâ bagă. Ši s-o dus akasă ši yelû s-o dus sâ dukă patru pk'ey d'e bivol d'e apă plîne la ma-sa
 10 akasă, kî y-o trebuit sâ fakă mînkar'e. Ši yel^a s-o dus; ši zmău o vut patru pk'ey; ši Tsiganu š-o aflat on vătrar' mărgînd ši s-o nčeput sâ fakă grăpă după fintină, o zis k-o duče la ma-sa akasă sâ sâ satur'e d'i apă. Yar zmău o zis: „Lasă, Tsiganê, kă t'e duk ši pă tîne d'ěsupra numa sâ n-o duči“. Ši s-o ntors
 15 akasă zmău š-o spus^a kătă ma-sa kă yată čê vrê sî fakă Tsiganu. Atunčê yelû s-o dusû-n pădur'e š-o zis k-aduče l'ěmñe. Ši Tsiganu [...] ši-o l'egat kit'i rud'i-o vâzut yel pîn pădur'e, tit'e l'y-o l'ega d'yolaltă ši o zis k-aduče pădurya la ma-sa akasă sî satur'e ma-sa d'i l'ěmñe. Atunči yel^a, după čê o l'egat
 20 pădure, o zis, o... zmulš on fetan^a zmău ši l-o lwat un spat'e ši l-o lwat ši pă yel, Tsiganu, d'ěsupra. Š-o vihit akasă ši-o zis nqapt'ê [...] avem sâ-l *omorim^a, k-aista ari sî ni prăpăd'qaskă. S-o kulkatu Tsiganu pă lavitsă ši yel o uzit čy-o fo vorgit zmău kătă ma-sa.

25 Atunčê Tsiganu s-o pus pă lavitsă ši yel^a o gînd'i kă dqarme [...].

Trayan Stanč (Arch., n° 105)

IX

O fost čy-o fost. O fost doy frats ši-o murit tata lor^a. Ši-o rămas un bikutsă ši s-o mpărtsît pă bikutsă. O rămas bikutsa la čel pr^aost^a. Čel pr^aost, frat'e luy, s-o dus ši l-o vîndut^a

în păduri. S-o dus la ū l'emn^u și l-o l'egat d'i l'emn^u. „Da kumperi bikutsa d'i la miñe?” L'emnu: „skirts, skirts!” — „Da kitu-n day pă bikuts?” — „Skirts, skirts”, l'emnu! — „Da day-m triy sute?” — „Skirts, skirts”, l'emnu! — „Da, da-mñi-y bañiy, k-oy viñi miñe după yey?” — „Skirts, skirts”, l'emnu!

S-o dus omu akasă și, dak-o mǎrs akasă, s-o dus miñe yar după bañi. Atunçi bikuts^u-o fost minkat d'i lupi. Și cînd o fost miñe... daki s-o dus: „day-n bañiy o t'y-omoru?”
 10 — „Skirts, skirts”, l'emnu! O lwat sǎkurę și-o dat pă l'emn. Atunçi d'in l'emn o kurs bañi. O-mplut doy d'esaji d'i bañi. Dak-o umplut d'esaji, atunçe s-o dus akasă. Dak-o mǎrs akasă, o viñit frat'i-so la yel^u, čęala okoşy^u. Atunçi l-o minat la popa după brăd'iye. Š-o-adus brăd'ię d'ela popa. Dak-o
 15 adus brăd'ię, atunçe [.....]. Dak-o mǎsura pă bañi, atunçi o viñt popa^a și s-o uytat la oblokū, kum mǎsurā la bañi. Atunçe o is frat'i-so čel okoşy^u: „Mǎ, kum ay zis tu la popā?” [.....]
 Marta Horję (Arch., n° 106)

X

Am fost odată la Binši, š-ā lwat d'ę-akolo činči kay. Și unu o f'ost sklab și nu put'ę veñi pă drum^u. Pă patru y-am
 20 trimās pă *om napoy; čęla l-ā lāsāt akolo înt-ō satū. Kind ā mǎrs dupi yel a dǎwa zi, l-ā pus pă sañii și l-ā dus akolo nt-o rīpā și l-ā bel'it' și l-ā pus pă altu kal nt-ō sak^u š-ā viñit ku yel kitā kasī.

Yon Bondar (Arch., n° 107)

XI

Am mǎrs odată după apă ku kočiye și kaiy s-o andālītū
 25 și... mī-o zburat ku hurdawīli după kočiye. Dak-o zburat ku hurdawīli după kočiye, kaiy o fujit ku kočiye, și-o zburat tit'e rǎat'il'e dīn koči-y-afarā: o rǎatā s-o dus înt-o laturi, una n altā laturi și čę mī-o rāmās pă loki; kol'ya mī-o rāmās un kuyū, kol'ya mī-o rāmās o but'e, kol'ya mī-o rāmās... skīn-

duril'i, kol'ya mī-o rāmās o l'yasā, kol'ya mī-o rāmās on sār-sam^u, kol'ya mī-o rāmās on *aršew; așę kǎ tit'e pă rīnd, tit'e, tit'e s-o ruptū.

Dumitru Sălăjan (Arch., n° 108)

XII

O fost o muyer'e; š-o nǎskut on čiled'yū. Și la čiled'yu ala
 5 y-o ursit^u ursătorile kǎ l-a tuna kind a fi dǎ *opsprǎžęčę ay. Și o yešit ku skawn-afarā și [...] d'i nu l-o tunat.

Flǎręa Mǎriyan (Arch., n° 109)

XIII

Ā fost ū Orad'i ku dǎwā koșer dǎ buretsi. Și m-am dusū-m piyats^u š-ā vindu buretsi kits ā vindut. Dakā y-ā gǎtat dǎ vindut yarā m-am... am inčepu š-am ajutat la večini-mē.
 10 Daki y-ā gǎtat a iy, o viñit o kočiye și m-o turt'it la-un pičyorū. Și d-akol'i m-o dusū-n pot'ikā și m-o l'egatu. Și d-akol'i, dǎla pot'ikā, m-o dus-ī korhaz^u. Și dǎla korhaz o t'elefoñit la Kordow și-o viñit mamā-mē la miñe ku kočiye și vadā čy-am fǎkut^u; și-o vru și mǎ duk-akasā și nu m-o lāsatu pinā la triy zil'e dǎ
 15 m-am tǎmǎd'itu.

Flǎręa Mǎriyan (Arch., n° 109)

XIV

O fost odată. O avut doy [...] un prunkū kare n-o št'iut čę-y frika-n lumę asta.

Așę, iy s-o nsfātuit, tatī-so și ma-sa, ka si-y fakī čęva d'i uralā sǎ št'iye și yel čę-y frika. Așę, ma-sa o zis kǎtā tatī-so
 20 sǎ margā m podrum și si s-askundā dup-o but'e d'i vin. Și ye a minat pă tatī-so m podrum sǎ slobǎdā vinu.

Și tatā-so, kin aw mę aklo, sǎ fakā prosk', ka prunku sǎ-l audā și ka sǎ sǎ spariye. Așę, kind o sosi prunk-aklo m podrum, tatā-so o fǎku d'i după but'e urit. Așę prunku o lwat on dǎrab
 25 d'i l'emn š-o da akolo ind'i o auzit. D'i lok^u nu s-o may auzit

nimika: o lovît pã tãtî-so n kap ši l-o ši omorit. Așe o veñit^u n kasã ši l-o ntreba ma-sa, zîce: „Dragu mamîy, auzît-ay ãeva akolo?“ Zîce: „am auzît ši kum am dat nu s-o may auzît“. Zîce: „ay dat n kap la tãtî-to ši l-ay omorit“. Zîce: „dupã
 5 ãi-o mãrs akolo?“ Atunãi bãyatu ...prunku, d'i jële ši d'i bãnat, s-o lwat ši s-o dus pã lume. Yel, dukîndu-sẽ pã lume, n-o št'iut ãe-y frika niãî atunãi. S-o ntilnit k-o *om sãrak pã drum-mãrgînd'. Ši l-o prins sara înt-on t'emet'eyũ ši s-or [...] sã kulãe. Akolo n yestî-o kasã îngã t'emet'eyũ pãntu mortsi strãinî.
 10 Kind-o fost^u nõapt'ẽ nt-o vrẽme, iãe: „noy... yo nu mã kulk aiã, o zîs omu sãrak, kã zîce-aiãya-y lukrurî rẽle, slabe“. In ãe'a zî, o fost îngropatã sãt'ẽniy un m*ort aprõape d'e kasa aãe. Kind o fost nõapt'ẽ, or veñit trey draãî ši-o ñezgropat ši l-o belit^u, da omu ãsta ãi-o št'iut ãe nu-y frika, kind-o fost^u
 15 belit^u, o lwat pẽlẽ ši-o pus-o p-yel, kî s-o hod'îrîit rãw pã pãmînt, golũ. Atunãya õameñiy o ingropat napoy ...ã... õasãl'e ãelya belit'e ši dup-aãeya o zîs kãtã *omu karî n-o št'iut ãe-y frika sã-y d'ẽ pẽlã.

Nikulaye Yẽnãu (Arch., n° 110)

XV

20 Așe ši omu sãrak, spunîndu-y, ãe: „sã fi št'iutã ãe fel d'i om yest'î, nu m-a vu al'înat ku t'îne p-un lok^u. Așe abãya așt'ept sã sã fakã zuwã sã mã ñeaspãrt d'e tîne“.

Dupã ãe s-o fãku zuwã, omu sãrak s-o ñeaspãrtsit d'e ortaku-so. Ćealalt s-o dus to sîngur may d'epart'e. Așe s-o ntilnit
 25 k-o domn^u ku hint'eu vihind ku patru kay d'i-a-lungu ši ku familiẽ in yel^u. L-o oprît pã lok, zîce: „Ind'e mey?“ Zîce: „mã duk, zîce, kã am o kasã, ši ñime nu põate šed'e n yẽ d'e kind sfints'ẽst'e sõarele, pinã d'îmiñãtsa kind rãsare“. Zîce: „d'i ãe?“ Zîce: „yo-s aããala kare staw“. Zîce: „nu põate ñime, zîce“. Prunku dom-
 30 nuluy zîce: „tatã, zîce, lasã-l dakã ši-o urît^u viyatsa“. „N*õa margã, zîce, dã-y k'eile sã d'ãask'idã“. Sã bag akolo ši ari akolo ãe durmî ši ãe mînkã ši ãe bẽ. Tatî-so y-o da k'eile la sãrak, la omu karî nu št'î kã ãe-y frika ši s-o bãgat ši zîce: „yak-aiãya, zîce, soba ind'e mã kulkũ-yo pipa mẽ, dohan^u, vin^u, klisã n kãmãrã, kîrnats;

mînkã ši bẽ numa dakã t'î-a lãsa ãîñiva“. Kind iy nõapt'ẽ, omu kare nu št'î ãe-y frika sã duãe, d'ãask'idẽ ușe, gãsãst'e dupã kum y-o dat domnu karî o fujit d'î-akasã. Sã bagã, yẽ vin, bẽ, mẽ n kamarã š-aduãe klisã, kîrnats^u, puñe pã masã, mînkã,
 5 yẽ pipa, duhanu, duhãñest'e. Kind is pusã tãt'e pã masã, viñe d*oy õameñî k-on mort ku kopîrșeu ši-l puñe pã mînkãrîl'e luy. „Yẽ-l zîce“. L-o lwat ši l-o pus d'î-o part'e. Zîce: „D'î ãe-l puñets pã mînkãrîl'e mẽle?“ Atunãi numa l-o pus ši s-o dus. Yel, may tîrziw, s-o uytat sã vadã ãe-y n... ladã. Akolo...
 10 atunãi o fost õ om^u m*ort. Yel o zîs: „skõalã-t'e, fãrtat'e, mînkã ši tu ši bẽ kã yak-avem ãe, kã masa-y plinã“. Omu mortũ ñimikã n-o zîs. Zîce: „d-ãpã nu mîñi, nu bẽy, nu vrẽy sã petreãî ku miñe? Barim duhãñest'e, kã ya pipa-y aiãî ši duhanu“. Niãî atunãi n-o rãspuns ñimikã. Atunãe s-o pus ši l-o skulat n
 15 kuruș ši l-o mbiyẽt a dõawarã...

Nikulaye Yẽnãu (Arch., n° 111)

XVI

O fost odat-ũ *om karî a avut o miye d'î feãorî. Pi unu l-o k'emat Miya Y*on. Tatã-so, dupã ãi-or kresku' prunãiy marî, s-o dus ka sã l'e gãsaskã muyerî, ka sã-y nõgare. Atunãe,
 20 tatã-so s-o dus pin... pin... in zuwa d'e Pașt'î. In zuwa d'e Pașt'î, a vãzut un popã kare ara. Mi... tatã-so o ntreba kã „ãe faãe akolu?“ Yel o zîs atunãe kã „am o miyi d'î... fẽt'e ši trebe ka sã l'e kãst'ig avẽr'e ka sã l'e mãrit“.

Yel, dupã... dup-aãeyẽ, o viñit akasã la popã ši or fãku' tomñãala, kã dumiñikã sã fakã nunta. Dup-aãeyẽ, tatã-so s-o
 25 ntors akasã, akasã ši-o spus la feãyori kã l'î-o agãsît muyerî, ka sã-y îñõgare. Dupã aãeyẽ, yẽ dumiñikã, kind o fost dumiñikã, or pregãt'it koãii, ka sã margã dupã, dupã... mñîrẽsi. Da akasã n-o fost... ka sã ñ... n-o... n-o fost ka si [...] ñime sã rãmîyi akasã, n-o avu pã ãîñî lasa. Dup-a... yel a
 30 zîs kã rãmîñe yel. Da, iãe „sã nu durmits, iãe, kã-ts mẽ pã la un kimp^u fain^u, iãe, ku florî, iãe, sã nu durmits, sau sã lwats o tar'e fõõare, iãe, kã... o fi rãw d'e voy“. Š-atunãya s-o dus yarã... sã nu mẽts la on izvor sã bets apã“, iãe.

Si s-o dus... yey kin o mäs, n-or fäku aççala lukru. Ši kin o viñit napoy, kin o fost pä la izvor, n-or lwat apă, niči n-or bäut. Kin o fost pä la flori, un^a-o lwat o floar'e š i s-o uytat a dormi. Yará yey kin s-o skulat, atunčë... atunčë, o vāzut
 5 on zid mar'e klād'it d'i-a rōata dupā yē. O zis kã pä... marjina ziduloy o fost om... bātrin. Bātrīnūl o ntrābat kã „če fače... če... pä čūie dām? rāmiñ yew, o... o dā pä čyala d'i-akasā?“. Atunčë... o... kind or fost may akasā, atunčë o vāzut... o vāzut pä Miyē Y^won kã... nu š t'i ind'e vrē sā
 10 margā. Atunčë fray-so luy l-o ntreba kã ind'i mē?

Vasile Merčëa (Arch., n° 112)

XVII

O fost, dōamñi, čī-o fost; d'i n-a vu fi nu s-ar vu povesti. O fost wān wōm. Yel s-o dus ku vaka la pašuñi. Aklo la yē, kind o fost yel la pašuñi ku vaka, o viñit o panjerā š-o zis kātā yel sā-y d'ēye vaka s-o minče kã i fōame š i-o sā viyi mīñi sā-y
 15 dē dawā pāntru una. Š-atunčë wāmu y-o dat-o. S-o dus la muyēre š i y-o spus; š i muyērya o avut bay ku yel kã d'i čī-o dat-o la panjera açē.

Š-atunčë, in čēa zi, yel s-o... o mīnka š i s-o dus sā margā dupā čēle dawā vači. Atunči s-o... y-o... d'i la o vrēme, y-o
 20 fost fōamit'e; s-o ntors napoy sā-š baje merind'ē. Kind o viñit akasā, o mīnkat^a š i s-o sāturat š i yará s-o dus, o zis kã nu i may luy fōame pīn aklo la panjerā. Yará y-o fost fōame š i-o viñit akasā, s-o ntors š i š i-o bāgat merind'e.

Atunčë tā s-o dus pān o ntilnit űišt'e pāstārī ku űišt'e
 25 vači. Pāstoriy açēya l-o ntrebat kã ind'e sā duče ku merind'e. Yel o zis kã mē la panjerā kã y-o da vaka s-o māninče yē š i amu mē sā-y dē dawī. Yey o spus: „Ašt'ēa-s vačil'i. Noy š id'em la vačil'e pāyanjer'i, numa tu sā nu t'e day [...] fāgādašu čē tsī l-o fāgādit; numa si čerī māsutsa d'i dupā uše
 30 d'in t'indā.

Š-atunčë, yel o čerut-o açē la panjerā. Panjera y-o dat-o š i yel o viñit ku yē. Š-atunčë, d'i la o vrēme, s-o gīnd'it kã čē fači yel ku māsutsa açē. Mē sā ntrēbe kã čē sā fakā ku

yē. S-o dus' la panjerā š i o ntrebat-o kã čē sā fakā ku yē. Panjera o zis: „Amu dakī ts-am dat-o its spun, kin vrēy sā ay mīnkārī, sā bēy š i sā... čē-ts tryabī tsii, sā ziči: „hāp, hāp, hāp, māsutsa mē, fā mīnkārī š i bāuturī, kit'i-n tryabī š i benzil'i
 5 sā-m tragā“. Sā ziči tāt ašē d'i triy wāri. Š-atunčë ay mīnkārī š i bāuturā š i čē tsii-ts tryabā. Atunčë yel s-o dus pä kal'i š i o zis ašē. Š-atunčë n-o may fos š t'iind kum sā o opraskā š i d-abgē o oprit-o. Atunči s-o dus may nklo, o ntilnit wān wām ku on toporū. S-o dus la... o zis wāmu čēala kitī yel: „Māy wōmul'i,
 10 dā-m mūiyi māsutsa açēi kã-ts daw toporu aista“.

Viçara Yēñcu (Arch., n° 113)

XVIII

Unu, d^woy, triy, patru, činči, šēasc, šapt'e, wopt', nawā, zēče, unsprāzēče, doysprāzēče, triysprāzēče, patrusprāzēče, činčisprāzēče, šasprāzēče, šapt'isprāzēče, woptsprāzēče, nawā-sprāzēče, dōawāzāči, dōawāzāšunu, triyāči, patruzāči, čin-
 15 zāči, šazāči, šapt'izāči, wopzāči, nawizāči, o sutā, o mii.

Viçara Yēñcu (Arch., n° 114)

XIX

Luñi, marts, mayerkurī, joy, viñerī, simbātā, dumiñikā.

Viçara Yēñcu (Arch., n° 114)

XX

Kin űe jukām d'i-a krabi š i krābetsi, űe nširām pe dōawā rīndurī, š i atunči kits d'inkolo, atits d'inkoče. Š i unu yēste kare l'i porunčēšt'e kã kar'e... strigā, kum^a trebuye, kã kare
 20 trebuye sā fugā. Atunčya puñe la on rīnd krabi š i la on rīnd krābets. Kin strigā „krābets“ fug, fugū krābetsi; š i krabi y dupā yey sā-y prindā; pīnā la o l'īñie, pīnā ind'i trebuy kã sā fugā. Š i kin ziče „krabi“, fug krābetsi dupā krabi pīnā-y prind'e. Pā kare-l prind'e, atunčya stā aklo d'i-o latur'e š i aççala nu may
 25 fuje.

Și tât așe pînă sã gatã. Atuncê kare sã gatã may intiy, ačeyè-s
bătuts.

Vișara Yènçu (Arch., n° 114)

XXI

Fșaye vèrd'e merișor,
Măy Lșano;
Fșaye vèrd'e merișor;
Mi bãrbatul bătoryũ,
Mi-a bătut treyzăcl d'e *oy,
Măy Lșano;
Mi-a bătut triyzăcl d'e *oy
10 Și tot mî-a rãmas datorî.

Vișara Yènçu (Arch., n° 114)

XXII

O fost, dșamîe, cl-o fostu, o muyèr'e. Șî-o avut-on prunku
purav. Șî dakã l-o avut, nșapt'ę, dakã tã s-o skulat dãla yel
nu șt'î d'e kîr'e *orî, s-o amărîr, șî l-o suduit, l-o suduit, așe...
tare-așe:

15 „Suji, fiule, suji pã tsîtsã,
Suji-t'ę-ar gurã d'î șerpe,
Kîr, fiule, mîi-y prečêpe.”

Și prunku iy o ajuns șî s-o dus katanã. Șî kînd-o viñit
d'în kãtãniye, atuncê șa... o ișit șerpil'e n kal'ya luy șî l-o
20 ng'îtsîr pînã pã la jumãtat'e; jumãtat'e nu-l may pșat'e d'e
kutsîr'e, dar kutsîr'e d-askutsîr'e, d'e pistșal'e ferekat'e.

Și prunku iy vid'è nișt'e *șameñî pã drum mãrgîndu.

Și, drumãrey, din lșe mē,
Nu ma stats șî vã mîirats,
25 Și viñits șî mîi-ajutats
Și mș skșat'ets d'î la rãw,
K-a s-avets pã Dumnezãw.

Și șerpil'e kã vid'è,
Și d'în kșadã kã pleznē
Și yarã yel așe zîcē:
Drumãrey, drumari d'î voy,
5 Nu vã d-akãtsats d'î noy,
Kã ma-sa mîiye mîi l-o dat,
Kînd o fostu prunku nfășat;
Kã l-o suduit d'în gurîtsã:
Suji, fiule, suji pã tsîtsã,
10 Suji-t'ę-ar gurã d'î șerpe,
Kînd, fiule, mîi-y prečêpe.
Floare Hotu (Arch., n° 115)

XXIII

Atuncê o rãmas frat'î-so în t'emet'ew. Ș-atuncê s-o fãkut
kalu nãpoy koprișew șî s-o bãgatũ-n mormîntu. Ș-atuncê
sorã-sa s-o dus, o gînd'it kã cē șed'e yel atita akolo. Tãt o
15 așt'etat kîr o așt'etat; atuncê s-o dus șî singurã kãtã kasã. Atuncê
o ajuns la ma-sa akasã. Ș-atuncê o zîs: — D'ęšk'ide, mamã, ușe.

— Du-t'î čyumulîtsã,
Du-t'î buhulîtsã,
Kã nu yeș Vok'îtsã,

20 kã Vok'îtsa mē-y mãritatã șî nș-a... putut viñi, kã n-o
avut čîni mē dupã yē.

Maykã, d'ęšk'ide ușe kã s-o dus dupã mîie Kostãnd'in,
frat'î-myo.

Du-t'î čyumulîtsã,
25 Du-t'î buhulîtsã,
Kã nu yeș Vok'îtsã

kã Vok'îtsa mē nș-a putut viñi d'î-akolo, kã frat'î-so o murîr
șî nu s-o putut duce mortũ dupã t'îne. Du-t'e kã numa yo-s
sãkręatã ku mîtsa n vatrã.

Du-t'i čyumulitsă,
Du-t'i buhulitsă,
Kă nu yeš Vok'itsă.

Mamă, d'ešk'ide uše, krepetsęšt'e uše, mamă, sã-ts arăt
inel...

Flăare Hotu (Arch., n° 115)

XXIV

O fost^u, dăamăi, či-o f^uost^u; kă dakă n-o vu fi, nu s-o vu povesti. O mamă ku năwă fečori ši o fată ntri iy. Ši-o fost^u viiind la fată petsitori d'in tăt'e lăturile, d'i pã tăt'e sat'ile. Ši-o viiit o patru o činči d'i mpārats. Š-atunčë yë o ntrebat d'e fečoru čęala may mare: „Kostănd'inu nost, după činči om da-o?” — „Mamă, dă-o după d'im pãrat, kă-y mare bogatŭ, kă kind ts-a fi d'i yë, oy mē yo după yë”.

Atunčë, la o lună, o la dăwă, o viiit o mpart'i ši-o čymă ntri fečori ši pã tãtsi y-o minkat^u; ši o rãmas numa mama lor sãkręatã, ku mitsa n vatrã. Š-atunčë yë o fost amaritã ši-o zis: „Kostănd'inu mŭgo, nu t'i hod'inęaskă Dumŭezo, pînã če-y mē sã mŭi-aduči pã Vok'itsa mē”.

Atunčë Kostănd'inŭ sã sã... sã... s-o skula d'in mormint^u ši iče Kostănd'inu d'in mormint^u: „Koprișeu mŭgo, fã-t'e kalu mŭgo, ši pinzutsa mē, fã-t'e šawa mē, sã mă duk după soru-mē, kă m-o minat mama”.

Atunčë s-o lwat ši s-o dus pã drum. Ši akolo, la mparatu ačęala, o fost^u tăt nuntã pînã la o anŭ. Atunčë dakă o..., o... o fost zikind kãtrã [...] „s-askult^u sã vid'em^u vintu bat'e o glasu-y d'i frat'e”. Atunčë o sosit Kostănd'in la sorã-sa:

— „Frat'ile mŭgo, kum sã mă gat yo?

Daka-s... dakă-y d'i-amaralã,

Yo mă gat čerňyalã;

Dakă-y d'e bukuriye,

Yo mă gat angliye.

— Sora mē, gatã-t'e angliye, kă-y d'e bukuriye.

Atunčë o viiit napoy pã drum ku sorã-sa ši, pã la on lokŭ, y-o vait o pãsãrgawã ši iče k-o zis: „Kpatã kum sã duči-on viw k-on m^uort^u!”

„Kostănd'inu mŭ... frat'ile mŭgo, yatã kapu tãw, sã-ts [...] Frat'ile mŭgo, kapu tãw put'i-a hãmušitŭ”. — „Da nu t'i t'eme”. — „Nwa haydi”.

O viiit š-o ajuns pînã la t'emet'ew. Atunčë o zis kãtã sorã-sa: „Du-t'e, sorã,...

Flăare Hotu (Arch., no. 116)

XXV

O ajuns^u la t'emet'ew. Š-atunčë s-o dus ši s-o fãkut napoy kalu luy i mormint, ă... kalu s-o fãkut napoy koprișew ši s-o bãgãtŭ-n mormint. Ši-atunčë o rãmas akolo. Ši sorã-sa tăt o ašt'etat; s-o gind'it: mă duk^u sã vid'em kă dakă nu viiie; s-o kotat ši-o vait kă nu-y nikãri. Atunčë s-o dus numa singurã kãtã kasã. O ajuns la ma-sa akasã. Atunčë o zis: „D'ešk'id'e, mamă, uše, kă yo-s Vok'itsa ta”.

„Du-t'i čyumulitsă,
Du-t'i buhulitsă,
kă nu yeš Vok'itsă,

kă Vok'itsa mē-y mãritatã d'ipart'e, dăamie, la alt^u mpãrat^u ind'e n-o may fost umblat, ši n-o aputut sã viye Vok'itsa mē”. „D'ešk'id'e, mamă, uše k-o viiit^u după miie Kostănd'inu nost”.

„Du-t'i čyumulitsă,
Du-t'i buhulitsă,

kă Kostănd'inŭ o muritŭ ši n-o aputut sã sã dukã după t'ine, kă... nu yeš Vok'itsă, kă Vok'itsa mē-y mãritatã, ši-s numa yo sãkręatã ku mitsa n vatrã”.

Yar o strigat pa ma-sa: „D'ešk'id'e, mamă, uše, kă yo-s Vok'itsa ta”.

„Du-t'i čyumulitsă,
Du-t'i buhulitsă,
Kă nu yeš Vok'itsă,

kă Vok'itsa mē-y măritatā ſi frat'i-so o murit^u, fratsi tăt^s, ſi n-o avut činē să să dukă după yē^u.

Atunčē, d'i la o vrēme, o d'čšk'is, o krepetsit ma-sa ušč ſ-atunči s-or inkleštāt d'yolaltā amindqawā ſ-or murit.

Flqare Hotu (Arch., n° 117)

XXVI

5 Dakī nu-mī may aduk amint'e unu.

O avut ū om^u ō fečorū. ſi s-o dus petsitoryū la ū moraryū. Moraryu o avut-o numa fata acēē. ſi il... dak-o lwat-o după fečor^u, atunčē or fākut nun... or fākut^u nunta. ſi bā-trinū-o zis ašē, kind-o fost^u joku miresi: „D'č-ar fi Ana ka

10 mirčasa nu u aš da pā lumča asta^u.

ſi atunči muyēre bātrīnuluy n-o may avut čē ku noru-sa, niči ku bātrīnū.

Mărina Tudoran (Arch., n° 117)

XXVII

Luna li kuptoryū, luna li čirešawā, luna li pričyū, luna li martiy, luna li...

Flqare Hotu (Arch., n° 117)

XXVIII

15 Ā fost la Ursad^u, ā fost la Ursad^u; ſ-am mār^s napoy ſi ſy-am itālhit k-ū "om^u"; ſi ſy-o suduit pā zēče "qamiñi pā tăt^s dā mamā ſi noy n-am avut tryabā ku yel, ſy-am dus in drumu nost^u.

Pătru Vid (Arch., n° 118)

XXIX

20 Ā fost k-am pāzīt marhāle mēle. ſi kind o fost kātā d'imi-
nčatsā, am yešit afarā să le daw să mininčē. ſi dup-acēē l'č-am dat. ſi kind ā fost să ink'id obloku, m-am intors^u indārāpt inapoy ſi m-am uytat, ſ-am vāzut un lup dīnapoyē mē. ſ-am strīgat kātā yel „t'ē d-aci^u". N-a vru să margā dīngā miñe.

Dqamñe, am socot'it, da čē sā fak, kă mā mininkā. Aš da k-o bitā n yel, nu am — am un pāruts mik^u — aš... m-aš^u intqarče kātā yel, zbqarā n fatsā la miñe. Daw num-ašē pā dīnapoy, ſi-l lovās^k mintonaš in kap ſi in čqasu-ačqala ſi mqar'e.

6 Dīp-acēē yo fug^u yut'e ī īstalāw ſi-mi aprin lampa ſi mā nkālts ſi vin. ſi kindu-s jos, aič la yē, aflu o hulpe; ſi hulpe yakātā o kă-y mqartā. Yēw hulpe dā kqadā ſ-o duk pīn akasā. Kindu-s akasā ziče muyēre kātā miñi ašē: „Mā, či-o pātsit vakā, o o fātāt ſ-o omorit vitsālu?" — „Ba!" — „Kumu-y

10 da?" — „O hulpe o am prins^u-o yo^u."

Dup-acēyē o am... s-o fākut^u zuwā, am belit hulpe ſi-o am dus-o n T'inka ſi o am dat-o ku patru sut'e dā l'ey k'elē dī pā yē.

Pătru Vid (Arch., n° 118)

XXX

15 O fost un k'isbirāw; ſ-o viñit la noy ſ-o spus ašē: „Birāw, am vāzut tsapu^u". Birāu o dā... dāstul kă mī-o rāspuns miy ašē: „Dā lok t'e du dīpā puškā kātā kasā^u."

ſi-ā mār^s dīpā puškā ſi-am viñit ku puška. Yo am stat aič^l, unu may in jos^u, unu may in sus^u, k'isbirāw s-o dus ſi-o
20 bātut tsapu; ſi yo mintonaš am vāzut tsapu viñind la miñe drept. Birāu mī-o spus ašē: „Kă, dakā-y gīnd'i kă nu pots sāl pušt'i, nu da dīpā yel^u". Yo-am spus la tsap ašē: „ho!" Tsapu dā lok-o ard'ikat pičyoru dīnēnt'e. Yo atunči am pus puška la "ok^u", am minat „pāk^u" la yel.

25 Dīp-acēē, birāu dā lokū o viñit la miñe: „Čē-ay fākut, mā?" — „Am puškāt dīpā yel^u". — „Murit-o?" — „Nu št'iw, kă nu l-am may vāzut, kă mī-o fost grqaz, m-am t'emut dā t'iñe kă mā bats^u."

Pătru Vid (Arch., n° 118)

XXXI

N'y-am vorbit la olaltā triyzāči dā părek'i dā qamiñi să
30 dučē'm damba, să ſi petrečē'm. ſi o am adus ſi ſy-am petrekut^u.

La triy zile după čē ſy-am petrekut, ſy-o k'emāt la birāw in sat^u, la jendari; ſi-o zīs kă dī čē ſy-am petrekut^u? Noy am zīs:

„aşa am vrut^u. O zis kă kum am daskintat pă drum^u. Noy am zis kă kum^u am vrut^u. Spunî tu ȝariĉeva? Yo-am zis kă nu spun^u kă mi ruşini. O is plotoñeryu kătă miñe: „Taĉi kă t'e l'eg^u. Yo-am zis: „L'ĉagă-mă; kum vrëy să mă l'ejl, ku
 5 brinĉile la spat'i, o nant'e^u? — „Taĉi, futut-ts muma n kur kă t'e leg^u, dă-t'e jos^u. Yo-ă zis: „L'ĉagă-mă“.

Yară m-o lăsat dak-o vazu kă nu mă t'em. Yo nu m-am t'emut, k-am fost o hĉatsă, nu m-am t'emut dă yel.

La kit'iva săptămuñi o viñit kărts dă lëje la tătš ši mire'm
 10 la lëje n Binš. Ši ny-am dus.

Ši kind am fost akolo, m-o strigat pă miñe may nant'i; yo-am fost birău lorū. Ši kind am fost têt'i băgat'e n lontru, o zis kă „išits têt'i afară, kă lëja v-o mintuit pă tătš, numa pă Yulitsa nu o mintuit“. Yo-ă zis kă dir ĉe? — „Iy spuñe tu
 15 may apoy“.

M-o oprit akolo ši-o is kătă miñe kă nu mă mpăk ku yelū, birău, fostu primaryū? Yo-a zis kă nu mă mpăk^u. Kind am iŝit d-akolo afară, m-am împăkat kă m-am t'emut kă m-a prind'e lëje, da nu m-a vu prins, numa yo m-am t'emut^u.

Yulitsa K'erman (Arch., n° 119)

XXXII

20 S-o făkut odată nuntă în Ursadū; ŝ-am fo ši yo pop'titā la nuntă. Ši m-am dus^u, ši kindū-mi petreĉem may biñe, am vāzut^u pă mama juñeluy strigind „tulay“, inkăirindu-să dă kapu kă n-ar'e kăputū la brīw. Da ind'i-o fi kăputu iy ȝare? Am iŝit afară ši l-am vāzut în val'e moyet d-on feĉorū kari
 25 o vrut ši yeye fata may naint'i. Dak o dus kăputu babiy n val'e, s-o may dus la mātusē fēt'iy ši y-o des'ega vaka dī iŝtalāw ši y-o dus în tīrnats ši mīnĉe tēnkyū. Ši kapril'i l'y-o suit în podū. Š-o avut un bătrīn surd^u. Ši s-o skulat^u bătrīnu ši-o vāzut vaka mīnkīnd^u pă tēnkyū ši kaprili zbīrlontsat'i n p^wod^u.
 30 Bătrīnu-o strigat „tulay“, k-o gīnd'i kă-y draku la iy i p^wod^u. N-o fo draku, ši-o fost kaprili; s-o suit^u akolo n p^wod^u ši l'i mulgī.

Yulitsa K'erman (Arch., n° 119)

XXXIII

Luñi, marts, mnyerkuri, joy, viñeri, simbătă, dumiñekă.
 Yulitsa K'erman (Arch., n° 119)

XXXIV

Noy pa la Pet'id, sāmānām kiñepă primăvara. Da... Ši kind o răsărit dă... apoy o duĉe'm o kăpătām ši-o duĉe'm la Krišū. Ši dakă s-o topit, o skot'e'm afari ši-o nt'ind'e'm să
 5 uŝt'e. Dakă s-a uskat o... o... dakă s-o uskat, o puñe'm să nt'indă. Să nt'ind'i ŝ-o... ŝ-o melitsām. Dakă-y gata dă melitsat, o strinje'm, an fuyĉa... o strinje'm. Dakă-y gata dă tras, o torĉe'm; ši dak-o torĉe'm, o urzim ši-o puñe'm, ši-o puñe'm, pă rizboyū ši-o tsāsā'm. Dakă-y gata dă tsāsut, făĉe'm
 10 dīn yē hayñe.

Lina Tsernow (Arch., n° 120)

XXXV

A fost odat-ū *om. O-avut o fată ŝ-on prunk^u. *Omu s-o nsurat, dakī y-o murit^u muyereĉ. Ši măšt'ihĉayē avē o fată ši-y pără rāw dūpă fată. Ši fata s-o... y-o fost o nuntă ši s-o dus la nuntă. Fata s-o mbrăkat ši yē n hañe, pă yē nu o lăsat^u.
 15 Ši yē s-o suit pă vīrvu koñitsi ši o ntreat, o is: „tulay, dĉamñe, ĉe fată mīndră vāzuy akolo“. O is: „d-ind'e ȝ-ay vāzut?“ — „Dă pă vīrvu koptoriŝt'iy“. Yē tunĉi s-o pus ŝ-o strika koptoriŝt'ē.

Yar o may fo nuntă. O is: „Ši yo o am vāzut“. — „Dar
 20 d-ind'e?“ — „Dīn vīrvu kăŝiy“. S-o pus ŝ-o strikat kasa.

Ši dakī o strikat, atunĉi yar o may fost. O is: „Ši yo am vāzut“. — „Dar d-ind'e?“ — „Dī pă fintinā“. Atunĉi yar o strikat ši fintina.

Dakī o strikat, yar o may fost nuntă ši o vazu măšt'ihĉai-sa.
 25 La măšt'ihĉai-sa iy pără rāw pă fată... Ši dakī-y pără rāw, atunĉi u o bātut^u, k-o is kă dī ĉe s-o suit yē akolo?

Lina Tsernow (Arch., n° 120)

XXXVI

Yew a fost odată ku vit'ile la kimp'. Ši ye m-am dus pã... la ũ "om, ši-ako n-o fost sklobod". O viñit čyosu ši m-a zãlojit' ši yel a dus zãlogũ-akas.

Lina Tsernow (Arch., n° 122)

XXXVII

Ā fostũ dupã ñešt'e nuyel'e in kodriy Dumbrãvitsi ši-n
5 fak ñešt'e mâturĩ ši mǎrg kitã Salonta ši-n kumpãr ñešt'e fãrinã.
Mã bag int-õ fund dã pãriw ši bẽw o lã dã apã. Yakã ntilñesk-
akolo o turmã dã gl'igañĩ. Kum iy vãd kumũ ngets". Dõamñe,
če ši mĩ fak"? Daw ku mĩna kãt-o femee ši vie la mĩne. Yẽ
kumũ-y vẽd'e, yẽ rok'ya-n kap, hayd'e pã pičyoru-n sus pã
10 d'yal".

Vine õ *sumar' pã d'yasupra, kã tušind l-am auzĩt.

„Dõamñe, da činĩ-y ɔare? Činĩ yešt'i, frat'i?" — „Yow“.

— „Yẽ vinã n kõačĩ numa“, da mort dã jumãtat'i. „Če-y, mã?"

Kum sã uytã yel jos, o yẽ ši yel un pičyorũ ši yo dupã yelu;
10 rãmĩnem akolã [.....].

Pavel Rãut (Arch., n° 121)

XXXVIII

N'y-o prinsu-ñe ši ñy-o pus in patrolã. D'yakolã nu-y
sklobodũ ši mere'ts o mort, o viw. Pã urmã o viñit Kozačiy
dãla mĩna d'ĩrçaptã ši ñy-o kunjurat ši ñy-o lwat la mĩnã
armile ši ñy-o andãlit kitã Rusiyẽ.

Pavel Rãut (Arch., n° 123)

XXXIX

15 Fẽt'il'i la noy, la Simt'yon, tsĩne dã norok". Ij yẽ apã dĩn
tsĩngalãw ši-š fak... ši sara, kĩn sã kulki, iš fačĩ-o pogačĩ
ši-o mõaye ku apã ši-o sarã biñi. Apoy sã duče ši anumãrã
pariy ndãrãpt ši-y l'çagã k-o primĩ. Apoy da... d'ĩmiñçatsa,

kĩn sã skõalã, vẽd'i ... kari-y, kari-y skortsos" ši... ši d'ĩrept
ačçala-y gazdã. Kare nu-y skortsos" ši nu-y, ši-y kĩrn ačçala
nsamnã kã-y sãraku ši zmãrd. Yarã kari-y... kĩn sã skõalã
d'ĩmiñçatsa, atunčĩ mẽ ši vadã kumu-s pariy, ši dakĩ...

Lina Tsernow (Arch., n° 123)

XL

5 Luñĩ, marts, mñyerkuri, joy, viñerĩ, simbãt', dumiñikã.

Mãriye Lasku (Arch., n° 124)

XLI

Bãgãm" kĩnĩpa n pãmĩnt"; š-atunčĩ plõaye pã yẽ; š-atunčĩ
o kuleje'm... krẽšt'i mari ši-o kuleje'm; š-atunčĩ o duče'm
la apã.

Ši yar viñe čya d'e yarnã ši yar o duče'm ačiyẽ. O ... skã-
10 pãtãm, š-atunčĩ o bãt'e'm ku mayu š-atunčĩ o duče'm š-ačiyẽ. Ši
o viñi... o... sĩ topẽšt'e š-atunčĩ viñĩ akasã ši-o nt'ind'e'm
su gard ši p-ako' pã la sɔari š-o melitsãm š-atunčĩ o k'eptãnãm
ši-o trãje'm.

Mãriye Lasku (Arch., n° 124)

XLII

Asta am auzĩt-yo dãla mama, dĩ mpãratu vẽrd'e ši mpãratu
15 rošu.

Aw fost-ũ "om š-aw avu triy kopiĩ. Kind s-o kulkat
nɔapt'ça, y-o spus: „Čç-ats visa voy sã-n spuñe'ts mĩi".
Doy or visat ši y-o spus čç-o visat. Un-o visat... Un-o visat...
„Hoy, tatĩ, yo-ã visat, da nu-ts may spuyũ". Ši l-o bã... l-o tãt
20 întrebat, pĩn a triyẽ ɔarã; š-a triyẽ ɔarã-o rãspuns. O spus:
„yo nu ts-oy spuñe". Ši-o viñit akolĩ mpãratu rošu š-o zĩs:
„Če bats, mãy omule, kopilu tãw?" — „Da kum nu l-oy bat'i,
kã y-am spus" sara kind s-o kulka tɔat'i čç-ts visa ši-n spuñe'ts
voy mĩi; ši yel o zĩs k-ã visat, da nu ts-oy spuñe". Ši-mpãratu
25 rošu l-a dus la yel ši l-a yubit.

Si pâratu-o avut o fată; și pîn țe n-a yubit kopilu fata, l-a băgat în k'ispare. Și dakă l-a băgat un k'ispare, fata tât a mârș la yel. Și dak... o viiit împâratu vèrd'e la mpâratu roșu, o trimis triy kay și-o spus: „kari-y d-û an, kari-y dă doy, kari-y dă triy?”

Fat-o vinit la prunk și l-o ntrăbatî-lă: „Yakati o trimis împâratu roșu triy kay... împâratu vèrd'e triy kay... kari-y d-ô an, kari-y dă doy, kari-y dă triy?”

Prunku-o spus a... kă... ka kari-y dă unu, traji la lapt'i, kari-y dă doy, la... fok, kari-y dă triy, la grăuntsă. Și fa... prunku atunçi, fa... împâratu roșu o tras prunku... tras prunku din k'emûits. Și-mpâratu vèrd'e o trimis la mpâratu roșu triy skrisori și și margă și dărîme kasa, dakî 9a put'ça.

Ana Gliga (Arch., n° 125)

XLIII

O avut û *om o fată. Și *omu ala s-o nsûrat ș-o lwat altă măyere k-altă fată. Și fata čiya y-o dat neșt'e čenuše și ku griș š-alçagă din... din čenuše. Și fata čeya țe să št'i fače k"-ala. O tă plîns, o tă plîns; și-o veniit neșt'e porombi la yê. Și porombiy ačeya o zis kă să să gêt'e k-al'çagă yey untu... grizu și margă și yê. Și fata čeya o mârș la mormînt ș-o tă plîns, ș-o tă plîns tât o giîit kă țe s-a št'i fače.

Ș-ap-o viiit la ya on injer. Ș-apu inje... injeru ala o mînat și pă yê; și y-o dat un kal" ș-on hint'ew și-o mârș pîn akolo la nqantă; kin o fost" la nqant-ačiyê, atunçi tâts qamîni kqata pă yê. Ș-apî... o viiit û prunku mpâratuluy la yê și o lwat, și tât o jukat ku yê, tât o jukat. Și kind o fost" dup-ačiyê, yê o vru și margă kită kasă; apî yel n-o vrut s-o lêsê niči kum", niči kum". Ș-ap-o mârșu. Yê atunçi yut'i-o pukat hinteu și kalu și s-o dus. Ș-apî o rămas *topqankă. Ș-apî yê s-o dus š-așe, ș-o mârș kită kasă si... o... o fost... a... agătat tât lukru. Și kind o viiit iy, atunçi o fost gata tât și o is, o is mășt'hqai-sa: „Oy, qamîni, țe fată faynă o fost akolo astăzi”. O is: „apî și yo o am vâzută”. — „Da d'-ind'e o ay vâzut?” — „M-am suit pă vîrvu kăși”. —

— „Nqa, măy barbat'i, trab și sparjî vîrvu kăși și nu vadă fata asta...”

Măriye Blaga (Arch., n° 126)

XLIV

S-o lwat doy fečyori și s-o dus și sî baje sklujî. S-o ntâlîit, s-o dus" la o dqamnă și dqamna ziče kă-y yê dă sklujî, numa daki nu ar vorovi spurkat. Iy o zis kă nu vorbăsk spurkatû.

Dup-aya, yera ku numele... unu yera Petre, ș-unu yera Nuts. Și duči ku Nutsû ân grajd'i și rād'ikă dqamna kqada yèpiy și spuîe dqamna: „Če-y asta, Petre?”

Teodor Gliga (Arch., n° 126)

D. ȘANDRU

MÉLANGES

Duceți-vă-ți > Duce-vă-ți

M. J. Byck, dans son excellente étude « Sur l'impératif en roumain » (*BL*, III, 54) a expliqué d'une façon très convaincante le déplacement de la désinence de la 2^e personne du pluriel (*duceți-vă > duce-vă-ți*) par un *duceți-vă-ți* aussi bien attesté, dont le *-ți* pléonastique serait dû au « besoin de souligner l'idée de personne », une forme se terminant en *-vă*: *duceți-vă* étant sentie comme aberrante du type normal d'une seconde personne. Dans *duceți-vă-ți* il y a donc deux expressions de la personne, dont la première, devenue superflue, tombe par dissimilation: *duceți-vă-ți > duce-vă-ți*.

Tout en me ralliant à l'ingénieuse idée de M. Byck, je me demande s'il n'y aurait pas lieu d'invoquer aussi l'habitude roumaine de ce que j'ai appelé naguère « Rahmenbildung » (encadrement), v. mes *Aufsätze zur romanischen Syntax und Stilistik*, 1918, 265 s.: *fost-au fost, primblă-mi-se primblă, bată-te Dumnezeu să te bată, l-am plănsu-l*, procédé connu dans beaucoup d'autres langues, qui a aussi entraîné la même dissimilation que celle proposée par M. Byck pour l'impératif roumain: p. ex. milan. *no pös no* (avec double négation comme dans le port. populaire *não se ha não perguntar* « on ne doit pas demander ») > *pös no*, avec une postposition de la négation insolite dans les langues romanes. (J'ajoute ici quelques exemples que je n'avais pas cités dans l'article mentionné:

franç. popul. *refais-le-me-le* « refais-le moi », Bauche, *La langue pop.*², 112; brésil. *ela se-casou-se* « elle se maria », A. Nascentes, *O linguajar carioca em 1922*, 74.) Il y aurait donc, selon moi, à côté du besoin de marquer la personne, encore une tendance de « répétition à distance » d'un élément flexionnel à proprement dire superflu, qui, tout en satisfaisant l'esprit de clarté et de système, obéit à un sentiment esthétique de symétrie et de consonance; je crois d'ailleurs que des cas que M. Byck a énumérés dans un article précédent (*BL*, II, 72) sous le titre « répétition à ellipse »: *nu-i bine, nu-i* « ça va mal », *și mai și* « encore plus » se rangent ici (M. Byck comprend: *nu-i bine, nu-i [bine]*, *și mai și [mai]*; je demanderais aux Roumains s'il ne faut pas comprendre *nu-i bine + bine nu-i > nu-i bine, nu-i*, comme *fost-au fost = fost-au + au fost*, cf. ital. *per fortuna non siamo in canicola, non siamo = ... non siamo in canicola + in canicola non siamo*, all. [dialecte de Vienne] *das is ein Schtandal is das* = « das ist ein Skandal » + « ein Skandal ist das » ?). La construction par « encadrement » répond exactement à ce qu'on appelle chiasme en stylistique: c'est en somme un procédé stylistique de la langue populaire (cf. l'imprécation citée par M. Byck, II, 73: *înghiți-te-ar pământul să te înghiță* et l'article de Țiceloiu dans *ZRPh.*, XLI, 435 s.¹).

¹ M. Țiceloiu me semble avoir très bien expliqué que dans *bată-te Dumnezeu, să te bată* la première partie « verrät einen Hauptsatz, Entschlossenheit, Gewissheit », la seconde « einen Nebensatz, Zweifel, Ungewissheit »: il y a d'abord un impératif, ensuite un optatif introduit par un *să* dépendant d'un verbe (elliptique) de désir: « que Dieu te frappe, [car je désire] qu'il te frappe ». L'auteur nous dit qu'à l'optatif « in der heutigen Sprache die Rolle zukommt, den Fluch zu verstärken ». Je soulignerais « dans la langue d'aujourd'hui », c'est probablement le sentiment roumain actuel. Toujours est-il qu'à l'origine l'optatif doit avoir été plus faible que l'impératif, ce n'est que la répétition acoustique dans une formule toute faite qui fait aujourd'hui l'impression du renforcement. Comment justifier alors un désir plus faible après la forme énergique: c'est que l'imprécation qui sort spontanément des lèvres est naturellement plus forte; plus tard, l'individu qui pousse l'exclamation réfléchit et s'aperçoit de la limite de ses forces dans ce monde et vis-à-vis de Dieu tout-puissant; il se corrige alors, en introduisant la subjectivité du désir personnel: « au moins, moi je désire que... [mais je ne sais pas ce que Dieu fera] ». La nuance serait la même en français: *Périss le traître. Qu'il périss!*, en all. « Gott strafe ihn — ja er soll ihn strafen ».

Je me demande encore si les formes de la seconde personne de l'impératif comme *stai*, *scoli*, *cobori* (au lieu de *stă*, *scoală*, *coboară*), que M. Byck explique par la meilleure mise en évidence de la personne à laquelle l'ordre est adressé (*stă*, *scoală*, *coboară* pouvant être pris pour la troisième personne du singulier de l'indicatif), ne seraient pas tout simplement des formes interrogatives de l'indicatif: « lèves-tu? », etc., comme en a. fr. *oz*, *vas* = lat. *audis*, *vadis*, impératifs au lieu de *audi*, *vade*, v. mon article dans *Arch. rom.*, III, 375 (= lat. *vides* au lieu de *vide*), prononcés à l'origine sur le ton interrogatif. De nouveau, je tiens à exprimer que je ne nie pas l'explication de M. Byck, mais que la forme interrogative a précisément offert l'avantage suggéré par l'auteur: en effet, si on n'avait voulu qu'accentuer la deuxième personne, pourquoi n'aurait-on pas ajouté le -i à l'impératif: **scoală-i*, comme on a dit *iată-lă-i* et impér. *stă-i* (au lieu de *stă* ancien et à côté de *stai*, 2^e sing. ind.)? (On peut d'ailleurs comparer *iată-lă-i* avec l'expression explicite de la seconde personne impliquée dans un mot signifiant « voici », avec l'anc. fr. *estes vos* pluriel de *es vos* = *ecce*.) Dans *scoală-te*, la seconde personne était suffisamment indiquée par le pronom enclitique, et la forme interrogative ne s'est pas imposée.

Istanbul

LEO SPITZER

A PROPOS DU TRAITEMENT DES GROUPES LAT. CT ET CS EN ROUMAIN

Notre article paru au t. III du *BL* a donné lieu à des remarques que nous nous proposons d'examiner ici.

M. M. Bartoli (*Arch. Gl. It.*, XXVII, 209 s.) considère comme un fait acquis, à la suite de notre étude, que le traitement des groupes lat. *ct* et *cs* est indépendant de l'accentuation du mot et que -*cs*- a été assimilé dans les formes du parfait et ensuite, par analogie, dans celles du participe.

Mais il ne partage pas notre opinion en ce qui concerne le traitement de *ct*: selon M. Bartoli, *pt* doit être expliqué

par le thrace. Tomaschek donne en effet une série de noms propres thraces à *pt* et *ps*. Mais que représentent au juste ces groupes en thrace? Et ces noms sont-ils du thrace? Enfin, comment concilier ce témoignage avec celui que M. Bartoli invoque lui-même, à savoir que le thrace possède aussi les groupes *kt*, *ks* et qu'en albanais le groupe i.-e. **kt* est inusité?

Pour M. Bartoli, si *pt* a été conservé en roumain (*șapte*) ou s'il a été réduit à *t* (*boteza* < *baptizare*), ce serait là un fait de chronologie. *Boteza*, sans occlusive labiale, représenterait une phase postérieure; le mot serait entré plus tard dans la langue. Et de même *lăsa* serait plus récent que *coapsă*. La même hypothèse est invoquée pour rendre compte du désaccord entre *cumnat* < *cognatus* et *cunosc* < *cognosco*.

Cette hypothèse pourrait être admise, bien que sans aucune preuve positive, si les mots qui présentent *t* < *pt* ne pouvaient tous s'expliquer par une dissimilation: *boteza*, *stămină* (qui est connu en daco-roumain aussi) et *vătăma* contiennent tous une autre labiale en dehors de *p*.

Pour les mots à préfixe *cu(m)*- nous admettons qu'il y ait, jusqu'à un certain point, une question de chronologie. Les mots dont le radical était inintelligible ont tous gardé la forme ancienne *cum*-:

cumnat, *cumpăra*, *cumpăta*, *cumpli*.

Pour *cu'mpăr* et *cu'mpăt*, l'accentuation sur le préfixe prouve, elle aussi, que ces mots n'ont pas été recomposés en latin vulgaire, parce qu'on n'en a pas compris l'étymologie. D'autre part nous trouvons le préfixe sous la forme nouvelle *cu*- partout où le radical était clair et où, par conséquent, on a pu refaire les composés à une époque qui reste à préciser:

cuprinde, *cutreera*, *cutremura*, *cuvini*

pour lesquels on peut renvoyer aux formes simples roumaines *prinde*, *treera*, *tremura*, *veni*.

Nous avons laissé de côté *cunoaște* qui vient de **connosco* (v. Candrea-Densusianu, *DE*, 446), *cufuri* et *cufunda* dont l'*n* a pu s'ouvrir devant *f* suivant, de même que *coase* < *consuere*, qui a perdu régulièrement son *n* devant *s*; enfin *cuceri* et *conteni* dont l'histoire n'est pas claire: le premier, s'il représente

conquirere, a dû être refait sur *cere* < *quaero*, par conséquent le radical en a été compris; le second, s'il vient de *continere*, présente plusieurs points bizarres: *o* inaccentué conservé, *t* + *e* non assibilé, *e* conservé dans le groupe *en* et enfin le changement de conjugaison; ce serait d'ailleurs le seul mot à préfixe *con-*. C'est pourquoi il vaut mieux n'en pas parler ici.

M. Jokl (*R. Ét. Balk.*, II, 58-71) s'est proposé de reprendre le problème que nous avons débattu et de démontrer le bien fondé de la thèse de M. Pușcariu. C'est question de méthode de ne pas étayer de théorie sur des mots à étymologie contestable. Entre le latin et les parlers albanais actuels il y a une trop grande distance pour que l'on puisse, sans crainte de se tromper, expliquer directement tous les mots par le latin. M. Jokl fait état de mots dialectaux albanais, auxquels il reconstruit par hypothèse des prototypes latins. Alb. *Shutrrija* (nom de lieu) prouverait que lat. *pt* est représenté aussi par *t* en albanais; dr. *arāta* montrerait le même traitement. Mais l'explication de alb. *Shutrrija* ne sera sûrement pas adoptée sans discussion; d'autre part, rien n'est moins fragile que la dérivation du verbe roumain de **adrectare* (Pușcariu, *EW*, 108); dr. *deretica* montrerait le même traitement, mais l'on peut expliquer ce mot tout aussi bien par **de-radicare* (Candrea-Densusianu, *DE*, 484). Nous ferons les mêmes réserves pour l'explication de guègue du sud *diktoj* par *captare* et de *dërtoj* par **directare*.

La théorie qui voit dans la disparition de *m* dans *cum* et de *p* dans le groupe *-pt-* une influence de l'accentuation a tout d'abord contre elle le fait que l'on ne voit guère en quoi la place de l'accent pouvait gêner la conservation d'une consonne. Dans un mot comme *limbrîc* < *lumbricus*, la nasale a été conservée aussi bien que dans *lîmbă* < *lingua*.

Ensuite, la théorie fondée sur la place de l'accent a contre elle les faits mêmes qu'il s'agit d'expliquer. Si l'on admet que *arāt* vient de *arrecto*, *cat* de *capto*, etc., on trouve *ct* > *t* après l'accent, ce qui contredit la règle; d'autre part, *aștepta* de *ad-spectare*, *aiepta* de *ad-jectare*, etc., montrent le groupe *-pt-* conservé avant l'accent. On en est quitte pour prétendre que dans

le premier cas les formes ayant l'accent sur la terminaison ont imposé leur consonantisme à celles qui portaient l'accent sur le radical (*arāt* d'après *arātām*, etc.), et que dans le second cas c'est le contraire qui s'est produit (*așteptām* d'après *aștept*). Pourtant la flexion tout entière de ces verbes est absolument parallèle. Pourquoi cette différence de traitement, sinon pour les besoins de la cause?

Comme exemple pour la conservation du groupe *pt* avant l'accent nous avons cité roum. *cuptor*, parallèle à alb. *koftor* < lat. *coctorium*. Nous persistons à croire que ce mot présente le traitement authentique, car il n'a pu subir aucune influence analogique. En albanais, *koftor* est isolé, et on ne peut admettre que l'évolution analogique en ait été troublée par un mot que l'albanais ne connaît pas. En roumain, *cuptor* a à côté le verbe *coace* (part. passé *copt*); non seulement le présent, mais encore le participe *copt* est trop loin de *cuptor* pour qu'on en puisse invoquer l'analogie, d'autant plus qu'aucun nom d'agent¹ n'est fait sur le thème du participe. M. Jokl croit pouvoir nous opposer r. *kovaľ*, etc., tirés à l'aide d'un suffixe *-io* du participe *koval*, etc., et it. *fattore*. Pour nous, ces exemples sont contestables (il vaudrait peut-être mieux citer fr. *commerçant*, etc.), mais de toute façon notre affirmation ne valait que pour le roumain, et là elle garde toute sa force: partout où il y a un désaccord entre le thème du présent et le thème du participe, les noms d'agent sont faits sur le premier. Il suffit de citer:

scrie, scris, scriitor
merge, mers, mergător
frige, fript, frigător
suge, supt, sugător.

Si l'on retrouve à l'époque moderne des formations telles que *știutor* pour *știitor* (infin. *ști*, part. *știut*), etc. (v. ci-dessous, p. 191 s.), il s'agit en général de formes récentes, où le rapprochement du participe était destiné à éviter une difficulté de formation, sans toutefois écarter, pour cela, le nom d'agent

¹. Si nous parlons de „nom d'agent“ et non pas de „nom d'instrument“, c'est que nous avons l'impression que ces derniers sont sentis au moment de leur fabrication comme des noms d'agents.

du thème du présent: *știutor* peut être mis en rapport avec *ști* aussi bien que *știitor*.

Il n'y a aucune raison de croire que le nom d'agent de *coace* ait fait exception à la règle et qu'il ait été séparé du présent pour être rapproché du participe.

Le *p* de dr. *săptămină* serait dû non à l'influence de *șapte*, mais de *septem*, ce qui nous reporterait à une époque très ancienne. Au sujet de *lăptucă*, M. Jokl nous renvoie à Pline l'ancien et à un traité moderne de botanique, qui décrit les laitues de la façon suivante: „Krautige, reichlich Milchsafte führende Pflanzen“. Ces témoignages ne sauraient infirmer, cependant, ceux que nous avons recueillis. Ils prouvent seulement que les Latins mettaient en rapport *lactuca* avec *lac* (dont *lactuca* est du reste un dérivé), parce que *lac*, *lacteo* s'emploient en latin pour toutes sortes de végétaux: légumes, blé, salade, etc. En roumain, par contre, le mot *lapte* n'est employé, pour autant que nous le sachions, que pour les sucs blancs: *laptele ciinelui* (euphorbia platyphyllos), *laptele cucului* (euphorbia cyparissias), etc., parmi lesquels on ne peut pas compter celui de la laitue.

Le rapprochement entre „laitue“ et „lait“ a été fait aussi par Goethe, mais d'une autre façon: „Die Gartenfrüchte [en Sicile] sind herzlich, besonders der Salat von Zartheit und Geschmack wie eine Milch; man begreift warum ihn die Alten *lactuca* genannt haben“ (*Ital. Reise*, éd. Insel, II, 266).

M. Jokl cité enfin le parallélisme entre roum. băn. *frapsdăne*, alb. tosq. *frashnjë*, qui proviendraient (malgré la différence d'accentuation) de lat. *fraxinea*. Mais la forme roumaine est certainement récente, v. Byck-Graur, *BL*, I, 42; on y trouvera des dizaines d'exemples parallèles, et encore les listes sont loin d'être complètes. Si l'on considère *frapsdăne* séparément, on peut être tenté d'admettre l'étymologie de M. Jokl; mais la région dont ce mot provient est la plus riche de toutes en réfections de mots terminés en *-e*, par conséquent il est impossible d'admettre l'original *fraxinea*. Autant dire que *germene* ne représente pas lat. *germen*, mais **germinea*.

A. GRAUR et A. ROSETTI

SUR UNE QUESTION DE MÉTHODE

Dans son étude *Le rhotacisme en latin* (Wilno, 1932), M. J. Safarewicz, en étudiant l's intervocalique de lat. *casa*, se réfère à un passage de mon livre *Les consonnes géminées en latin* (p. 112), et il écrit:

„Les formes auxquelles renvoie M. Graur prouvent seulement que dans la graphie du IX^e au XI^e s. après J. C. le mot *casa* pouvait s'écrire par *-ss-* comme aussi par un *-s-* simple; ces formes sont conservées dans les manuscrits de Lucrèce, 5, 1011 (OQ, IX^e s.); *cassas*, et dans une partie des manuscrits de Paul-Diacre, PF., 48 (IR., X—XI^e s.): *cassaria*. Or, dans le texte de Lucrèce, la métrique exclut la géminée. Ces témoignages peuvent avoir une certaine valeur pour l'histoire du latin médiéval, mais, en ce qui concerne le latin classique, ils ne présentent aucun intérêt.“

Dans les *Emerita*, II, 181 s., M. Cl. Zeppa de Nolva donne raison à M. Safarewicz, après s'être demandé dans un passage antérieur:

„A pesar de los méritos evidentes de esta monografía (il s'agit du volume de M. Safarewicz), hay un punto que deja insatisfecho al lector: critica siempre el Sr. Safarewicz con la debida escrupulosidad el material sacado de los manuscritos que subministran los libros de A. Graur, *Les consonnes géminées en latin* y *I et V en latin*, y a los cuales se refiere frecuentemente el autor?“

Il m'est arrivé à plusieurs reprises d'entendre des critiques semblables à celles formulées par M. Safarewicz, et j'ai eu moi-même l'occasion de formuler des objections pareilles à celles que soulève M. Zeppa de Nolva. Et bien que j'aie discuté ce point de méthode dans mon livre *Cons. gén.*, 137 s., je ne trouve pas inutile de revenir sur ce point et de préciser mes idées sur la manière d'utiliser les matériaux présentés dans le livre cité.

M. Safarewicz a parfaitement raison de dire que la graphie *cassa*, trouvée dans les manuscrits du moyen âge, ne prouve rien pour la leçon originale de Lucrèce, d'autant plus que la

gémisée détruirait le mètre. Si j'ai cité tout de même ce passage, c'est parce qu'il peut témoigner en faveur d'une tradition graphique qui remonte bien plus haut que la date des manuscrits de Lucrèce: rien ne prouve que le copiste ne connaissait pas la graphie *cassa* pour l'avoir rencontrée dans d'autres textes ou manuscrits, en vers ou en prose, qui ne nous ont pas été conservés.

Il n'y a que de très rares cas où l'on puisse affirmer avec certitude que la gémisée appartient à la rédaction originale d'un texte, du moment qu'il existe une alternance entre consonne simple et consonne gémisée. On trouve par exemple chez Horace, *Sat.* I, 3, 48, *balbutit*; une moins bonne tradition présente la variante *balbuttit*. Il serait sans doute téméraire de prétendre que cette dernière forme est la bonne, au point de vue de l'histoire du texte. Mais *balbuttit* est bien attesté ailleurs. Un scribe du moyen âge, connaissant cette graphie, l'a introduite dans le texte d'Horace qu'il copiait. Ainsi, la graphie de ce manuscrit, sans rien prouver pour le passage d'Horace, nous sert d'indice pour une graphie qui circulait au temps du scribe et qui avait ses racines dans une époque bien plus ancienne.

C'est à ce titre d'indice possible que j'ai cité la variante de Lucrèce (ainsi que bien d'autres d'ailleurs). Mon intention n'a pas été de rétablir le texte authentique d'un écrivain donné, mais bien de rechercher les données d'une situation générale, de rétablir, pour ainsi dire, une atmosphère. (Pour ce qui est de l'*s* intervocalique, en particulier, j'ai indiqué, sur la même page, une autre hypothèse, bien plus générale et que je crois mieux fondée: si elle est admise, elle contredit la prononciation *cassa*, à gémisée, presque autant que la métrique.)

Je suis par conséquent entièrement de l'avis de M. Zeppa de Nolva: avant de se servir de mes matériaux pour affirmer quoi que ce soit sur la forme exacte d'un texte, il convient de critiquer sévèrement ces matériaux: ils ont été rassemblés pour un autre but et avec une méthode différente. Mais je ne crois pas que M. de Nolva ait raison de dire, en commentant le texte cité de M. Safarewicz: „disiente con mucha razon de Graur“. Il est impossible d'avoir une opinion différente de la

mienne, puisque la seule chose que j'ai affirmée, c'est l'existence de la graphie *cassa* dans les manuscrits de Lucrèce, fait incontestable.

SUR LES CHANGEMENTS DE CONJUGAISON EN ROUMAIN

Le problème du changement des conjugaisons en roumain a été maintes fois mentionné dans différentes études (par exemple: Byck, *BL*, III, 188 s.) et il a formé l'objet d'une vaste étude de M. I. Iordan (*Bul. Philippide*, II, 47 ss.).

Il semble hors de doute que le facteur principal de ces changements est le fait que la deuxième et la troisième conjugaison étaient de simples survivances en latin déjà: tous les verbes créés dans la période historique du latin appartiennent aux thèmes en *-a* ou aux thèmes en *-i*. En roumain, où le caractère irrégulier des verbes appartenant aux thèmes en *-e* a été en partie écarté grâce à des actions analogiques (on peut en voir un exemple dans le traitement du parfait et du participe, exposé *BL*, III, 73 s.), le nombre des verbes appartenant à cette catégorie a encore été réduit (*adauge* devient *adăuga*, *invie* devient *învie*, etc.). La seule manière dont la troisième conjugaison se soit enrichie demeure l'emprunt de verbes latins ou romans qui ont été modelés sur des formes parallèles conservées en roumain (par exemple *reduce* sur *duce*) ou qui ont été „latinisés“ (par exemple *exclude*; voir, pour cette tendance, Iordan, *art. cit.*, 48).

Il y a une grande masse de verbes qui ont des formes de I^e et de IV^e conjugaison en même temps. M. Iordan (*art. cit.*, 50 s.) en cite 289. On peut y ajouter *covârși* et *covârșă*, *râzgîi* et *râzgîia*, *jupui* et *jupuia* (Vircol, 15), d'autres sans doute. Il ne faut pourtant pas attribuer une trop grande importance à ces exemples, car ce sont pour la plupart des dénominatifs faits en roumain même (plus de la moitié commencent par le préverbe *în-*) et il est très probable qu'un grand nombre d'entre eux ont été fabriqués séparément dans des endroits et par des moyens différents. Dans ce cas, il ne s'agit donc pas à proprement parler d'un changement de conjugaison.

Les verbes de deuxième et de troisième conjugaison qui ont passé à la première ne sont pas très nombreux: *adăuga*, *cura*, *incumeta*, *invia*, *involba*. On peut y ajouter quelques infinitifs: *vînzare*, *crezare*, etc. (v. Byck, *art. cit.*, qui y voit un effet du déplacement de l'accent; ajouter encore quelques exemples provenant de la quatrième conjugaison: *prînzare*, ou de la deuxième: *zăcare*). S'il n'y en a pas davantage, cela s'explique par plusieurs raisons:

1. Pour nombre de verbes, il n'y a plus, à proprement parler, d'infinitif: *coasere*, *scremere*, par exemple, ne sont sans doute jamais employés;

2. Souvent l'infinitif en *-ere* est employé uniquement comme substantif, et son rapport avec le verbe n'est plus senti, ou bien est très faiblement senti, par exemple: *avere*;

3. Plusieurs infinitifs sont des créations récentes et savantes, et ils ont été faits par des gens soucieux d'observer la règle, par exemple: *atragere*.

La voie par laquelle s'est effectué le passage de la II^e conjugaison à la III^e, ou inversement, est bien connue: les formes de II^e ou de III^e conjugaison concordent entre elles pour nombre de modes ou de temps:

a avea (II^e): parf. *avui*, imparf. *aveam*, p.-q.-parf. *avusem*, part. pass. *avut*;

a geme (III^e): parf. *gemui*, imparf. *gemeam*, p.-q.-parf. *gemusem*, part. pass. *gemut*.

Mais la première conjugaison n'avait pas beaucoup de formes semblables à la deuxième ou à la troisième:

cînta (I^e): prés. *cînt*, *cînți*, *cîntă*, *cîntăm*, *cîntați*, *cîntă*; imparf. *cîntam*, parf. *cîntai*, p.-q.-parf. *cîntasem*, part. pass. *cîntat*;

vedea (II^e): prés. *văd*, *vezi*, *vede*, *vedem*, *vedeți*, *văd*; imparf. *vedeam*, parf. *văzui*, p.-q.-parf. *văzusem*, part. pass. *văzut*.

Quelles sont donc les ressemblances qui ont facilité la confusion des flexions?

Je pense qu'il faut tenir compte des dérivés non verbaux, tels que les noms d'agent, les substantifs abstraits en *-ură* (*-tură*, *-sură*), *-oare* (*-toare*, *-soare*), *-mint*, *-anie* (*-enie*), participe présent en fonction de gérondif, etc. (voir aussi Iordan,

art. cit., 69). Bien que ce ne soient pas des verbes, ces formes sont dérivées avec régularité de la racine verbale; elles devraient, par conséquent, figurer dans un tableau des conjugaisons au même titre que l'infinitif qui, lui non plus, n'est pas un verbe. Le dictionnaire de l'Académie l'a compris, qui groupe des mots tels que *frigător* sous *frige*.

En latin, les suffixes mentionnés (seul *-anie*, *-enie* vient du slave) ne faisaient aucune difficulté pour les thèmes en *-a* et en *-i*: de verbes comme *laudare* ou *dormire* on formait facilement *laudator*, *dormitor*, et de même pour les autres suffixes. Par contre, aux II^e et III^e conjugaisons, les suffixes commençant par une consonne provoquaient souvent des altérations du thème: de *incendo*, par exemple, le nom d'agent était *incensor*, de *redigo*, *redactor*. En roumain, les difficultés ne faisaient qu'empirer: de *duce*, par exemple, on aurait dû avoir **dup-tor*, etc.

C'est pourquoi de bonne heure on a senti le besoin d'intercaler une voyelle devant la consonne initiale du suffixe, ce qui se passe ailleurs dans les mêmes circonstances. Et la voyelle à insérer était toute donnée dans l'*a* de la première conjugaison, la plus fréquente en latin. C'est pourquoi on a peu à peu remplacé *-tor* (*-sor*), *-tură* (*-sură*), *-toare* (*-soare*), *-mint*, par *ător*, *-ătură*, *-ămint*.

On a ainsi des noms d'agent comme *crescător*, *făcător*, *trecător* de *crește*, *face*, *trece*, etc., sans aucune trace des anciennes formes en *-tor* (sauf peut-être le fait que parfois les noms d'agent semblent faits sur le participe passé: *băutor*, cf. *băut*, *dăător*, cf. *dat*, ce qui correspondrait à l'ancienne dualité *missus*: *missor*).

Pour *-tura*, on trouve parfois les formes anciennes: dans *cusătură* (*cusătură* existe aussi) de *consutura*, *ruptură* (peut-être dans *băătură* < **bibitura*), où la vieille forme n'était pas incommode, il n'est pas interdit de voir des mots hérités du latin. Il y a encore des mots comme *făptură*, *scriptură*, *trăsură*, *untură*, dont on ne perçoit plus nettement les rapports avec *face*, *scrie*, *trage*, *unge* (on a même refait, pour servir à *trage* et *scrie*, les mots courants *trăsătură* et *scriitură*), et enfin

friptură (dont le rapport avec *frige* n'est plus nettement senti), *întorsură* (forme plus fréquente: *întorsătură*), *strîmtură*, *strînsură* (formes rares, réservées à des emplois spéciaux).

En dehors de ces formes, on trouve partout *-ătură*: *adusătură*, *alesătură*, *bătătură*, *căzătură*, *împunsătură*, *începătură*, *încizătură*, *întinsătură*, *răzătură*, *rosătură*, *șesătură*, *ștersătură*, *umplătură*, etc. On peut remarquer que la plupart des formes présentent le thème du participe passé: *ales*, *adus*, *împuns*, *întins*, *ros*, *șters*, *umplut* (pour ce dernier exemple, c'est la voyelle qui concorde).

Pour *-toare*, qu'il n'est pas toujours facile de distinguer du féminin des noms d'agent, on trouve *închisoare*, *linsoare*, *mulsoare*, *prinsoare*, *scrisoare*, *unsoare* (aucun de ces mots n'est latin: ils ont été faits tous en roumain, sur le thème du participe), mais aussi et plus souvent: *ascunzătoare*, *cingătoare*, *închizătoare*, *lăutoare*, *șezătoare*, *sugătoare*, *trecătoare*, *zăcătoare*, *zicătoare*.

Tous les suffixes que j'ai passés en revue montrent l'influence incontestable du participe passé sur le thème; on peut donc admettre que c'est ce mode qui a servi de point de départ partout, même dans les exemples tels que *culegător* de *culege*, qui aurait été refait sur le modèle de *legător* (de *lega*, part. pass. *legat*). C'est pourquoi on trouve parfois *-u-* là où le participe est en *-ut*.

Pour *-mint*, on trouve encore des formes archaïques telles que *veștmint*, *acoperemint* (IV^e conjug.), mais les formes normales aujourd'hui sont *crezămint*, *discernămint*, *scăzămint*, *zăcămint* et même *acoperămint* et *simțămint*.

Enfin, les suffixes slaves *-anie* et *-enie* devraient normalement être répartis suivant les conjugaisons: les verbes en *-a* devraient donner des substantifs en *-anie*, et les autres des substantifs en *-enie*. Or, nous trouvons des mots en *-anie* tirés de verbes de la III^e conjugaison, par exemple *petrecanie* de *petrece*, et même de verbes de la IV^e conjugaison, par exemple *pățanie* de *pățî*, etc. Il semble qu'il y ait là un germe pour le passage des verbes de la IV^e conjugaison à la première.

Le participe présent a été unifié en *-înd*, pour des raisons phonétiques: *a* et *e* suivis de *n* ont donné *i*. Cette explication est valable pour un exemple comme *bătînd* de *bate*, mais elle

ne suffit pas pour les verbes dont le thème est terminé par une consonne palatale (et ils forment la majorité): *mergendo* devait donner en roumain **mergînd* et non *mergînd*. Ici encore, nous avons une transformation analogique, sur le modèle de la première conjugaison.

Toutes ces formes dérivées de verbes de deuxième ou troisième conjugaison sur le modèle de la première ont pu servir comme point de départ pour une unification des paradigmes, unification qui, à vrai dire, n'est encore qu'ébauchée.

SUR QUELQUES TYPES DE CALQUES

Le roumain de Transylvanie et surtout celui de Bucovine a subi une forte influence allemande qui se trahit, entre autres, par l'emploi des verbes composés à préfixes. Le roumain n'a que peu de préverbes vivants: *în-*, *des-*, *răs-* en sont les principaux. Les préfixes latins tels que *con-*, *ex-*, *per-*, *sub-*, etc., se trouvent, la plupart du temps, dans des mots qui ont été empruntés tout faits.

On peut distinguer deux manières de calques: sur le modèle de l'allemand, on a emprunté (ou refait) des mots latins, par exemple *a pertracta*, d'après all. *verhandeln*; ou bien on a ajouté un préfixe latin à des verbes roumains (tous les exemples qui suivent proviennent de E. Krämer, *Bukovinismen im Gebrauch der rumänischen Sprache*, III^e éd., Suceava, 1929):

depica „déchoir“ de lat. *de-* + roum. *pica* „tomber“, sur le modèle de all. *entfallen*

desrădica „annuler“ de roum. *des-* (lat. *dis-*) + roum. *rădica* „lever“, d'après all. *entheben*

prouma „continuer“ de lat. *pro-* + roum. *urma* „suivre“, d'après all. *fortsetzen*

recere „réclamer“ de lat. *re-* + roum. *cere* „demander“, d'après all. *erfordern*

repăși „dénoncer (un contrat)“ de lat. *re-* + roum. *păși* „marcher“, d'après all. *zurücktreten*.

Parfois la naissance du calque a été plus laborieuse. Pour all. *an-*, on a réussi à dépister roum. *a-*, qui est bien le représentant

de lat. *ad-*, mais qui avait cessé depuis longtemps d'être productif dans la langue commune:

agrăi ou *avorbi* „adresser la parole“ de roum. *a-* + *grăi*, *vorbi* „parler“, d'après all. *anreden*, *ansprechen*

amăsurat „conformément“ de roum. *a-* + *măsurat* „mesuré“, d'après all. *angemessen*.

Pour all. *unter-* on a recouru à roum. *între-* (lat. *inter-*), ce qui s'explique par le fait que l'allemand *unter-* correspond à deux préverbes différents de l'indo-européen, dont l'un a donné en latin *inter-* (l'allemand lui-même rend *inter* par *unter*, voir par exemple *unternehmen* pour fr. *entreprendre*):

întrelăsa „cesser“ de roum. *între-* + *lăsa* „laisser“, d'après all. *unterlassen*.

Il arrive enfin que l'on se trompe et que l'on fabrique des monstres linguistiques. Sous l'influence des verbes allemands composés avec *ab-*, on a créé des composés roumains avec lat. *ab-*, bien que la plupart du temps *ab-* latin n'ait pas la même valeur que *ab-* allemand. On peut encore admettre, à la rigueur, des composés comme:

absta „se désister“ de lat. *ab-* + roum. *sta* „se tenir“, d'après all. *abstehen*

abszice „contremander, dénoncer (un contrat)“ de lat. *ab-* + roum. *zice* „dire“, d'après all. *absagen*.

Mais comment juger un exemple tel que *abscrie* „copier“ de lat. *ab-* + roum. *scrie* „écrire“, d'après all. *abschreiben*?

Cela prouve que dans l'esprit des bilingues il peut se produire parfois des confusions: ils arrivent non seulement à mettre ensemble des mots qui, sous des formes différentes, ont le même sens, mais aussi des mots qui, tout en ayant des sens différents, se ressemblent pour la forme.

INFLUENCE DU VOCATIF SUR LE NOMINATIF

Dans un article publié dans le *BL*, I, 14 s., M. Byck et moi-même nous avons montré que le pluriel des substantifs roumains a souvent fait modifier la forme du singulier, et nous

avons fait allusion, à cette occasion, aux changements provoqués par le vocatif. Bien entendu, il s'agit surtout de noms propres, qui sont plus que les autres sujets à être employés au vocatif.

Je laisserai de côté les fautes dans le langage des étrangers: *Simioane* au lieu de *Simion* (voc. *Simioane*), etc. (quelques exemples en ont été rassemblés par M. Drăganu, *Romîni...*, 72; voir encore Capidan, *DR*, I, 202); ils constituent néanmoins une preuve de la place prépondérante occupée par le vocatif dans la flexion des noms propres. Je me propose d'examiner ici quelques faits dus aux sujets dont le roumain est la langue maternelle.

Le vocatif des noms masculins est caractérisé en roumain par la désinence *-e*: *Constantin*, *Constantine*; *Lixandru*, *Lixandre*; *Gheorghe*, *Gheorghe*.

Il y a deux sortes d'influences possibles: 1. Le vocatif étant identique au nominatif, il s'agit de l'en différencier, et 2. Le vocatif étant différent du nominatif, il arrive à en prendre la place.

Exemples pour la première catégorie:

Dumitru provient du gr. *Δημήτριος*, *Δημήτριος* (ou bien du slave: bg. *Dimitri*). Le nominatif primitif a dû ressembler fort au vocatif **Dimitre* (*Dumitre*); il a été refait sur le modèle *Alexandru*, *Alexandre*.

Ion provient du gr. *Ἰωάννης*. Le vocatif *Ioane* semble reproduire la forme primitive, qui servait aussi bien pour le nominatif que pour le vocatif; le nouveau nominatif a été refait sur le modèle de *Simion*, *Simioane*.

Les hypocoristiques slaves terminés à l'origine en *-e*, comme *Stane*, *Vlade* (de *stani-*, *vladi-*), etc., sont terminés en roumain par une consonne: *Stan*, *Vlad*, etc. (voir, pour d'autres exemples, *Romania*, LII, 497). Il est possible que le nominatif en ait été refait pour se différencier des vocatifs *Stane*, *Vlade*.

Exemples pour la seconde catégorie:

Petre provient de gr. *Πέτρος*, qui devait donner normalement *Petru* (cette forme existe, mais il est peu probable qu'elle soit ancienne). *Petre* a été à l'origine employé uniquement pour le vocatif.

Toader représente gr. *Θαύδαρος* (*Θαύδαρης*), mais il existe une variante *Toadere*, qui provient sans doute du vocatif.

Vasile provient de gr. *Βασίλειος* (*Βασίλης*), dont la finale était bien susceptible de donner un *-e* en roumain (voir aussi r. *Vasilij*), mais il y a des chances pour que le nom roumain ait été connu par un intermédiaire bulgare, *Vasil*; le nominatif roumain serait en ce cas un vocatif.

Voici encore deux exemples de noms communs, rentrant, l'un dans la première catégorie, l'autre dans la seconde:

haplea „nigaud“ provient de bg. *haplju*; le vocatif roumain est *hapleo* (de forme féminine), qui concorde assez bien avec le nominatif bulgare; le nominatif roumain a été refait sur le vocatif, d'après le modèle *Oprea*, *Opreo*.

sfint „saint“ a une variante dialectale *sfinte* (BL, I, 15), qui s'explique sans doute par le vocatif.

NOTES SUR „LES MOTS TSI GANES EN ROUMAIN“

Quelques nouvelles publications apportent des faits que je ne connaissais pas au moment où j'ai rédigé mon article sur les mots tsi ganes en roumain (BL, II, 108 s.; voir aussi BL, III, 185 s.). Ce sont:

V. Cota, *Argot-ul apașilor*, *Dictionarul limbii Țmecherilor* (sans date, ni lieu de parution).

Un recueil publié dans le quotidien *Ordinea* du 19. XII. 35.

Un article de M. P. Ciureanu (*Bul. Philippide*, II, 206 s.).

J'en extrais les mots que je ne connaissais que par une seule source, ou du moins par des sources qui n'étaient pas suffisamment abondantes; j'ajoute quelques dérivés nouveaux et, enfin, quelques nouvelles étymologies et la discussion de quelques unes qui ont soulevé des critiques.

abulé ou *abules* „donne-moi, apporte“ (Cota; j'avais déjà entendu *abulé*, mais je ne l'avais pas pris au sérieux). Je ne crois pas que ce soit fr. *abouler*, ou, du moins, si cette expression a été introduite par d'anciens étudiants en France, elle a rencontré, en descendant l'échelle sociale, tsig. *da bule*, qui a toutes sortes de sens en argot roumain (voir BL, II, 144 s.).

alo „va-t-en“ (j'ai proposé d'expliquer ce mot par tsig. *alo* „venu“, BL, II, 121 s.); il faut sans doute y ajouter *ali* „se hâter, se dépêcher“, que le dictionnaire de l'Académie explique par all. *eilen*.

barosan: M. I. Iordan (*Bul. Philippide*, II, 274) déclare préférable l'explication de ce mot, qui veut dire „grand, puissant, lourd“, par *baros* + *-an*, à celle que j'ai proposée: tsig. *baro san* „tu es grand“ (BL, II, 126), parce que c'est la seule qui „correspond aux normes de la formation des mots en roumain“.

Je reconnais volontiers que *baros* + *-an* est, au point de vue formel, une explication impeccable, et aussi que *baro san* ne peut pas être soutenu par des preuves positives. Mais il faut aussi compter avec le sens: de *baros* „grand marteau“, en y ajoutant un suffixe augmentatif, on ne peut pas tirer un mot qui ait le sens de „grand, riche, seigneur“.

Il est certain, d'autre part, que les Roumains n'ont pas toujours compris à leur juste valeur les mots tsi ganes qu'ils ont adoptés (voir *dabuleche*, *dita*, *hacana*, BL, II; les verbes ont souvent des sens surprenants: *cardi*, *dili*, *ușchi*, etc., voir aussi ci-dessous). Enfin, il existe un parallèle assez frappant à roum. *barosan*: *bara chilo* „gravis est“ a été traduit dans un glossaire par „ponderosus“ (Miklosich, II, 24).

bulan „anus; poche revolver“ (Cota).

buleandră: M. Iordan (*ibid.*, 275) repousse l'explication que j'en ai donnée (tsig. *buiengere*, attesté chez Sampson), parce que tsig. *i* ne peut pas devenir en roumain *l*. Ce serait au contraire le tsi gane qui aurait emprunté ce mot au roumain. Mais, de toute façon, la forme du tsi gane de Galles ne peut pas expliquer le mot roumain. Il faut partir d'un mot tsi gane de Roumanie, **bulengere*, qui serait un dérivé normal de tsig. *bul*; en tsi gane de Galles, *l* s'est changé en *i* par un phénomène qui est propre à ce dialecte (Sampson, *Gramm.*, 47). Le dérivé de *zul* par exemple se présente dans ce dialecte sous la forme *zui*-, tandis qu'ailleurs on dit *fulengoro* (Miklosich, VII, 80). Par conséquent, tsig. de Galles *buiengere*, dérivé de *bul*, nous permet de poser un tsig. de Roumanie **bulengere*, qui serait représenté par roum. *buleandră*. De toute façon, le mot tsi gane ne

peut pas provenir du roumain, puisque les éléments qui le constituent ont une valeur en tsigane et n'en ont aucune en roumain.

bunghi, *a se bunghi* „voir, regarder“ (Cota).

cardi „parler“ a comme dérivés *cardeală* „conversation, plan“, *carditor* „animateur (complice)“ (?) chez Cota, qui ajoute les expressions *cardește-i o labă* „donne-lui un soufflet“, *cardește-i un vast* „donne-lui un coup de poing“ (s. v. *vast*). Il est clair que dans ces expressions *cardi* a le sens de „frapper“, que j'ai également signalé. Il faut y ajouter *a scardi liber* „mettre en liberté“ (Ciureanu), où *scardi* est sans aucun doute le même mot que *cardi*, avec un *s* préposé, que l'on retrouve ailleurs (*schiranda*) et qui est probablement expressif. Pour le sens, on pourrait rapprocher allem. *freisprechen*, mais j'ai déjà fait remarquer que les verbes roumains d'origine tsigane sont employés un peu à tort et à travers (pour *cardi*, par exemple, j'avais déjà signalé les sens „parler“, „frapper“, „jouer“).

chilabaneală ou *chilabaleală* „discussion, palabres“ (Cota). Sans doute, dérivé roumain de *chilaba* „danse tsigane“ (j'ai entendu aussi *chiulaba*), voir aussi *chilimandros*, BL, III, 186.

cileandra dans l'expression *a umbla de-a cileandra* „marcher sans but, sans souci“ (Acad.) a l'air d'être le même mot que *juleandă* „fille, femme grande et forte, d'allure virile“ (*Șezătoarea*, XX, 106), et ce doit être un dérivé de tsig. *ġuvli*, *ġuli* ou *juvli*, *juli* „femme“. Cf. *ġuviengero* „libertin“ chez Sampson, auquel correspondrait en tsigane de Roumanie, d'après ce qui a été dit ci-dessus, **ġuvlengero*. Je ne connais pas la danse appelée *ciuleandra*, mais le nom pourrait appartenir à la même famille.

ciordeală „vol“, dérivé de *ciordă* „voler“ (Cota).

da duma „s'entendre, graisser la patte à quelqu'un“ (Cota); de tsig. *dau duma* „je parle“.

dili „donner, frapper“ (Cota: „donner“ dans l'expression „donner un coup“).

ginitor „qui comprend“ (Cota), dérivé de *gini* „remarquer“.

hai „scandale“ (Cota).

mangli „mendier“; dérivés: *mangleală* „action de mendier“, *manglitor* „mendiant“ (Cota; le dernier mot figure également

dans *Ordinea*). J'avais trouvé auparavant le nom d'agent seul, sous la forme *manghitor*. Sans doute était-ce une faute d'impression. L'origine de ces mots est tsig. *mang-*, part. *manglo* „mendier“. La formation roumaine est ainsi parfaitement normale, les doutes exprimés BL, II, 167 étant écartés.

mardeu „leu, franc“ (Cota).

matol „ivre“; dérivé: *a se matoli* „s'enivrer“ (Cota).

mierli „mourir, tuer“ (Cota).

mișto dans l'expression *a lua la mișto* „se moquer de“ (Cota).

mol, *molan* „vin“ (Cota).

muie „bouche“; *a duce cu muia* „mentir, ahurir“ (Cota).

mulu „mort“ (Cota). De tsig. *mulo*, fém. *muli* „mort“. Pour la formation, voir BL, II, 118. Je ne connaissais que *murlu* „enterrement“.

paradeală „effraction“, dérivé de *paradi* „abimer“; *paradit* „rossé, à qui l'on a fendu la tête“ (?) (Cota).

puru „vieux“ (Cota).

șchiava „va-t-en, file“ (Ciureanu) a l'air d'être tsig. *uștiava* „je pars“, dont il existe en roumain une forme empruntée: *a se ușchi*, *ușchia*.

șindi „couper“ ou plutôt „donner un coup de couteau“; dérivé: *cu șindeală* „vol pratiqué en découpant la poche avec une lame de rasoir ou avec un couteau“ (Cota); *șindri* „couper“ (*Ordinea*); *șindi* „couper, poignarder“; *șindrel* „couteau“ (Ciureanu). J'avais entendu *sindri*, qui me paraissait suspect à plus d'un égard. La forme *șindi* nous rapproche de tsig. *cin-*, part. *čindo* (ou bien *šin-*, part. *šindo*) „couper“. Seule la forme *șindi* est dérivée normalement du parfait tsigane. Voir encore *șindel*, BL, II, 186 et *Bul. Philippide*, II, 212.

șlengher „mouchoir“ (Cota; *Ordinea*); pour l'étymologie que j'en ai proposée (tsig. *šelengero* „bride“, BL, II, 186), voir *șgardă* „cravate“ (*Ordinea*; *șgardă* veut dire normalement en roumain „collier de chien“).

soileală „sommeil“ (Cota), dérivé de *soili* „dormir“.

stachie „soufflet“ (Cota).

șucar „beau“; dérivé: *a se șucări* „s'apercevoir, remarquer, se fâcher“ (Cota); *a se șuhări* „faire le boyard“ (Ciureanu).

șuriu „couteau” (Cota).
șuti „voler”; *șut* „voleur”; dérivés: *șuteală* „vol”; *șutitor* „voleur” (Cota).

tapardos „alcool” (Cota).
tîrșelos „peureux” (Ordinea), dérivé de *tîrșală* „peur”. M. I. Jordan, *Bul. Philippide*, II, 278, demande des précisions sur le sens de *tîrșală*. Je ne l’ai rencontré que dans trois glossaires publiés dans les journaux, traduit toujours par „peur”.

ușchi (*a se*) „s’enfuir, disparaître”; dérivés: *ușchit* „ahuri, parti” (Cota); *ușchială* „fuite, action de détalier” (Ordinea). En dehors des sens cités, on trouve encore celui de „déchirer” (*boarfă ușchită* „vêtement déchiré”) et celui de „frapper” (*cînd ți-oi ușchi una între felinare* „veux-tu que je t’assène un coup entre les deux yeux?”) chez Ciureanu.

vast „coup de poing, poussée” (Cota).
șurlu „fou” (Cota). A propos de ce mot, je signale l’existence de gr. ζουλόος „fou”, que M. Pernot, *Recueil*, 97, fait venir de vénit. *șurlôn*.

A. GRAUR

DOUBLES DÉSINENCES EN ROUMAIN

En expliquant l’impératif roumain du type *duce-vă-ți, duceți-vă-ți* (BL, III, 54 s.), j’ai montré que l’on a éprouvé le besoin de souligner l’idée de pluriel, lorsque, dans les formes qui semblaient s’éloigner du commun, elle n’était pas suffisamment apparente.

Par exemple l’impératif négatif du type *nu zicereți* a été construit sur une forme primitive **nu zicere*, à laquelle on a ajouté la désinence de la 2^e personne du pluriel, -*ți*, pour la distinguer de l’impératif singulier de la même forme (*non dicere* > sg. et pl. **nu zicere*).

L’impératif réfléchi du type *duceți-vă* a reçu lui aussi la désinence -*ți*, bien que celle-ci fût déjà comprise dans le corps de la forme verbale; c’est que le pronom réfléchi ajouté faisait disparaître la notion de personne et de nombre.

La 2^e pers. du pl. au parfait de l’indicatif en v. roum., qui était du type *căutat*, est devenu *căutarăți*, pour éviter la

confusion avec le participe passé et pour mieux marquer, en même temps, la deuxième personne du pluriel.

Nous retrouvons la désinence du pluriel dans les formes verbales *haidem* (1^{re} pers. du pluriel) et *haideți* (2^e personne du pluriel), faites sur l’interjection *haide*.

Les formes populaires du parfait composé du type *am cîntatără* (1^{re} pers. du pl.) et *a primitără* (3^e pers. du pl.) et le présent de l’indicatif du verbe « être », en langage populaire, *sîntără*, ont reçu la terminaison -*ără* pour éviter la confusion entre le singulier et le pluriel: *am cîntat* représente en même temps la 1^{re} pers. du singulier et du pluriel, *a primit* la 3^e du singulier et du pluriel, *sînt* la 1^{re} du singulier et la 3^e du pluriel (voir aussi Graur, BL, III, 181).

Pour montrer combien le procédé est répandu, j’ajouterai aux cas déjà cités une série de faits nouveaux.

On entend et on peut lire des formes telles que *domnilori, păsărilor* (voir par exemple T. Arghezi, *Cimitirul Buna-Vestire*, 55: *Regina leilor* — l’auteur reproduit l’orthographe d’une enseigne). La forme de génitif-datif étant terminée en -*r*, qui n’est pas caractéristique du pluriel pour les noms, on y a ajouté un -*i*¹.

Dans certaines régions (Bănat, Țara Hațegului, etc.), le passé composé des verbes est formé à la 3^e personne à l’aide des auxiliaires *o* (sg.) et *or* (pl.), voir par exemple O. Densusianu, *Graiul din Țara Hațegului*, 50: *o zis, or zis*. A ces formes correspondent en roum. littéraire *a zis, au zis*, dont l’auxiliaire est devenu, pour les deux nombres, *o*. Pour marquer la distinction entre *o zis* (sg.) et *o zis* (pl.), on a ajouté un *r*, dont nous avons vu ci-dessus le rôle en tant que marque du pluriel².

¹ Un parallèle grec: le génitif et le datif pluriels de *ὄδῃ, τῶνδῃ, τοιῶνδῃ*, deviennent en éolien *τῶνδεων, τοιῶνδεων*, avec la marque du cas surajoutée.

² On pourrait voir dans le cas de *o > or* une influence du futur, qui est formé à l’aide des auxiliaires *o, or* (*o zice, or zice*), ayant comme point de départ *va* et *vor*, ou bien *o să zică, or să zică: va să zică* (sg.) — *va să zică* (pl.) > *o să zică* (sg.) — *o să zică* (pl.) + *or zice > or să zică*. Mais -*r* est nettement caractéristique pour le pluriel au parfait. Cf. dans la Țara Hațegului même (Densusianu, *op. cit.*, 126): *lorăsără, dusăsără* = *loră-să* (= *luară-se*) + -*ără*, *dusă-să* (= *duse[ră]-se*) + -*ără*.

Il faut encore rappeler les cas de flexion où le souci de marquer le pluriel a fait altérer des consonnes qui se trouvaient à l'intérieur du mot, de la manière dont on procède d'habitude pour les finales. Telle, par exemple, la forme très répandue *piepșini* au lieu de *pieptini* (pl. de *pieptin[e]*), ou *frasini* (Vircol, 93), pl. de *frasân* (littér. *frasin*) au lieu de *frasăni* (littér. *frasini*), qui ont subi une altération de *t* et de *s*, comme il arrive pour *t* et *s* finaux (*lat*, pl. *lați*, *frumos*, pl. *frumoși*). L'explication en est que entre les singuliers *frasin*, *pieptin[e]* et les pluriels *frasin[i]*, *pieptin[i]* (avec un *i* amui ou prononcé de façon imperceptible) il n'y avait pas de distinction nette, ce pourquoi on a recouru à l'altération de la consonne intérieure¹.

Le procédé est connu également dans le dialecte aroumain. C'est ainsi que *ehtru* „ennemi” a le pluriel *ehtri*, mais aussi *ehtră*, *ehsir*; *yatru* „médecin”, pl. *yatri*, mais aussi *yatsri*, *yatsări*; *utre* „outre”, pl. *utri*, mais aussi *utără*, *uturi*; *k'atră*, pl. *k'etre*, *k'etri*, mais aussi *k'etsări*, *k'etsiri*, *k'etsuri*, *k'etsiri* (v. Capidan, *Arominii*, 312), *ghilandru* „boule”, pl. *ghilandzără* (P. Papahagi, *Basme*, 363), *codru* „morceau carré de gâteau”, pl. *codzri* (*ibid.*, 566). Il faut expliquer de la même façon les formes istro-roumaines *ăns* (Pușcariu, *Istro-rom.*, II, 142), pl. de *ăns* et *ăl'ș*, (*ibid.*, 165), pl. de *ăl't*, où *n* et *l* intérieurs ont été altérés sur le modèle *ân* - *ăń*, *căl* - *căl'*.

C'est par la même tendance à marquer plus visiblement le pluriel qu'il faut expliquer le passage des groupes consonantiques *str*, *spr* à *ștr*, *șpr* dans les formes de pluriel: *noștri*,

¹ Parallèle à la forme de pluriel *piepșini*, on rencontre le verbe *piepșini* (2^e sg.) au lieu de *pieptini*. Ici, de même que dans *glizili* au lieu de *glidili*, nous avons affaire à l'altération de *t* (ou de *d*), pour souligner l'idée de personne, d'après le modèle de *port* - *porți*, *cad* - *cazi*. Cf. le phénomène contraire, la réfection de *d* dans *prinde* (*prind'e*, Densusianu, *op. cit.*, 269), 3^e sg. de *a prinsă* - *prinsă*, où *z* est étymologique.

Le dialecte aroumain connaît lui aussi des formes verbales de 2^e personne avec flexion intérieure: *vatăm* (*vatân*) „je tue”, 2^e sg. *vatsini*, *vatsăni*; *intru* „j'entre”, 2^e sg. *intără* (?), *inturi*; *scutur* „je secoue”, 2^e sg. *scutsări* (Capidan, *Arom.*, 312).

voștri, *albaștri*, *aspri* (à côté de *noștri*, *voștri*, *albaștri*, *aspri*), de *noștru*, *voștru*, *albaștru*, *aspru*, etc.

Il me semble certain que le développement de ces alternances morphologiques a été facilité par la position de l'accent. Une forme de pluriel aroumaine telle que **mătră'si* (au lieu de *mătră'si*, pl. de *mătră'dă*) est impossible, *ya'tsri* par contre existe; une forme daco-roumaine *pede'stri* a pu naître, mais on ne peut pas citer un pluriel **peștri'ți*. Précédées de l'accent, les consonnes intérieures ont pu être altérées, lorsqu'il a été question de mettre en évidence le pluriel. Dans dr. *pieptini*, *frasini*, *pedestri*, macédo-roum. *yatri*, *codri*, l'intensité phonétique est limitée à *piept-*, *fras-*, *pedes-*, *yat-*, *cod-*, et ces groupes ont subi les changements caractéristiques au pluriel: *piepș-*, *fras-*, *pedeș-*, *yats-*, *codz-* (à comparer les substantifs accentués sur la dernière syllabe, du type *pas* - *pași*, *dud* - *duzi*).

Il faut voir le même procès dans quelques substantifs comportant l'alternance superflue *a/d*: dans *țară* - *țări*, *mare* - *mări*, cette alternance était nécessaire pour la distinction des deux nombres; ensuite on a pu avoir: *pasăre* - *pasări*, *păsări*; *lacrimă* - *lacrimi*, *lăcrimi*; *albie* - *albi*, *albi* (ensuite *ăripi*, *băieri*, etc.).

La relation entre l'accent et l'alternance morphologique apparaît, du reste, encore dans les formes comme *închisoare* - *închisori*, *rotocol* - *rotocoale*, etc.

J. BYCK

NÉCROLOGIE

A. MEILLET a cessé de vivre le 21 septembre 1936, avant d'avoir accompli sa soixante-dixième année. Ses anciens élèves perdent en lui le guide le plus éclairé et le juge le plus lucide de leurs efforts. La place qu'il occupait restera désormais vide. Si l'on osait formuler un jugement, de son vivant, c'était dans le secret espoir d'obtenir, un jour ou l'autre, son adhésion au moins partielle. Pourra-t-on jamais assez déplorer la disparition du trésor unique de connaissances que Meillet portait en lui? Et qui dira la souplesse de son esprit, prêt à accueillir toutes les idées nouvelles? Ses jugements, d'une précision et d'une limpidité diamantine, étaient exprimés dans des formules dont lui seul avait le secret. Ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher et de profiter de son enseignement n'oublieront jamais les heures de réel enchantement passées en sa compagnie, ni les conseils que Meillet prodiguait à tous ceux qui le venaient consulter. Il avait accueilli avec une rare bienveillance la parution du tome I de notre *Bulletin linguistique*, et son accueil généreux a été pour beaucoup dans notre décision de donner une suite au premier volume. Qu'il nous soit donc permis d'associer notre rédaction au deuil de ses anciens élèves et d'apporter à son souvenir le témoignage ému de notre reconnaissance.

H. TIKTIN est mort à Berlin le 13 mars 1936, âgé de 86 ans. Depuis la parution du dernier fascicule de son *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, en 1925, il avait cessé de s'intéresser aux problèmes de la linguistique. Par son dictionnaire du roumain, qui est un ouvrage monumental, Tiktin a droit à la reconnaissance de ses concitoyens. Parmi ses ouvrages parus précédemment, il convient de mentionner tout particulièrement ses études sur le vocalisme et le

consonantisme du roumain (*ZRPh.*, t. X, XI, XII et XXIV), remplies de vues judicieuses sur la majorité des problèmes de la phonétique du roumain, et qui n'ont pas vieilli, malgré leur date.

W. MEYER-LÜBKE, mort à Bonn le 4 octobre 1936, à l'âge de soixante-quinze ans, s'est toujours intéressé au roumain, dont il a contribué à élucider l'histoire. Il convient de rappeler ici avec une mention toute spéciale — ses ouvrages fondamentaux (*Gr. des langues romanes* et *REW*), où il a accordé au roumain une large place, mis à part —, la belle étude d'ensemble intitulée *Rumänisch, romanisch, albanesisch*, publiée au t. I des *Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien* (Heidelberg, 1914) et, tout dernièrement, son mémoire rempli de faits et de rapprochements intéressants, intitulé *Rumänisch und Romanisch* (Bucarest, 1930).

Les vastes connaissances de Meyer-Lübke et son jugement étayé sur l'examen approfondi de l'ensemble des langues romanes donnaient à son opinion un poids unique et faisaient de ses études une lecture savoureuse. Il était l'un des derniers représentants, et un des plus illustres, du romanisme non encore dégagé de ses origines héroïques. Ses grands ouvrages resteront encore pendant longtemps parmi les monuments les plus solides que les savants de sa génération aient élevés à la nouvelle discipline, tandis que les méthodes nouvelles changeaient la face du romanisme et en faisaient quelque chose de méconnaissable pour le vieux maître de Bonn.

A. R.

TABLE DES MATIÈRES

	Pag.
IORGU JORDAN, Mots savants et mots populaires	5
MATHIEU NICOLAU, Remarques sur les origines des formes péri- phrastiques passives et actives des langues romanes	15
A. GRAUR, Coup d'oeil sur la linguistique balkanique	31
A. GRAUR ET A. ROSETTI, Sur le traitement de lat. <i>l</i> double en roumain	46
A. ROSETTI, Sur le passage de lat. et sl. méridional <i>o</i> inaccentué à <i>d</i> en roumain	53
A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine	64
Enquêtes linguistiques du Laboratoire de phonétique expérimentale de la Faculté des Lettres de Bucarest, IV. Le BIHOR, par D. ȘANDRU	120

MÉLANGES

LEO SPITZER, <i>Ducești-vă-ți</i> > <i>duce-vă-ți</i>	180
A. GRAUR et A. ROSETTI, A propos du traitement des groupes lat. <i>et</i> et <i>es</i> en roumain	182
A. GRAUR, Sur une question de méthode	187
— Sur les changements de conjugaison en roumain	189
— Sur quelques types de calques	193
— Influence du vocatif sur le nominatif	194
— Notes sur « les mots tsiganes en roumain »	196
J. BYCK, Doubles désinences en roumain	200

NÉCROLOGIE

A. MEILLET	204
H. TIKTIN	204
W. MEYER-LÜBKE	205





MONITEUR OFFICIEL ET
IMPRIMERIES DE L'ÉTAT
IMPRIMERIE NATIONALE
BUCAREST. — 1936

BCU IASI / CENTRAL

UNIVERSITY LIBRARY

17 FEB. 1937

BIBLIOTHECA CENTRALIS

UNIVERSITY LIBRARY